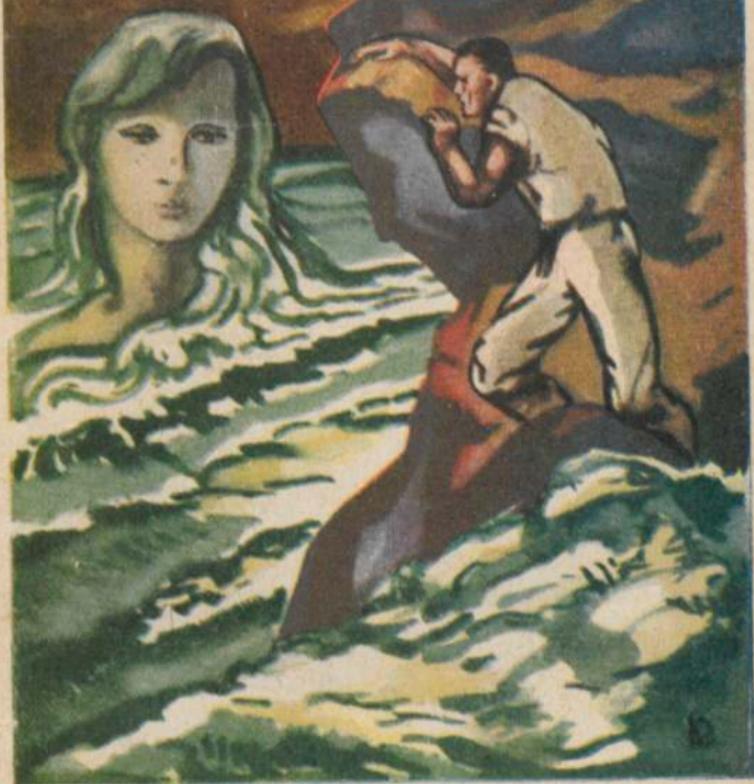


AU DELA du PARDON

PAR VICTOR FÉLI



1fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Morde
1, Rue Gazan, PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

parait tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne
parait tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine, Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.
Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.
Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Parait le 2nd et le 4th dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

**LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION
"STELLA"**

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches*.
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise*. — 288. *Nadia*.
 A. BAUDIGNÉCOURT : 301. *Routes incertaines*,
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maudroz*.
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*.
 André BRUYÈRE : 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*. — 306. *Sous la Bourrasque*.
 Andra CANTEGRIVE : 252. *Lyne-aux-Roses*.
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
 François CASALE : 286. *La Maison de nacre*.
 Thérèse CASEVITZ : 303. *Chacun son bonheur*.
 Mme Paul CERVIÈRES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 209. *Le Vœu d'André*. — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable*.
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort*.
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith*.
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervie, mécano*. — 275. *Une petite reine pleurait*.
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour*. — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*.
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre*.
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emine*.
 Zénaïde FLEURIOT : 313. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtrie par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*. — 302. *L'Appel du passé*.
 Jacques GRANDCHAMP : 176. *Maldonne*. — 232. *S'aimer encore*. — 267. *La Malle des îles*.
 Jean HÉRICART : *Les Coeurs nouveaux*.
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*. — 289. *Les Cendres du cœur*.
 Jean JÉGO : 228. *Mieux que l'argent*.
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir*.
 H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres*. — 292. *Un Etrange Secret*.
 Geneviève LECOMTE : 273. *Les Roses d'automne*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage*. — 296. *Denise*.
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette*.
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés*. — 304. *Le Mystérieux Chemin*.
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur*.
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Anne MOUĀNS : 250. *La Femme d'Alain*. — 266. *Dette sacrée*. — 281. *Plus haut !*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur*.
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *À la lisière du bonheur*.
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur*.
Florence O'NOLL : 295. *La Vasque aux colombes*.
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fan*e.
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié*.
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais).
Claude RENAUDY : 257. *L'Aube sur la montagne*.
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs*. — 283. *Un Déguisement*.
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse*.
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne*.
Isabelle SANDY : 49. *Maryla*.
Pierre de SAXEL : 270. *Le Secret*. — 284. *Une Belle-Mère à tout faire*.
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette*.
Jean THIÉRY : 282. *Celui qu'on oublie*.
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire*.
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie*.
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour*. — 29. *Printemps perdu*. — 36. *La Petiote*. — 42. *Odette de Lymaille, femme de lettres*. — 50. *Le Mauvais Amour*. — 61. *L'Inutile Sacrifice*. — 80. *La Transfuge*. — 97. *Arlette, jeune fille moderne*. — 122. *Le Droit d'aimer*. — 144. *La Roue du moulin*. — 163. *Le Retour*. — 189. *Une toute petite Aventure*.
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire*.
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis*. — 274. *La Chanson de Glâle*.
A. VERTIOL : 276. *La Revanche de Nysette*.
Vesse de KEREVEN : 247. *Sylota*.
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette*.
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres*.
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue*.
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté*. — 251. *L'Eglantine sauvage*. — 300. *Etre princesse !*

— IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS —

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

c92752

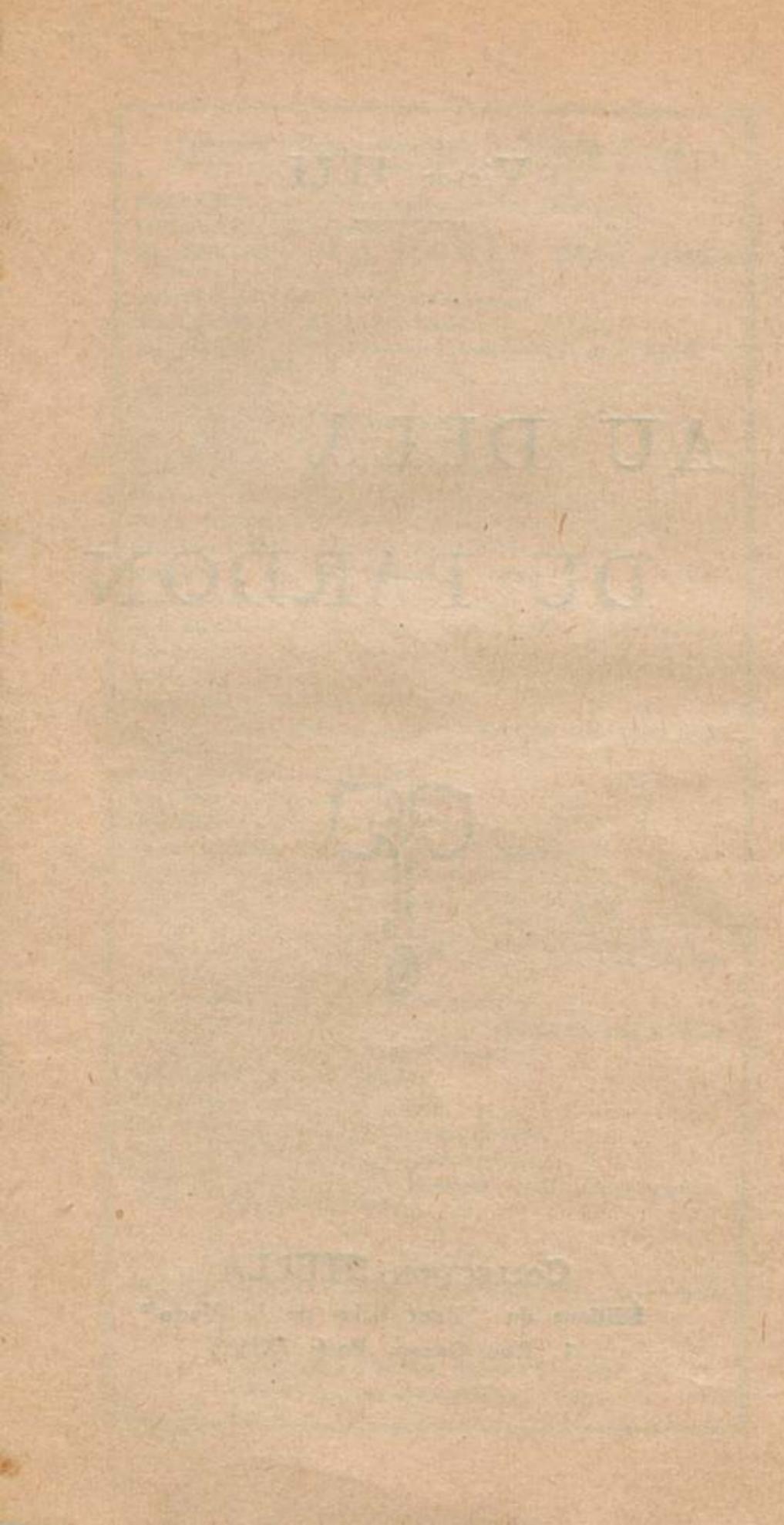
Victor FÉLI

AU DELA
DU PARDON



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)



AU DELA DU PARDON

C'est une triste nuit du dernier mois de la guerre, dans un hôtel de Nice, transformé en hôpital.

La vaste salle, emplie de blessés, est dans l'ombre et le silence ; mais des gémissements, des mots indistincts, disent que la souffrance ne désarme pas.

A la faible lueur des veilleuses, une infirmière circule, à pas légers, entre les lits. Elle recouvre un fiévreux, donne à boire à un autre, pratique une piqûre, prodigue à tous de bonnes paroles calmes et pleines d'espoir, puis elle se retire dans une pièce contiguë dont elle laisse ouverte la porte de communication.

C'est une jeune femme, grande, mince et souple, et le bandeau à la moniale enserre un visage extrêmement beau, aux traits fins et purs, éclairé de splendides yeux noirs.

Mme de Kermadel, depuis le début de la guerre — et on est en 1918, — a servi dans cet hôpital sans un jour de défaillance.

Sans défaillance ? Oui ! jusqu'à cette minute où elle défaillie... sous le poids d'une surprise terrifiante.

Elle s'assied, appuie ses deux coudes sur la table et plonge la tête dans ses mains. Désespérément, elle revoit les cinq années qui viennent de s'écouler ; cinq années de dure affliction ; mais,

lorsqu'elle remonte au delà, c'est-à-dire aux mois qui précèdent ces cinq années, elle sait que ce temps fut celui d'une épouvantable agonie : Gabriel, son mari, à qui elle avait donné sa vie dans un élan si loyal, sa belle vie de jeune fille, puis de femme honnête et fière ! Gabriel, dont elle découvrit peu à peu, si difficilement, la trahison sans excuse !...

Ah ! l'indignation de sa douleur lorsqu'elle comprit qu'il était un abominable fourbe !... Et quelle répulsion, alors ! Quel dégoût invincible devant cet être dont elle vit, tout à coup, la fausseté. Ne savait-il pas, cependant, que celle qu'il trompait ainsi avait l'horreur du mensonge, une horreur presque maladive. Elle ne pouvait vivre que dans la droiture absolue, n'admettait aucun abaissement de conscience. L'hypocrisie lui était pénible à frôler autant que le contact d'un serpent.

Epuisée par l'intolérable supplice du doute, puis affolée à la tragique découverte, elle s'était enfuie un jour, emportant ses filles, deux jumelles, deux amours, chercher une paix douloureuse dans la chère maison de son grand-père qui l'avait élevée, orpheline, et lui avait appris que le mensonge est un crime.

Il n'était plus là, le colonel Marvley, pour accueillir sa petite-fille. La vieille demeure était vide ; mais la jeune femme, échappée à ce flot de boue, retrouvait entre ses murs l'atmosphère sacrée d'une loyauté toujours intacte ici.

Le temps passa. Un an d'abord. Puis vint la guerre. Quatre années s'écoulèrent encore, toutes données par Madeleine de Kermadel aux soins des blessés.

Son mari n'avait point reparu. Elle-même n'avait jamais revu leur bel hôtel à Paris, leur magnifique château en Bretagne. Parfois Gabriel s'était rappelé au souvenir de ses filles par des envois de fêtes, d'anniversaires, lesquels comblaient de joie les enfants qui gardaient un souvenir délicieux d'un père gai et tendre ; mais la chande affection maternelle était si enveloppante

que leur jeunesse heureuse n'avait jamais eu de vide.

Alors, pourquoi, pourquoi, se demandait, dans une angoisse inexprimable, M^{me} de Kermadel, pourquoi, ce soir, tout à l'heure, sont-elles venues, ces petites qui allaient avoir dix ans au moment où s'enfuit leur mère, qui en ont quatorze maintenant, sont-elles venues la supplier de leur rendre ce père qu'elles retrouvaient, toujours bon, affectueux, charmant..., ce père qu'un hasard avait amené, gravement blessé, dans la salle où M^{me} de Kermadel était infirmière.

Lui! Lui qui l'avait tant fait souffrir! Lui! il était là! avec ses blessures héroïques, de splendides états de service, et charmeur comme autrefois!

En une minute, il avait conquis ses filles. Oh! ses filles à qui ne suffisait donc pas l'amour de leur mère?

Il était là, dans ce lit auprès duquel elle avait cru tomber, terrassée d'émotion et d'effroi, en reconnaissant celui qu'on y déposait. Elle avait revu les yeux bleus, sous les clairs cheveux blonds, qui lui laissaient un aspect très jeune, le sourire qui avait si vite repris ses filles... Il était là! et tout était fini de la paix si péniblement acquise.

Oh! ses filles! ses filles qui ignoraient l'effroyable passé! ses filles si candides qu'elles voulaient remettre sur ses épaules la croix terrifiante de jadis et qui s'étaient retirées, ravies, et dormaient maintenant, confiantes...

Elle se leva et marcha à pas inconscients dans la petite pièce.

Soudain un vague appel lui parvint de la salle des blessés. Elle se dirigea vivement du côté où une voix faible prononçait des mots confus; mais, tout à coup, elle s'immobilisa, le cœur battant. C'était lui! lui qui appelait:

— Madeleine! Madeleine! je voudrais vous parler. Où êtes-vous?

Elle s'approcha du lit où il s'agitait, fiévreux:

— Que désirez-vous? dit-elle doucement.

Avec effort, haletant :

— Madeleine, il ne faut pas, il ne faut pas me reprendre... Les petites m'ont demandé de revenir..., je crains qu'elles ne vous l'aient dit aussi; mais je vous jure que ce n'est pas moi, non! non! pas moi qui le leur avais suggéré, non, oh! non! Que suis-je pour être près de vous? Elles se trompent. Elles ne savent pas...

Quelque chose se brisait, lentement, douloureusement, dans le cœur de la pauvre femme penchée au-dessus du blessé. Des larmes se mirent à couler sur son visage. Elle ne pouvait articuler un mot, et lui répétait sa morne protestation humiliée :

— Il ne faut pas... Vous ne pouvez pas... Je le sais..., ce n'est pas moi qui ai demandé...

Eufin elle parvint à murmurer :

— Je vous crois.

Il vit alors les pleurs qui baignaient les grands yeux noirs, et il gémit :

— Encore, encore, je vous torture!

— Non! Calmez-vous.

Puis il y eut une minute de lourd silence, et maintenant c'était de ses yeux à lui que coulait l'eau amère, tandis qu'il redisait dans une sorte de délire sans fin :

— Il ne faut pas, il ne faut pas...

Elle se baissa tout près du malheureux :

— Gabriel, dites-moi, oh! dites-moi si vous pouvez..., vous savez ce que j'entends par là..., pouvez-vous, voulez-vous redevenir un chef de famille, un homme loyal?

Il tressaillit et ferma ses paupières mouillées. Puis il les rouvrit, et un regard désolé s'attacha au pur visage compatissant. Il essaya de joindre les mains, mais ne le put. Alors, elle prit ses doigts débiles entre les siens, et elle attendit..., son âme très haut, au delà de la terre, hors du monde...

Il disait :

— Madeleine, pourrez-vous me croire! Pourtant, Dieu sait, Lui que j'ai imploré dans les horreurs, là-bas, Lui sait que, du fond de mon cœur, je demandais la mort! le rachat pour moi, et, pour vous, la possibilité de me pleurer! Mais je n'ai pu l'obtenir. Je suis là! vivant, vivant!

Il roulait sur l'oreiller sa pauvre tête fiévreuse, puis il reprit bien vite les mots navrés, si humbles, du publicain :

— Je ne suis pas digne ! Je ne suis pas digne !

Elle avait glissé à genoux près du lit, songeant que le Maître avait pardonné à celui qui se frappait la poitrine ! Le Maître qu'elle implora pour obtenir la force de marcher à sa suite.

Elle serra légèrement dans les siennes les mains brûlantes et dit lentement :

— Je vous crois.

Il se mit à trembler, tout son être suspendu aux paroles de miséricorde.

— Vous reviendrez près de nous, près de moi...

Elle s'interrompit quelques secondes, puis se releva, posa la main sur le front enfiévré et dit avec un bon sourire grave :

— Dormez. Il faut reprendre des forces pour partager, demain, le bonheur de vos filles. Dormez. Je suis là et ne vous quitterai plus.

Il balbutiait, éperdu, mêlant des mots d'extase aux paroles de repentir, s'accusant sans fin, sans détours; mais elle répétait avec douceur :

— Dormez, je veille sur vous.

Et il s'endormit, en effet, sous le regard de bonté.

Le soleil commençait à mettre sa route lumineuse sur la mer, et, bientôt, un rayon filtra à travers les volets fermés. Ce fut, sur le parquet, un jeu de mosaïques somptueuses qui tira Mme de Kermadel de sa torpeur ; elle regarda autour d'elle : Qu'arrivait-il ? Qu'était-ce ? Où était-elle ? Avait-elle dormi ? Dormait-elle encore ? Que signifiait ce jour nouveau, si différent des autres ? Arrivait-elle d'un long voyage ? Quelle contrée lointaine, étrange, avait-elle parcourue pour être ainsi ébranlée ? Des visions fragmentaires se succédèrent en son cerveau où tout se brouillait. C'était la tête blonde et la tête brune de Guite et de Suzy qui cherchaient à se nicher

dans ses bras... Elles suppliaient, ses filles ! Qui ?... et pourquoi ? Mais cela s'effaçait si vite, si vite devant un visage pâle, baigné de pleurs. Oh ! ce visage ! Comme elle le connaissait ! Comme il l'avait fait souffrir !... Ces yeux menteurs ! Cette bouche menteuse ! Elle tressaillit violemment. Et cela rompit la rigidité qui la tenait immobile, assise près d'un lit où dormait un blessé sur lequel elle se pencha.

Ah ! Dieu ! C'était lui ! Lui ! Et qu'avait-il fait encore pour qu'elle fût ainsi torturée ? Tout à coup, elle se souvint. Elle avait pardonné ! Non ! Elle était folle ! Ce n'était pas possible ! Folle ! Folle ! Elle voulut s'envir, mais ses habitudes d'infirmière, l'instinct de ne pas réveiller son malade, la firent se relever avec précaution, sans bruit, sans mouvements rapides, et elle s'aperçut que sa main gauche était dans la main du dormeur, une pauvre main brûlante qui serrait la sienne d'une étreinte nerveuse.

Elle se rassit, n'osant retirer ses doigts, sachant bien que le blessé se réveillerait aussitôt et reprendrait immédiatement son fardeau de souffrances.

Très calme en apparence, mais révoltée dans tout son être, elle subit ce qu'elle ne pouvait éviter : cette emprise, si bien formulée par ce geste. Alors ! Alors ! se redit-elle, exaspérée, c'était déjà le premier maillon de la chaîne qui la liait de nouveau, la geôle où on l'avait poussée de force ? Jamais ! Jamais ! Elle avait pu s'évader de la prison de boue, rejeter le lien ignominieux, et il faudrait le reprendre ? Allons donc !...

Plus rien de l'émoi de la nuit ne vivait en elle. Horreur d'un passé martyrisant, horreur, dut-elle se l'avouer, de celui qui gisait là ! Horreur de ses enfants ingrates qui pouvaient imaginer qu'elle accepterait pareille déchéance, pareille folie !... Et, malgré elle, son bras se crispa sous l'afflux de protestation qui la secouait ; elle se raidit, repoussant involontairement les doigts si faibles, si faibles qu'ils ne résistèrent point... Avec une sorte de satisfaction farouche, elle retira sa main, comme si elle retrouvait en même temps sa liberté, sa fierté, son droit de vie habituelle, très haute, très austère, loin de toute compromission.

Mais ce léger mouvement avait suffi à interrompre le sommeil peu assuré du blessé. Il ouvrit lentement les yeux, et son regard tomba sur la femme debout près de son lit.

Déjà reprise par sa bonté de garde-malade, elle se baissa vers lui et lui dit à mi-voix :

— Vous avez passé une bonne nuit. Ne vous agitez pas.

Les prunelles bleues fatiguées s'attachèrent aux grands yeux noirs devenus pitoyables, seulement il ne comprit pas tout de suite. Ses lèvres s'agitèrent sans proférer aucun son. Une surprise inquiète marqua sa physionomie. M^{me} de Kermadel répéta :

— Ne vous agitez pas !

Mais, bien vite, les souvenirs affluèrent aussi en lui..., la scène de la veille revint en sa mémoire; hésitant et troublé de même, il se demanda :

« Qu'est-il arrivé ? »

Son infirmière suivait les phases de ce réveil pénible, prête à intervenir par des soins... Elle redit encore :

— Ne vous agitez pas...

Puis elle ajouta avec effort :

— Tout est bien, ne pensez à rien...

Lui, au contraire, essayait de démêler ses idées du chaos où elles tourbillonnaient... Il murmura :

— Où suis-je? Ah! oui... Hier!... Les pétites!... Je sais... Je sais... Mais non! non!... C'est impossible!...

Il voulut se soulever, retomba inerte, les yeux clos, à bout de souffle.

Elle reprit sa main, cette main qu'elle rejettait une minute plus tôt et qui s'agitait maintenant sur le drap, tel un pauvre objet battu des vents.

Et les doigts brûlés de fièvre s'agrippèrent en hâte, comme désespérément, autour des doigts tranquilles qui semblaient apporter l'apaisement ; cependant, haletant, il répéta sans ouvrir les yeux :

— Ce n'est pas possible...

Et le visage si pâle devenait rose, puis la fièvre s'alluma aux pommettes du blessé que des spasmes convulsifs commencèrent à ébranler douloureusement. M^{me} de Kermadel dit avec douceur :

— Je vais vous faire une piqûre. Vous vous rendormirez.

Vivement, il resserra l'étreinte de sa main, ainsi qu'un enfant :

— Non, non ! Ne me quittez pas.

Elle insista avec douceur, par des mots calmes, mais il ne comprenait pas, ne savait pas, n'avait qu'un souhait indicible : demeurer sous cette protection. Dans une sorte de demi-délire, il répétait : « Ce n'est pas possible !... » et sa supplication : « Ne me quittez pas !... »

Alors, elle s'assit de nouveau près de lui et, comme dans la nuit, à l'instant sublime où toutes les forces divines étaient descendues sur ses lèvres pour en faire jaillir les mots de miséricorde, elle répéta :

— Je ne vous quitterai plus.

Un frémissement de joie parcourut le corps pan-telant, et ce fut, tout de suite, le repos, une détente heureuse. L'étreinte des doigts fébriles se relâcha. La figure bouleversée reprit des lignes calmes, et, quelques minutes plus tard, le blessé se rendormit.

A ce moment, l'équipe de jour des infirmières entrait à petit bruit dans la salle. L'excellente infirmière-major, une vieille fille, d'un incomparable dévouement, qui appréciait infiniment M^{me} de Kermadel et aimait beaucoup ses filles, les deux charmantes jumelles : Marguerite et Suzanne, s'approcha avec précaution du lit où reposait le blessé. Elle contempla une minute le visage tranquille du dormeur ; puis, d'un bras caressant, elle entoura les épaules de la jeune femme et mit sur son front un baiser maternel :

— Je sais !... dit-elle tout bas. Guite et Suzy sont venues me raconter... l'événement providentiel ! Qu'elles étaient heureuses !...

Madeleine avait tressailli. Comment ! déjà !... Oh ! ces enfants ingrates ! Une sorte de sourde protestation montait à ses lèvres, mais ce furent des mots inintelligibles que M^{me} du Mène ne put comprendre, et la bonne créature poursuivait :

— Comme vous avez bien fait !... Rendre leur père à ces petites !... Guite lui ressemble tellement ! C'est criant.

Et elle se penchait sur le visage fin dans le creux de l'oreiller.

Alors, emportée par sa détresse, M^{me} de Kermadel se leva d'un mouvement éperdu et dit involontairement :

— Ah ! Dieu veuille qu'elle ne lui ressemble pas au moral !

Ce fut au tour de M^{lle} du Mène de tressaillir. Elle se redressa vivement et attacha un regard de compassion sur les traits crispés de la pauvre femme qui révélaient un tel désarroi. Alors, avec le même calme qui la rendait si précieuse au chevet des grands blessés, elle conclut :

— Ne soyez pas inquiète ; quand on agit bien, ce qui adviendra plus tard ne doit pas préoccuper.

— Oh ! Mademoiselle ! reprendre cette vie atroce !... gémit Madeleine, ne sachant plus pourquoi elle se confiait ainsi...

— Je suis certaine que vous avez souffert terriblement ; mais, actuellement, tout est changé...

— Non ! interrompit la jeune femme, coupant le chuchotement compatissant. Non ! on ne change pas ! Les coeurs, les âmes restent les mêmes... Je reprends la boue, le mensonge. Ah ! revivre cela !

Un bon sourire éclairait la physionomie apitoyée de l'excellente fille qui murmura encore :

— Vous faites erreur. Il peut, il doit avoir changé devant la mort qui l'a frôlé. Cependant, si lui-même n'est pas « renouvelé », vous le serez, vous ! C'est suffisant !

Elle disait cela posément, sans nulle hésitation, la simple créature que Madeleine regarda avec admiration, et révoltée cependant.

M^{lle} du Mène continuait, toujours bas, pour ne pas réveiller le malade :

— Bien sûr ! Ne sommes-nous pas meilleures depuis ces quatre années écoulées au milieu de tels maux ? Devant tant de tortures, tant de morts, qu'est-ce que donner quelques années de vie ?

— Oui ; mais je donne aussi ma dignité, mon honneur... Vous ne savez pas...

— Si ! si ! Je comprends, allez ! J'ai vu des choses si désolantes...

— Et vous m'aprouvez de me remettre dans cette abominable existence ?

— Oh ! oui !

Et le joyeux sourire illumina encore la douce figure.

— Oh ! oui, parce que c'est une volonté manifeste du bon Dieu qu'il en soit ainsi. Ce n'est pas pour rien que ce malheureux a été envoyé ici. Allons ! ayez confiance. Maintenant, allez vous reposer. Je me charge de votre blessé !

Mme de Kermadel regarda autour d'elle machinalement. La salle était remplie déjà de mille petits bruits. On reprenait les services, les infirmières circulaient entre les lits. Les blessés s'interrogeaient ; les uns, gémissons ; les autres, gais !...

Gabriel allait se réveiller. Ah ! être libre encore un peu, un peu de temps ! Et elle se dirigea en hâte vers la sortie. Vivement, elle quitta sa blouse et son voile dans la chambre de garde et descendit le grand escalier. Elle n'était plus que l'infirmière de nuit qu'on vient de remplacer, qu'une mère qui va rejoindre ses filles. Qui donc pouvait savoir qu'une effrayante tempête battait sous le front blanc enserré dans le petit chapeau de feutre gris ?

« Je ne peux pas ! Je ne peux pas !... » pensait-elle.

Tout à coup, un flot de sang vint brûler son visage, ses mains, fit battre son cœur. Il fallait donc repousser cette loque humaine, là-haut, qui gisait dans ses pansements..., repousser aussi ses filles, si confiantes en leur mère, ses filles pour lesquelles elle était un exemple vivant, ses filles dont elle voyait déjà les regards éperdus de reproche muet... Et elle sut qu'elle ne ferait pas cela. Elle sut qu'elle se pliait sous le joug navrant. Elle sut qu'elle acceptait le fardeau écrasant, odieux.

Elle ne suppliait plus que s'éloignât d'elle la coupe amère, ne sollicitait pas de reprendre sa place dans la paix, l'honneur, la liberté. Elle se revêtait de l'ancienne tunique de peines, le vêtement corrosif de ses douleurs passées. Il fallait, ô Dieu ! il fallait se retrouver dans l'acuité de ces douleurs qui remontaient une à une du fond des années. Elle gagnait la sortie quand une main se posa sur son bras, à droite ; une autre,

à gauche, et deux voix assourdies disaient :
— Maman, maman chérie !

Guite et Suzy l'entouraient.

La mère les contempla pendant une courte minute, et tout se mêlait en son cœur aux abois : bonheur de les voir si joyeuses, tristesse profonde de n'avoir pu suffire à leur tendresse, effroi de l'avenir. Oh ! effroi, surtout. Ne faudrait-il pas les défendre, ces jeunes âmes confiantes, contre les déceptions filiales qui les atteindraient, hélas ! auprès de ce père qu'elles se réjouissaient tant de retrouver.

Les jeunes filles l'entraînèrent gaiement. Un instant plus tard, toutes les trois rentraient chez elles, et ce fut l'empressement que, chaque jour, Madeleine trouvait si délicieux, des deux enfants s'ingéniant en mille petits soins. Guite lui enlevait son chapeau, son manteau. Suzy la déchausait, lui mettait ses pantoufles. C'était la robe de chambre apportée en hâte. Enfin on l'installait devant son petit déjeuner. Guite beurrait les tartines... Suzy ajoutait de la crème. Et ces baisers sans trêve ! « Quelle heureuse mère suis-je ! » pensait quotidiennement Madeleine de Kermadel, et les grands yeux noirs emplis d'affection et le tendre sourire récompensaient les efforts des chères petites. Or, ce matin, qu'elles imaginaient resplendissant entre tous, en ce matin sans pareil, le regard maternel semblait si las ! si las ! et le sourire si fragile, tout prêt à s'effacer, semblait-il...

La première, Suzy eut peur et, à genoux contre le fauteuil de sa mère, passa ses bras autour d'elle et demanda :

— Maman, pourquoi êtes-vous triste ?

Madeleine posa la main sur la chère tête brune et répondit doucement :

— Je ne suis pas triste !

Guite accourut et cherchait, comme sa sœur, à lire sur les traits pâlis...

— Je suis fatiguée, mes enfants, voilà tout.

Guite poussa un soupir de satisfaction, acceptant sans plus de contrôle l'explication suffisante, et s'écria :

— Vite, vite, maman. Il faut vous coucher.

Mais Suzy demeura silencieuse, tout en redoublant ses caresses.

Une goutte d'amertume tomba dans le cœur de la mère. Déjà ! déjà ! cette enfant, qui ne lui avait jamais dérobé une impression, se repliait sur elle-même. Quelque chose venait de se lever entre elles. Suzy savait bien que sa mère dissimulait plus que de la fatigue, et la mère savait que sa fille dissimulait sa clairvoyance !...

Aussi ses pensées montèrent, sans indulgence, hostiles, haineuses presque, là-haut, dans la grande salle de l'ambulance, jusqu'à ce lit où Gabriel !... Gabriel !... recommençait ses mauvaises actions. N'était-ce donc pas lui, sa triste influence, qui mettait déjà une brume entre ces deux cœurs jamais séparés jusqu'ici ?... Un flot de colère l'enveloppait..., mais Guite s'affairait, préparait le lit de sa mère. Alors, Madeleine saisit tout à coup Suzy et commanda, à mi-voix :

— Regarde-moi !

La petite la regarda, gênée, puis se blottit sur son épaule et dit passionnément :

— Maman, il ne faut pas être triste. C'est si bon !...

— Suzy, laisse donc coucher maman, déclara Guite qui revenait chercher leur mère.

Toutes deux l'entraînèrent, et, un peu plus tard, l'ayant caressée, dorlotée, elles s'éloignèrent sur la pointe des pieds, M^{me} de Kermadel paraissant déjà sur le point de s'endormir.

Mais elle ne dormait point. Sa souffrance veillait. Le mot de Suzy l'avait frappée en plein cœur : « C'est si bon !... »

Donc, avant le retour de ce père, désormais chéri, l'amour de leur mère ne suffisait pas à ces petites qu'elle avait tant choyées, aimées, gâtées.

Maintenant seulement, leur vie était pleinement heureuse. Et elle se crut, soudain, rejetée en un plan inférieur, tandis que *lui* apparaissait, effaçant tout son amour maternel, tout son dévouement en ces années, où elle s'était donnée entièrement à ses filles.

Lui, toujours lui ! Il avait pris son bonheur, à elle, et, déjà, lui prenait ses enfants. Tout à coup elle songea à la protestation de Gabriel :

« C'est impossible ! »

Et un espoir lui vint : Peut-être n'accepterait-il pas ce retour à la vie commune ?

Sans doute, comme elle, à l'heure émouvante de la nuit précédente, avait-il été emporté par un désir de réhabilitation, déjà peut-être tombé. Ne préférerait-il pas sa liberté ? Ou, hypothèse plus grave, n'avait-il plus le pouvoir de reprendre son rôle de chef de maison, de père ?

Elle frissonna. En somme, qu'avait-il fait, en ces cinq années de séparation ? Elle ne le savait pas, ne le saurait jamais. Lui seul pouvait apprécier s'il lui était encore permis de vivre près d'une femme honnête et d'enfants innocentes. Mais que pouvait-elle espérer de ce jugement porté par Gabriel ?... Gabriel !... celui auquel elle ne pensait plus qu'avec terreur ou... colère !...

De nouveau, elle gémit..., parce que tout le passé revivait, si désolant, si douloureux.

• • • • •

Madeleine de Kermadel avait été élevée par son grand-père, le colonel Marvley, et sa grand-tante, M^{me} Noëlle Marvley. Le colonel, veuf depuis longtemps, venait de prendre sa retraite lorsque son fils, un jeune capitaine d'artillerie, marié et père de deux enfants : Louis et Madeleine, dix ans et deux ans, fut victime d'un accident de chemin de fer avec sa jeune femme. Les enfants, échappés par miracle à l'affreuse catastrophe, furent remis à leur grand-père.

Le colonel venait de rentrer dans l'Aveyron, d'où il était originaire. Il habitait une jolie demeure ancienne, qu'il avait toujours fait entretenir avec soin. C'était la maison paternelle, et, traditionaliste militant, il n'avait jamais rompu les liens qui l'attachaient à son village natal : La Croix ; à ce vieux logis familial : Castelbel, que sa sœur aînée, Noëlle, restée vieille fille, n'avait pas quitté.

Les deux vieillards recueillirent avec amour les

orphelins, et, à cette heure d'intime détresse, Madeleine revoyait son enfance heureuse, plus tard son adolescence gaie, pleine de vie, avec ses études que rendait si intéressantes l'érudit qu'était le colonel Marvely qui instruisait lui-même sa petite-fille. Louis était à Stanislas, à Paris, et préparait Saint-Cyr.

Le village de La Croix, dans la petite vallée du Dourdou, à l'extrême du département de l'Aveyron, fait partie de l'arrondissement de Saint-Affrique, mais sans communications faciles avec cette petite ville et fort loin de tout centre important. Le colonel Marvely déplorait cet état de choses, mais, n'ayant pu réussir à l'améliorer, en prenait philosophiquement son parti. Une route, parfois impraticable en hiver, reliait La Croix, au bout de cinquante kilomètres, à Sainte-Affrique où le vieux militaire n'allait qu'à regret et rentrait chaque fois maugréant contre la longueur du trajet et le mauvais état du chemin. De ce fait, Madeleine ne quittait guère la propriété, Castelbel, et n'avait pas d'amies parmi les jeunes filles des environs, toutes internes à Toulouse ou à Montpellier ; aux vacances, seulement, quelques éléments de jeunesse apparaissaient avec des camarades de Louis.

A ce point de ses souvenirs, M^{me} de Kermadel soupira, songeant combien elle avait été peu préparée à aborder la vie mondaine où si vite ! si vite ! son bonheur fut détruit en raison de son incroyable inexpérience.

Et des larmes montèrent à ses yeux, parce qu'une vision poignante et douce se profila. Elle revoyait un jour d'été, où le colonel, assis sur la terrasse de la maison, lisait son journal. Près de lui, sa sœur, M^{me} Noëlle, travaillait à son éternel tricot. Un sourire se jouait sur les lèvres de la vieille fille. Tout à coup, elle murmura :

— Bernard, as-tu remarqué comme Madeleine est belle avec sa robe bleue ?

Le colonel abaissa son journal d'un geste sec et déclara, à mi-voix aussi :

— Quelle que soit sa robe, elle est toujours belle...

Une minute de silence tomba entre eux, et Madeleine, qui allait pousser la porte-fenêtre du

salon pour les rejoindre, resta un peu interdite, tout heureuse du compliment inattendu qu'elle venait de saisir au vol. Puis elle se sauva, ne voulant point écouter cette conversation indiscrètement. Elle ne savait point que le colonel avait continué d'un ton assourdi :

— Tout ça est bel et bon, mais nous élevons très mal cette enfant, et j'en ai parfois de terribles remords.

M^{me} Noëlle tressaillit :

— A quoi penses-tu ?

— Je pense à ce que je t'ai dit souvent, mais rien ne peut te tirer de tes idées de vieille enfant.

— Ah ! oui ! je sais ; que suis-je, sinon une sotte !

— Non, certes ! Tu es une très brave fille, ma pauvre Noëlle, mais tu as l'idée de la vie comme un moineau de deux jours.

— Je sais ! Je sais ! répeta encore, fort vexée, la vieille demoiselle. Heureusement, tu es là !

Le vieux militaire eut un geste d'impatience.

— Eh ! que diable ! j'y suis, en effet, mais je n'agis pas mieux que toi !

Encore une seconde de silence, puis il ajouta :

— Je te répète que nous devons changer notre fusil d'épaule avec cette petite. Qu'en avons-nous fait ? A quoi l'avons-nous préparée ? Au moral, elle est la droiture, la vaillance, la bonté ; intellectuellement, elle a des dons magnifiques et beaucoup d'acquis ; mais lance-la dans la vie avec ce superbe bagage, elle y perdra pied aussitôt, et le premier remous...

— Tu es fou ! interrompit la vieille fille. Elle, la pureté, la...

— C'est toi qui es folle ! interrompit à son tour le colonel. Bien entendu, elle restera ce qu'elle est : une figure de vitrail. Elle est brave et ne saurait s'amoindrir, mais ce qu'elle ne saura pas faire, c'est se défendre. Défendre son bonheur, car nous sommes deux vieux coupables. Nous ne lui avons pas encore dit que la vie n'est qu'une bataille où les méchants essayent d'abattre les bons.

— Que veux-tu qui lui arrive ? dit paisiblement M^{me} Noëlle. Il n'y a qu'à la bien marier.

— Et voilà ! s'exclama le colonel. La bien marier ! la bien marier ! Avec ça que c'est facile dans

ce trou perdu où nous nous sommes lâchement enlisés, toi et moi. Il faudrait lui faire connaître un coin du monde où elle devra évoluer un jour... Et, surtout, l'y suivre, la conduire, pas à pas, dans ses premières expériences.

— Que veux-tu faire?

— Eh! je voudrais ne rien faire du tout! Rester ici tranquillement à jouir de sa gaieté, de sa tendresse, de sa candide insouciance, mais ce n'est plus possible. Elle a dix-sept ans. Il faut qu'elle sache que l'univers a, pour les trois quarts, une population qui ne vaut pas cher.

— Allons donc! Elle sera dans de bons milieux. Le colonel haussa les épaules :

— C'est toujours la naïveté de tes douze ans. Il n'y a pas un seul, tu entends? pas un seul de ces « bons milieux », comme tu le dis, qui n'ait une fissure, un danger réel, bref, une chaussetrappe quelconque où peut disparaître sa sécurité, si elle n'est pas assez avisée pour éviter pareille rencontre.

— Enfin, au bout du compte, où veux-tu en venir?

Le colonel soupira et demeura silencieux une minute. Puis il frappa de la main sur son journal et déclara :

— Il faut mettre cette enfant en contact avec le monde, la conduire à Paris l'hiver prochain, tant que nous sommes là tous les deux pour la guider, quoique...

Et il se mit à rire...

— ... Quoique je crois bien que j'aurai deux enfants à mener, elle et toi avec tes soixantequinze ans, car, à peu de chose près, tu es aussi ingénue que cette petite.

M^{me} Noëlle ne protesta point et baissa la tête en disant :

— Je serais désolée de me séparer de vous deux, mais, vraiment, si tu veux aller à Paris, je ne vous suivrai pas; tu suffiras bien.

— Eh! non! sapristi! Voyons! un vieux grand-père n'est pas un confident normal pour une jeune fille. De plus, il y a des tas d'histoires que je n'aborderai pas avec elle. Tu seras le truchement entre nous.

Et il rit encore, puis redévint soucieux :

— Nous lui avons donné une mentalité invraisemblable. Elle se ferait tuer pour une belle cause, mais, n'ayant pas la moindre idée de la fausseté humaine, serait la proie du premier roué trouvé sur son chemin.

Il se leva :

— C'est dit, Noëlle. Nous passerons l'hiver prochain à Paris. Il faut apprendre à vivre à cette petite.

Le lendemain, il était mort d'une attaque d'apoplexie, et nul n'avait « appris à vivre à cette petite » lorsqu'elle rencontra Gabriel de Kermadel.

• • • • •

Ce fut très simple. A l'issue d'une année de grand deuil passée dans la plus austère solitude, elle le vit un jour, si beau, si élégant, et gai et charmeur, parcourant à ses côtés les allées du petit parc de Castelbel, et elle trouvait cela très naturel ! et très heureux, surtout ! Louis, en garnison à Brest, avait retrouvé avec plaisir ce camarade de collège qui habitait, à peu de distance, un beau manoir dans une magnifique propriété. Fort riche, oisif, charmant, il revit volontiers le sous-lieutenant Marvely, lequel devint bientôt l'un des intimes de Kermadel, où la mère de Gabriel, qui était veuve et n'avait pas d'autre enfant, recevait, avec la plus indulgente bonté, les amis de son fils. A son tour, à l'époque de son congé annuel, Louis engagea son camarade à venir le passer avec lui à Castelbel.

Et c'est pourquoi Madeleine mit un soir ses deux petites mains toutes tremblantes dans les mains de Gabriel de Kermadel, parce qu'il lui disait qu'il l'aimait et lui demandait de devenir sa femme !

Dès son arrivée à La Croix, Gabriel avait été frappé de la beauté de la jeune fille, et bientôt il comprit l'émoi que mettait en elle la cour discrète qu'il lui fit aussitôt. Très vite épris, il envisagea leur mariage avec le plus sincère désir de loyauté, et la pure tendresse de Madeleine répondit avec joie à son amour.

Ce fut un grand bonheur pour tante Noëlle; M^{me} de Kermadel accourut, légèrement inquiète, mais rassurée devant le beau regard confiant qui l'accueillit, les larmes heureuses de la vieille tante, et ce passé d'honneur, ces traditions qui se levaient autour de sa future belle-fille, dans la maison aveyronnaise, identiques au passé, aux traditions de Kermadel.

Louis, seul, eut quelques instants de préoccupation. Il appela son ami et lui dit, les yeux dans les yeux :

— Gabriel, mon vieux, pas de blague, hein? Cette petite, tu sais, c'est de l'or pur.

Gabriel, très ému, répondit avec force :

— Je le sais! Ne crains rien.

— Tu devras la guider en tout, l'initier à la vie mondaine qu'elle ignore absolument.

— Je serai si fier de la présenter!

— Ce n'est pas ça! pas ça! Bien sûr, elle te fera honneur par sa beauté, ses talents; mais je veux parler de toutes les difficultés qu'elle pourra rencontrer, car elle est d'une naïveté, d'une bonté!

— Sois donc tranquille. Je serai là.

— Oui...

Et Louis demeura pensif une seconde.

Puis il reprit, souriant, quoique un peu gêné :

— Ne lui joue aucun tour, car j'arriverais de l'autre bout de la terre pour te casser la tête.

— Ah ça! pour qui me prends-tu? Avec ce trésor à mes côtés!

— Ah! certes! Un trésor... et toi, le vieux fai-blard que j'ai toujours connu...

— Tu es fou! Et tu me fais de la peine!...

— Non! non! assura l'officier précipitamment.

Et comme Madeleine passait à l'autre bout de la terrasse et leur sourit, et que Gabriel la suivit d'un regard si tendre, le jeune homme chassa avec bonheur la légère appréhension qui était en lui. Gabriel était charmant, après tout, si charmant que chacun l'excusait en hâte lorsqu'il demandait, en effet, avec une bonne grâce exquise et ce rire léger qui le rendait si séduisant, qu'on oubliât quelques légères erreurs de sa part.

Puis ils se marièrent, très vite, la permission de l'officier touchant à sa fin.

Un gémissement échappa à Madeleine à ce souvenir. Comme elle était heureuse lorsqu'il la fit monter dans le coupé automobile dont il avait surveillé lui-même la décoration florale : roses blanches, lis, fleurs d'oranger, arums, garnissaient l'intérieur de la voiture ; et quand il la vit, si belle, dans sa parure liliale — tulle de son voile, dentelles et plis souples de sa robe, — si belle, si pure, si radieuse, il se pencha et murmura :

— Serai-je jamais digne de vous ?

L'était-il seulement, à cette minute ? Elle ne le savait plus, la femme qui pleurait, révoltée, revoyant malgré elle ces heures lointaines ; mais elle savait qu'elle avait redescendu à son bras la petite église où, parfois, ses rêves de jeune fille avaient évoqué ce jour merveilleux. Puis il s'était assis près d'elle dans l'atmosphère embaumée, et ce fut leur premier départ vers le monde, vers la vie où elle perdit son bonheur...

Pourtant, elle l'avait possédé, ce bonheur, complet, pendant quelques années.

Qu'il était bon et tendre, son mari, et qu'est-ce donc qui eût pu toucher à l'absolue confiance qu'elle avait en lui ? Rien, ni personne. Ils étaient heureux, et la sécurité de la jeune femme n'avait pas une fêlure.

Il l'avait emmenée directement de l'Aveyron en Bretagne où elle crut avoir toujours vécu, tant il mit de délicatesse, de bonne grâce, de scins attentifs à la laisser dans l'ambiance des mœurs patriciales du Rouergue, semblables aux mœurs bretonnes, en ce coin grave et beau du Finistère. Elle y ajouta seulement les splendeurs de l'Océan, les émotions des coups de mer où les vies sont en péril, les sorties du canot de sauvetage où elle vit un jour son mari prendre place, l'équipage étant incomplet, parce que les pêcheurs étaient presque tous en mer...

Oui ! il avait pu accomplir des actes héroïques, et pourtant il n'était qu'un lâche, puisqu'il avait trompé une femme aimante, une enfant candide.

Cependant, qu'ils furent merveilleux, ces premiers mois de leur mariage, dans le manoir ancien, le parc aux arbres magnifiques, sur la falaise, au bruit chantant des vagues, devant l'immensité des

flots verdâtres coupés de larges bandes violacées. Avec quelle douceur il l'initiait aux menus événements de cette vie maritime qu'elle se mit à aimer passionnément, pour le fond même de l'existence rude et vaillante de la population côtière si intéressante, mais surtout pour l'attrait du guide, dont le charme — elle l'avait su plus tard — tenait lieu à Gabriel de Kermadel de loyauté et d'énergie. N'était-il pas le plus délicieux des compagnons dans leurs longues courses à pied ? De quelles attentions l'entourait-il, trouvant pour elle un creux de rocher abrité de tous vents, une minuscule crique de sable émaillé de paillettes irisées, un point de vue cherché et vite découvert ; et, quand ils entraient, parfois, las et joyeux, dans une chaumiére, avec quelle rapidité faisait-il la conquête du vieux père qui raccommodait les filets sur le seuil, de la mère qui lui souriait bientôt, des enfants qui se jetaient sur lui, attirés par son sourire et ses appels.

Toujours, toujours il séduisait ! Les humbles, les pauvres, comme elle l'avait vu, ensuite, séduire dans les salons où il passait en sa distinction nonchalante, suivi de tant de regards féminins.

Il était le séducteur-né, presque inconscient, et Madeleine songea qu'il avait, la veille encore, repris si vite leurs filles qui, aussitôt, n'avaient plus admis de vivre sans ce père si charmant, si doux, si bon...

Sa figure mouillée de larmes s'enfonça plus avant dans l'oreiller. Ah ! comme elle le connaissait, ce pouvoir irrésistible du fourbe !... Y avait-elle échappé elle-même dans leur première rencontre à Castelbel où elle crut, lorsqu'elle le vit, dans la chère maison, le jardin, le village, que ces choses avaient été créées pour lui, où elle sut qu'elle ne pourrait ensuite y évoluer sans sa présence ?

Puis tout se brouilla en son cerveau aux abois. Elle ne voulait plus revivre le passé, et sa torture s'exhalait en un gémississement continu, comme en poussent les animaux domestiques qui, blessés, viennent souffrir et quelquefois mourir aux pieds de leur maître. Oui ! elle avait fait cela, parfois, caresser, consoler, rassurer une douloureuse petite

existence à bout de forces ; mais elle était aussi à bout de forces, et nul ne lui portait secours... Le temps passait. Encore quelques heures, puis il faudrait revoir le blessé, sourire à ses filles...

A ce moment monta de la rue un écho de chanson italienne, *Santa Lucia*, des pas d'hommes, un accompagnement de mandoline..., et le cœur de la pauvre femme battit. Ah ! l'Italie !... Ce fut le deuxième acte de cette pièce où il la dirigeait, maître incontesté de la protagoniste ingénue qu'elle était. Cette Italie ! Ce pays charmeur qu'elle vit à travers sa joie !

Dès les premiers jours d'octobre, lorsque arrivèrent les tempêtes, quand le ciel breton se fit lourd, couleur d'étain, sans cesse noyé de pluie, il n'eut garde de la laisser s'attrister parmi ces éléments pénibles, et il lui annonça, un jour, qu'il la menait vers les contrées de soleil, de fleurs, de chants, de parfums.

Savamment, il ménagea les surprises à la jeune femme, et, après une longue nuit de voyage, elle s'éveilla à Nice, au bord de la mer bleue, sous un ciel rayonnant...

Enthousiasmée, elle trouvait si simple que son bonheur eût ce cadre incomparable !

Puis il la conduisit dans les stations italiennes, villes d'hiver et villes d'art, cicerone érudit, surtout exquis compagnon..., et lorsqu'elle se trouva, plus tard, seule, en voyage avec ses filles, devant quelque beau spectacle de la nature ou un chef-d'œuvre antique qu'elle voulait leur faire apprécier, elle n'en trouvait plus les moyens. Les mots lui manquaient, de même que les facultés d'admiration, tandis qu'en sa mémoire elle retrouvait les transports de jadis. Tout était ruiné en elle : le traître avait tué ses possibilités d'exaltation.

Au printemps, il la ramena en France, avec quels soins, quelle tendresse ! parce qu'elle caressait un doux espoir de maternité; et les jumelles vinrent au monde à Paris, dans un paisible hôtel particulier, près du Luxembourg, demeure familiale de M^{me} de Kermadel qui accourut ainsi que tante Noëlle, et Madeleine crut, dès lors, que sa félicité était sans égale sur terre.

Au cours de l'hiver suivant, la jeune femme fit

vraiment son entrée dans le monde, ce monde que le colonel Marvley redoutait pour sa petite-fille; mais que pouvait-elle craindre près de celui qui l'y conduisait, attentif, fier de sa beauté, heureux de ses succès?

Très vite, elle eut quelques tourments : indignation devant les propos masculins qu'elle jugeait odieux, flirts qu'on voulait faire naître sous ses pas! à elle! elle! une épouse! une mère!... Dans sa pudeur de jeune femme, elle ne révéla point à son mari tout ce qui la blessait en ces premiers contacts avec une société, choisie pourtant ; mais il eut vite la compréhension de sa surprise, de ses effrois, et il la rassura en souriant, charmé, disait-il, de ces tentatives sans importance qui n'étaient, en somme, que des hommages.

Il la conduisait aimablement, avec une sorte d'affectionnée condescendance, à travers les méandres de cette vie mondaine qui lui parut bientôt fastidieuse à elle-même, tandis que Gabriel semblait y évoluer avec un plaisir évident. N'y avait-il pas une réputation des plus flatteuses : élégance, esprit railleur, charme incontesté? Et, peu à peu, sans qu'elle voulût se l'avouer, une impression de détresse s'infiltra dans le cœur de la jeune femme. Aurait-elle pu la définir? Non, mais elle sut qu'elle souffrait... et qu'elle souffrait par lui, Gabriel! Allel! comme elle l'appelait parfois dans l'intimité.

Cette évidence la révolta contre elle-même : qu'avait-elle à reprocher à son mari? Elle scruta les paroles, les actes du jeune homme. Rien ne donnait prise à la plus petite accusation, mais elle souffrait, et un vif sentiment de confusion lui vint de cette souffrance. Elle redoubla de tendresse auprès de lui, et il comprit sans peine l'impression de cette âme neuve et si droite. Habile et séduisant, il n'eut aucune difficulté à lui rendre la paix.

L'été venu, on quitta Paris pour s'installer à Kermadel, et Madeleine, ravie, retrouvait ses joies de l'année précédente ; mais Gabriel, toujours aimable, complaisant, paraissant n'avoir d'autres projets que ceux de sa femme, peupla quelque peu leur solitude par des invitations qui semblaient,

chaque fois, inattendues. Des relations de leur hiver parisien ; quelques femmes d'officiers de marine en mer, qui habitaient Brest et venaient, avec une telle facilité, s'installer quelquefois au château pour de longues périodes... M^{me} de Kermael, mère, montrait une physionomie soucieuse... Mais Gabriel redoublait de prévenances pour elle et Madeleine... Que reprocher à ce fils, à ce mari qui semblait n'avoir d'autre pensée que d'être agréable à sa femme et à sa mère ?

En automne, on regagna Paris. Et l'hiver fut identique à l'hiver précédent : mêmes vagues souffrances, mêmes retours heureux devant la tendresse toujours sans défaut de son mari qui paraissait guetter le plus petit nuage sur le front de sa femme pour l'effacer par le charme souverain qui était en lui.

Les années passèrent, heureuses en apparence, avec ce point d'émoi douloureux, si secret, si dérobé à tous, au fond du cœur de Madeleine. Deux fois encore, la jeune femme eut des espérances de maternité qui n'aboutirent point. Elle fut longuement souffrante, et son mari lui témoigna toute sollicitude.

Puis, un soir, s'éteignit subitement M^{me} de Kermael ; Gabriel témoigna d'une vive douleur, et sa femme mit tout en œuvre pour lui apporter les plus tendres consolations. Soudain, on courut à La Croix où tante Noëlle luttait contre une pneumonie qui l'emporta aussi, et Gabriel fut le plus attentif des consolateurs pour la jeune femme.

Ils portèrent, ensemble, leur double deuil, se rapprochant des humbles paysans de l'Aveyron ou des pêcheurs de la côte bretonne qui témoignaient de leurs naïfs et si sincères regrets à propos des saintes disparues.

Mais un événement survint qui les remit dans les cercles mondains où Madeleine retrouva aussitôt cette imprécise détresse qu'elle croyait abolie. Louis se mariait, à Brest, avec une jolie fille, avisée, hardie, qui avait enlevé son mariage à la pointe de l'épée. D'une famille nombreuse, où le père manquait depuis quelques années, où la mère, fatiguée et peu intelligente, se laissait aller aux fluctuations des souhaits de ses trois filles, les-

quelles recherchaient toutes un possible mariage, la fiancée déplut tout d'abord à Madeleine, tandis qu'elle amusait évidemment Gabriel. Louis, quelque peu gêné devant sa sœur, parut contrarié ; son beau-frère devina que Solange, très jalouse de la beauté de Madeleine, faisait effort pour couper les ponts entre le frère et la sœur, afin d'être le moins possible aux côtés de la jeune femme, près de laquelle sa petite personne insignifiante disparaissait absolument. Tandis que Gabriel riait de cette attitude, Madeleine en était cruellement attristée.

Mme de Kermadel, au rappel de cette impression, se dressa sur son séant en un mouvement désolé. C'est que, à la date des fiançailles de son frère, s'attachait la période, troublée d'abord, puis douloreuse, puis tragique, où sombra sa vie de bonheur.

Elle se laissa retomber sur ses coussins et revit, au mariage de Louis, l'expression de triomphe de sa belle-sœur, accaparant l'officier de façon à le soustraire aux affectueuses tentatives de la jeune femme pour se rapprocher de lui. Ils partirent le soir : Solange rayonnante, Louis évidemment contraint près de sa sœur, et, lorsque Madeleine monta en voiture avec Gabriel et les enfants pour rentrer à Kermadel, elle éprouvait une mélancolique sensation, tandis que son mari, très gai, énumérait en riant les détails de la journée et les manigances de cette « petite peste », ainsi qu'il appelait plaisamment la nouvelle mariée. Soudain agressive, Madeleine demanda :

— Pourquoi n'avez-vous pas tenté de détourner Louis d'un tel mariage ?

Un geste d'insouciance lui répondit, puis il répliqua, riant toujours :

— Au surplus, elle est fort amusante !

Amusante !... C'était l'un des mots que ce délicieux « amuseur » avait souvent sur les lèvres et que Madeleine ne pouvait jamais entendre sans un secret déplaisir. Ce soir-là, elle demeura muette, imaginant, pour la première fois, que son mari ne la comprendrait point si elle continuait à déplorer devant lui ce mariage qu'elle eût tant désiré voir se rompre au début des préliminaires, et les

efforts qu'elle fit, à cette époque, auprès de son frère, n'avaient point échappé à Solange qui ne pardonna jamais à Madeleine cette réprobation.

Gabriel, toujours fort gai, conclut :

— Vraiment, elle est plus forte qu'on ne le croyait tout d'abord. C'est intéressant.

Madeleine tressaillit... Intéressant? Elle était donc intéressante, cette rouée? Elle gémit :

— Allé, que dis-tu?

Il leva les yeux sur le beau visage bouleversé, et aussi vite redévoit très tendre, s'excusa — il s'excusait toujours avec une telle facilité! — et, comme on arrivait au château, il l'entraîna gairement à monter le perron, appelant les petites filles à leur suite, et ce fut dans un tumulte joyeux que se termina la journée si lourde, si lourde d'angoisse inexplicable pour elle.

Cependant la pauvre femme, qui pleurait dans sa détresse nouvelle, savait bien que cette angoisse s'était, hélas! justifiée rapidement.

Au retour de leur voyage de noces, Solange se montra fort aimable, Louis très réservé, jusqu'au jour où Madeleine put enfin avoir avec lui un instant de tête-à-tête et se plaignit affectueusement de son changement d'attitude. Géné, l'officier protesta d'abord, puis, attendri, il finit par avouer :

— Solange a beaucoup de mal à oublier l'opposition que tu as faite à notre mariage.

— Mais c'est fini! Elle sait bien que je ne demande qu'à être intimement liée avec elle.

Louis hocha la tête :

— Non. Vous ne pourrez jamais être intimes...

Puis il sourit :

— Tu n'es pas assez à la page, assez dans le train, assez moderne...

Il l'embrassa de bon cœur et se retirait, lorsqu'il demeura immobile, une minute, les yeux au loin.

— Mad, tu sais, Solange est charmante, mais...

— Mais...?

— Mais tu feras bien de ne point trop laisser envahir ton intérieur par la bande de ses amies... Il y a là un tas de roublardes, surtout cette veuve exotique, venue on ne sait d'où, M^{me} Duflocq. J'ai recommandé à Solange de la semer... Mais cette

pauvre petite est si bonne qu'elle ne peut s'y résoudre. C'est une particulière qui ne me dit rien de bon. Mefie-toi, Mad.

— De quoi veux-tu que je me méfie ?

Louis eut un léger accès de toux, tandis que Madeleine continuait :

— Justement, Gabriel la trouve très amusante,

L'officier fit silencieusement quelques pas dans la pièce, puis il déclara :

— En effet, elle est drôle... Bref, elles sont là trois ou quatre bonnes femmes qui ne valent pas cher...

— Mais elles appartiennent à la meilleure société ?

— Oui..., si l'on veut... Il y a comme ça quelques numéros, dans la meilleure société, comme tu dis, que j'aimerais assez engager à aller se faire prendre ailleurs.

— Elles sont surtout désagréablement mal élevées, débarquent chez moi comme en pays conquis, s'installent pour quelques jours, sans être le moins du monde invitées, bien qu'elles déclarent, en arrivant, que c'est sur appel de Gabriel rencontré à Brest, alors qu'il n'en est rien, il me l'a assuré.

Un nouvel accès de toux fournit à Louis le moyen de ne pas répondre. Cependant il reprit, sérieusement cette fois :

— Mad, flanque-moi ça à la porte !

— C'est impossible, et que dirait Solange qui me les a présentées comme d'intimes amies ?

— Je tâcherai d'arranger l'affaire avec elle.

— Et Gabriel qui ne comprend pas combien elles me sont peu sympathiques !

— Oui..., oui..., dit précipitamment Louis. Il est trop aimable ! Jamais ce geste ne viendra de lui ! Pourtant, il faut, tu entends, il faut que ces femmes-là déguerpissent de chez toi.

Il se rapprocha et l'embrassa encore :

— Ecoute ton vieux frère, Mad.

Il disparut, laissant la jeune femme fort troublée. Qu'y avait-il au delà de cette recommandation fraternelle qu'elle sentait si sincère ? Qu'y avait-il, sinon un danger ? Et, de nouveau, une anxiété tomba sur elle comme au début de son entrée dans le monde près de Gabriel.

Et la vie reprit. Et des jours, des semaines, des mois s'écoulèrent, lourds d'angoisse irraisonnée.

Avec cette loyauté qui dirigeait toutes ses actions, elle avait fait part à son mari du conseil de Louis, si bien d'accord avec ses propres sentiments. Gabriel fronça les sourcils et laissa échapper :

— De quoi se mêle-t-il ?

Mais, immédiatement ressaisi, il conclut en souriant :

— Ma chérie, Louis a peut-être raison, mais il est difficile de prendre à la lettre une telle recommandation. Ce sont des femmes de notre monde pour lesquelles il faut avoir quelques égards. Une occasion se présentera de les semer, comme il dit. Nous la saisirons en hâte.

Or, l'occasion ne se présenta point. La jeune femme essaya de la faire naître à plusieurs reprises; chaque fois, elle échoua. Enfin on regagna Paris où elle reprit, auprès de sa vie mondaine, la vie sérieuse qu'elle aimait : les conférences, les concerts et les œuvres, mais elle y retrouva cette sensation d'isolement qu'elle avait connue dès la première année de sa vie parisienne. Trop belle, trop pure, trop supérieure à la moyenne des femmes, les coquettes la redoutaient, les mondaines sans scrupules la trouvaient ennuyeuse et la délaissaient. Elle était seule. Quelques relations dans les œuvres lui avaient attiré l'estime de femmes de bien, relations agréables, intéressantes, certes ! mais qui n'étaient point allées jusqu'à l'intimité. Elle les reprit cependant avec satisfaction et s'efforça d'étendre son dévouement auprès des déshérités de ce monde.

Et toujours charmant et tendre était son mari.

Puis un jour sonna l'heure affreuse. Elle vit reparaître, rencontrée au théâtre, la « bande » incriminée par Louis..., et, peu de jours après, elle eut l'effroi d'entendre Gabriel déclarer que la moindre politesse exigeait d'inviter ces dames... Elle ne répondit pas, et, pour la première fois, elle sut qu'il déguisait sa pensée, que son regard mentait, que ses lèvres mentaient. Une horreur l'envahit. Elle détourna les yeux quand il l'interrogea, déjà troublé de son silence.

— Ma chérie, qu'avez-vous ?

Ce qu'elle avait ? O mon Dieu ! Elle parvint à répondre :

— Je refuse absolument, absolument, Gabriel, de recevoir ces... dames.

— Bien... Bien, mon amie, n'en parlons plus.

Ce soir-là commença pour elle cette agonie sans nom qui devait durer plusieurs mois, ces mois d'épouvante, d'affreuses découvertes, de désespoir fou, de retours d'espérance, de chutes plus profondes en sa douleur, qui aboutirent à une matinée de printemps où le beau soleil de mai la trouva debout avant l'aube, organisant son départ.

Elle ne pouvait plus, non, elle ne pouvait plus supporter tant de fourberie. Mensonges ! Mensonges ! Il mentait toujours ! Il n'avait qu'une pensée : dissimuler sa vie de traître, s'arrangeant parfaitement, lui, de son existence hypocrite, tandis qu'elle se mourait dans cette ambiance d'odieuse tromperie. Elle n'avait pas fait une scène, pas revendiqué ses droits, pas rappelé son amour. Non ! Un dégoût immense avait monté, monté, peu à peu, en son âme, comme montent les flots boueux d'un fleuve débordé emportant tout sur son passage. Et, de fait, rien ne restait plus en elle qu'une répugnance invincible succédant à des heures, des jours, des semaines de désolation.

La veille, elle avait eu la preuve tangible de ce dont, au surplus, elle était assurée : Une lettre, une misérable lettre oubliée par Gabriel..., mince feuillet, trouvé sans le chercher, qu'elle avait tenu ironiquement dans ses doigts. Maintenant, elle allait partir, échapper à toute cette boue, retrouver la clarté, l'honneur, là-bas, dans la vieille maison du colonel Marvèly qui n'avait pas eu le temps d'apprendre à sa petite-fille comment il fallait se battre ici-bas. Car elle ne s'était pas battue. Trop fière, trop déçue, elle dédaigna des explications et ne put demander aide et conseil.

Louis était loin, parti au Maroc pour plusieurs années avec sa jeune femme, cause peut-être volontaire de son malheur. Autour d'elle, c'était la foule des indifférents.

Elle fit en hâte quelques préparatifs, mit sous

enveloppe un mot à l'adresse de son mari, lui enjoignant de n'avoir point à la rechercher s'il voulait éviter le scandale d'une séparation publique, et, le lendemain, elle se retrouvait à La Croix et rentrait avec ses filles dans la chère demeure de Castelbel.

Dès son arrivée, elle attendit quotidiennement une lettre de son mari, mais nulle réponse ne lui parvint. Puis elle redouta son arrivée. Elle voyait, par avance, la scène de fourberie, les hypocrites dénégations se succédant... Or, il ne vint point. Elle organisa son existence et, matériellement, avec les revenus qui lui appartenaient en propre de la propriété aveyronnaise, cédée par Louis qui n'y était point attaché comme elle. Ce fut une vie fort loin de l'opulence connue auprès de son mari; mais quelle délivrance d'être hors des flots de boue qui venaient de la submerger! Cependant le côté poignant de cette adaptation était le chagrin de ses filles devant l'absence de leur père, un père toujours gai, bon et tendre. Leur mère expliqua qu'il était parti au loin pour un grand voyage d'études. Etonnées de n'avoir point eu ses adieux, les enfants réclamaient, demandaient anxieusement des nouvelles, écrivaient elles-mêmes de touchantes petites lettres où elles sollicitaient un prompt retour, et Madelaine, le cœur serré, promettait de faire parvenir les naïfs billets... Au village, quelques rumeurs coururent..., bientôt apaisées. Le fait d'une mission lointaine scientifique à accomplir, mission qui durerait plusieurs années, s'accrédita quelque peu.

La jeune femme ne voulut point s'inquiéter outre mesure de l'opinion publique et s'abandonna au sentiment de délivrance qui absorbait tous les autres : sentiment de l'évadé qui se trouve en pleine lumière après les horreurs d'un obscur cauchot. Surprise, penchée sur son cœur, elle y cherchait l'ancienne tendresse. Rien n'en restait. Seul, un dégoût intense vivait dans ce cœur dépouillé. Elle s'efforça d'oublier le menteur et se donna tout entière à ses filles.

Brusquement fut-elle rappelée à la réalité par

une lettre de leur notaire parisien qui l'avisa d'un dépôt fait en son étude par M. de Kermadel, pour l'entretien de ses enfants. Madeleine se jeta sur sa plume et, en quelques mots, repoussa l'offre de son mari, refusant absolument le concours de leur père pour élever ses filles. Le notaire répondit que les fonds demeuraient à sa disposition.

Mais, un peu plus tard, il renouvela sa communication, appuyant cette fois, de manière plus sérieuse, les ordres de M. de Kermadel qui voulait assurer les frais d'éducation de ses filles.

Une colère indignée souleva Madeleine. Comment avait-il l'audace de revendiquer ses droits paternels ? Elle fit savoir, par une lettre à termes sans réplique, au notaire, qu'elle n'admettait de M. de Kermadel aucune tentative pour s'occuper de ses enfants, sinon demanderait-elle immédiatement une séparation officielle, sachant bien que la garde de leurs filles lui serait accordée. Il lui fut répondu que M. de Kermadel n'exigeait rien qu'offrir une vie plus large aux enfants habituées au luxe. Cette fois, elle retourna la lettre sans y répondre. L'étude lui fit savoir que les sommes offertes par le père restaient destinées à cet usage, et tout fut dit sur cette question; mais de temps à autre, pour une date d'anniversaire, pour leurs fêtes, pour Noël, Pâques, etc., arrivaient de superbes cadeaux, objets d'art, bijoux, livres, etc., adressés aux enfants. Madeleine voyait, à travers l'apparence extérieure de ces envois, le désir d'arriver jusqu'à elle, et son irritation ne faisait que s'accroître.

Cependant elle dut accepter ce qu'elle ne pouvait éviter et subir la joie des petites à la réception de ces envois. Cette présence invisible s'imposant avec ténacité lui fut dure à supporter. C'était bien la manière de Gabriel : volonté déguisée d'aboutir à ce qu'il souhaitait, tout en protestant d'un désir absolu de faire la volonté des autres. Madeleine en avait tant souffert secrètement au début de leur mariage, elle qui avait été élevée dans la droiture absolue du soldat loyal qu'était le colonel Marvèly et la scrupuleuse délicatesse de tante Noëlle. Mais son mari lui persuadait sans cesse que c'était sim-

plement une forme des habitudes mondaines, et cela avec tant de bonne grâce, de gaieté, de tendresse, qu'elle s'accusa elle-même, comme il le lui reprochait aimablement, de n'être point assez souple devant ce qu'il appelait les « nécessités » de l'existence. Mais, à Castelbel, elle reprenait ses moyens de défense, retrouvait les chères figures vaillantes, loin de telles compromissions, et, peu de semaines après son retour, toute l'intransigeance superbe de sa jeunesse revint en elle.

Quels que fussent les efforts dissimulés de Gabriel pour rester en sa vie, ils seraient vains. Un abîme d'horreur la séparait de lui. Mais, bientôt, une crainte nouvelle s'infiltre dans son âme. Tandis que sa fierté et toutes les voix de la justice, toutes les raisons humaines portaient un jugement approuveur sur la détermination de fuir le coupable, une inquiétude inavouée se glissait dans ses pensées au sens religieux. Le bon curé de campagne, humble et pieux, ne parlait-il point de mansuétude, d'appel au coupable, ne désapprouvait-il point ce départ sans explication, ne disait-il point que le pécheur aurait pu, peut-être, être ramené?... Une vive indignation secoua la jeune femme dès ces premières paroles de paix. Et, lorsque l'excellent prêtre proposa d'être l'intermédiaire entre les époux séparés pour refaire le foyer détruit, elle ne put accueillir un tel projet que par de violentes dénégations.

Un an passa, et, soudain, ce fut la guerre!...

A cette heure, où M^{me} de Kermadel revivait ses douloureux souvenirs, toutes choses personnelles s'effaçaient, dans les visions du passé, devant les préoccupations patriotiques de cette époque et la douleur des pauvres femmes de La Croix qui, en larmes, lui disaient :

— Madame, vous êtes bien heureuse, parce que votre mari est loin et n'ira pas se battre.

Mais elle répondit simplement :

— Il ira.

Alors se posèrent les questions sans fin de ses filles qui interrogeaient sur le retour subit de leur père, lequel avait donc oublié de venir voir ses

enfants?... M^{me} de Kermadel argua des obligations du soldat, tenu de regagner son poste; les petites s'informaient, exigeaient des détails... que la mère ne pouvait et ne voulait donner, secrètement peinée de ce culte filial pour le fourbe...

Et, dans le brouhaha douloureux du tragique départ des pauvres paysans aveyronnais, alors que Madeleine portait dans tout le village ses consolations, ses conseils, ses générosités, ses rappels vibrants de patriotisme, comme l'eût fait le colonel Marvèly, une lettre du notaire parisien la ramena brusquement devant l'invincible répugnance que faisait toujours surgir en elle le souvenir de son mari qui lui enjoignait d'avoir à user des fonds destinés à leurs enfants, annonçait que leur avenir était réglé par le testament déposé en l'étude de maître X... et se permettait de prier M^{me} de Kermadel de ne point quitter Castelbel pendant la durée des hostilités.

Elle éprouva une violente indignation. Quelle prérogative s'arrogeait-il? Pourquoi cette vision malsaine se profilant dans la beauté des humbles résignations qui l'entourraient? Goutte corrosive tombant sur son cœur ouvert à ce moment à tant d'impressions généreuses. Révoltée, elle songea immédiatement à faire acte d'indépendance et, dès le mois d'août 1914, elle alla avec ses filles s'installer à Nice où elle prit aussitôt un service d'ambulance.

* *

Les manifestations de vie de Gabriel se firent rares. Elle recevait parfois, retournés de l'Aveyron, quelques objets, venus du front, adressés à ses filles; de longs espaces de temps suivaient. Les enfants s'inquiétaient, mais leurs questions se faisaient plus discrètes. Les petites filles étaient devenues presque des jeunes filles, rendues plus perspicaces par ce contact permanent avec la mère exquise et si tendre qu'était leur mère, mais dont la vie anormale parut vite un mystère douloureux à ces enfants de douze, treize et enfin quatorze ans... Elles n'osaient plus s'informer sans cesse de leur père comme au début de la guerre, voyant le beau visage maternel se creuser chaque fois;

mais Madeleine savait, depuis la veille, qu'elle n'avait pas suffi à ses filles, que sa tendresse n'avait pu combler le vide laissé en ces cœurs jeunes par la brusque disparition d'un père qu'elles n'avaient jugé que tendre et gai.

De nouveau, elle enfonça plus avant sa tête fatiguée dans l'oreiller mouillé de ses larmes. Il fallait, hélas! admettre cette navrante constatation, comme il fallait admettre ce qu'elle appelait sa faiblesse de la nuit précédente, ce pardon si imprudemment accordé.

Elle ne savait point que la grande tourmente humaine de ces quatre années effroyables avait élevé les cœurs, et, comme le disait M^{le} du Mène, si Gabriel pouvait n'avoir point changé, celles qui avaient pansé tant de plaies torturantes, consolé tant d'agonies, prié auprès de tant de morts, s'étaient transformées inconsciemment.

Mais l'angoisse de l'avenir se leva encore en elle, rendue plus vive par ce long retour sur le passé... Que faire? Comment organiser ce nouveau départ de vie? Et la répulsion poignante revint en force inouïe. Oh! revivre ces mensonges! Ces mensonges!

Elle songea avec amertume que le bon curé de La Croix la féliciterait..., comme la félicitait l'excellente infirmière-major... Nul ne comprendrait ce fond de cœur, où, dans un désarroi pénible, frayeur, dégoût, désolation se mêlaient.

Pourtant, elle avait pardonné! Oh! pourquoi? pourquoi?

Puis elle voulut reprendre ses réflexions à propos des jours qui allaient suivre, lorsqu'on frappa un coup discret à la porte. Elle sourit faiblement et répondit :

— Entrez, mes chéries.

Les jeunes filles coururent à son lit et dévoraient de baisers le cher visage de leur mère, mais, pour la première fois en sa vie maternelle, M^{me} de Kermadel éprouvait une obscure déception devant ce vibrant amour filial. Elle savait qu'une secrète reconnaissance l'exaltait à cette minute. Ses enfants la remerciaient de leur rendre ce père toujours aimé. Elles s'aperçurent vite des traces de larmes, que cependant la mère avait essuyées en

hâte, et se regardèrent, déçues, désolées... Madeleine les attira et dit à mi-voix :

— N'ayez pas de chagrin... Il est tout naturel que j'aie eu beaucoup d'émotion...

Guite demanda ingénument :

— On pleure de joie, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas, sourit, et la blonde tête vint se nicher au creux de son épaule. Suzy demeura silencieuse ; mais, à genoux contre le lit, elle prit la main de sa mère et la baissa follement, et Madeleine savait que cela voulait dire :

« Maman, je sais que vous souffrez, et je voudrais tant vous soustraire à cette souffrance... Je vois que vous n'êtes pas heureuse, comme nous, du retour de papa, et, pourtant, c'est pour nous un bonheur infini, immense... Maman, pardonnez-nous et réjouissez-vous aussi ! »

Madeleine comprenait le langage muet des lèvres collées à ses doigts. Elle répondit par une caresse à la jeune bouche aux joues fraîches. Puis, appelant Dieu à son aide, elle dit à voix calme :

— Mes chères, je vais me lever et m'habiller. Pendant ce temps, retournez à l'ambulance. C'est l'heure du déjeuner. Demandez à M^{me} du Mène si vous pouvez... servir votre père; il en sera heureux, sûrement.

— Oh ! oui, oui, maman !

— Mais soyez bien prudentes. Il est très faible. Restez très calmes.

Les enfants l'écoutaient dans une joie d'extase. Madeleine continua, le cœur aux abois, faisant le premier pas dans la voie de torture :

— Vous lui direz que je passerai ce soir.

— Maman, que lui apportons-nous ?

Elle se leva, passa un peignoir et organisa elle-même les éléments d'un léger repas, se demandant pourquoi se reprenait le cauchemar des gestes de jadis, si méconnus, si inutiles...

Les petites, radieuses, l'aidaient en ces préparatifs et se sauvèrent, enchantées, sur la dernière recommandation de leur mère d'avoir à soumettre le menu à l'infirmière-major. Puis elle rentra dans sa chambre et s'assit, la tête en ses mains. Ce n'était plus le passé qui revivait en elle. Tout disparaissait devant l'effroi de l'avenir. Gabriel !...

Il faudrait donc entendre mentir encore ! encore ! toujours ?... Elle crut que des reptiles gîtaient à ses pieds, que du limon montait autour d'elle comme une immonde marée... Gabriel ! Elle allait revivre avec Gabriel !

Elle devrait approuver les témoignages d'affection filiale de ses filles envers leur père... Déjà ne venait-elle pas de les envoyer auprès de lui ?...

Elle se mit debout, de l'horreur en tout son être. Elle imagina que des dards se dressaient vers elle, que les flots boueux arrivaient à ses lèvres... Un gémissement effrayé lui échappa.

Longtemps elle demeura là, écrasée; enfin elle se releva et se mit à sa toilette.

Une heure plus tard, Suzy rentrait, portant un mot de M^{me} du Mène. La physionomie de la petite témoignait encore de sa joie filiale. Cependant Madeleine saisit en elle un effort pour ne point laisser paraître cette vibrante joie, et un élan d'amertume la souleva. Premier effet de la présence de Gabriel, cette loyale et sérieuse enfant pensait déjà à l'abuser...

— Suzy ? dit-elle presque violemment.

— Maman ?

Et un regard implorant se leva sur elle. Nerveuse, désolée, mais voulant garder une apparence de sérénité, la mère déclara :

— Je ne veux pas ! entends-tu ? je ne veux pas que tu essaies de me cacher le bonheur que tu éprouves...

Elle ajouta péniblement :

— Bonheur très naturel.

Suzy avait pâli. Le reflet heureux s'était éteint de son visage et, très émue, elle demeura muette. M^{me} de Kermadel continua :

— Pourquoi veux-tu dissimuler tes sentiments ? J'étais habituée à ta confiance.

Suzy tressaillit :

— Oh ! maman, c'est pour bien faire ! J'ai compris...

— Quoi donc ?

— Que... que vous... n'étiez pas heureuse comme nous... de revoir papa..., alors...

La pauvre petite était si touchante, si déconcer-
tée, debout, troublée comme une coupable, que
Madeléine tendit les bras...

Suzy s'y jeta follement et, tout à coup, mur-
mura :

— Maman, comment faire ?

C'était tellement naïf et pur, cet appel au ju-
gement maternel, toujours considéré comme infaill-
ible par les deux sœurs, que M^{me} de Kermadel ne
songea plus qu'à la détresse de l'âme réfugiée en
la sienne.

Elle caressa tendrement la chère petite et dit à
mi-voix, mais fermement :

— Je veux que ton cœur me soit ouvert tout
grand, ma chérie..., sans peur, sans précaution,
sans la moindre réticence, comme avant.

Mais, d'une voix anxieuse, la petite répliquait :

— Et si je vous fais de la peine, maman ?

Alors des mots qui ne venaient point d'elle, qui
descendaient directement du foyer de lumière di-
vine, montèrent aux lèvres de Madeleine :

— Tu ne me feras pas de la peine en te réjouis-
sant de retrouver ton père. C'est la volonté de
Dieu et la mienne.

Suzy poussa un soupir de délivrance, et la
jeune physionomie reprit sa gaieté habituelle, tan-
dis que la mère poursuivait :

— Dis-le bien à Guite; mais ce que je vous
demande, que j'exige ! appuya-t-elle fortement,
c'est que vous me fassiez part de la moindre de
vos impressions, comme d'habitude.

Et Suzy ne savait pas qu'une idée navrante
venait au cœur de sa mère. Madeleine réclamait
la confiance de ses filles surtout, surtout, hélas !
pour leur éviter, peut-être, les déconvenues qui les
attendaient dans cette vie où rentrait un maître
en fourberie. Ne faudrait-il point qu'elle les suivît
pas à pas pour les sauver de déceptions, peut-être
même d'erreurs ?

Elle demeurait silencieuse, suivant ses pensées,
mais Suzy disait :

— Maman, voilà le billet de M^{me} du Mène.

— Ah ! oui.

Madeleine l'ouvrit et lut les quelques lignes de
l'écriture hâtive de l'excellente fille sans cesse

pressée, bousculée, et qui gardait toujours cependant le visage serein qu'aimaient les blessés.

CHÈRE MADAME,

Inutile de revenir à l'ambulance aujourd'hui. Je m'occupe spécialement de M. de Kermadel. Je vous conseille de vous reposer et de reprendre la garde la nuit prochaine.

Le docteur est très optimiste. Tout ira bien, réjouissons-nous.

Louise DU MÈNE.

Réjouissons-nous!... Elle imaginait^o que cela était possible, la bonne créature. Réjouissons-nous! Eh oui! Voilà! Chacun de ces êtres si droits se réjouissait. C'était uniquement en elle que vivrait l'invincible répulsion.

— C'est bien! dit-elle en repliant la lettre, M^{me} du Mène se charge de... papa! Je ne retournerai à l'ambulance que pour la nuit prochaine.

— Vous serez bien fatiguée, maman.

— Mais non!

Seulement, il parut au contraire à Madeleine qu'elle s'engageait dans une voie de travaux épisants et sans arrêts et sans issues, éternel rocher de Sisyphe à soulever.

Pourtant elle sourit à sa fille et, se détournant un peu, demanda :

— Avez-vous bien fait déjeuner... papa?

Suzy, heureuse enfin, conta avec volubilité :

— Oui! oui! maman! M^{me} du Mène l'a installé, puis elle est allée à d'autres, et c'est nous qui l'avons servi. Guite faisait les parts, de toutes petites parts; moi, je les mettais sur ses lèvres. Il voulait s'aider, mais nous n'avons pas voulu.

— Oui, c'était imprudent.

— Guite a posé sa main sur la sienne pour la maintenir. Alors il a ri... un peu... Il a dit : « Tyrans chéris, je me rends. » Oh! c'était si gentil!

Comme elle le retrouvait, pensa Madeleine, aimable, gracieux, avec ces mots charmeurs n'appartenant qu'à lui.

La petite continuait, affairée, radieuse :

— A la fin, Guite a desservi, et il m'a retenue près de lui, puis m'a demandé : « Maman n'est-

elle pas bien lasse de sa nuit de veille? » Mais je lui ai répondu que vous en aviez l'habitude. « Ah! oui! c'est vrai! » a-t-il dit. Alors je lui annonçai que vous viendriez ce soir, mais M^{me} du Mène passait, et elle a dit qu'elle préférerait vous voir prendre la garde la nuit, puis elle m'a envoyée aider Guite et s'est assise près de lui. Ils ont causé longtemps. Ensuite elle m'a donné ce petit mot pour vous. Papa avait l'air plus fatigué. Il était pâle.

Madeleine comprit. Probablement M^{me} du Mène avait-elle effleuré quelques sujets émouvants.

— C'est bien, ma chérie. Tu peux aller retrouver Guite, et restez auprès de votre père encore un instant avant de rentrer déjeuner.

— Bien, maman!...

Un baiser, un bond dans l'escalier, un claquement joyeux de la porte, et, derrière les rideaux relevés, Madeleine suivit de l'œil, pensivement, dans la rue, la petite, légère comme une bergeronnette, légère comme la joie..., qui s'en allait rapidement, courait presque.

Quand elle la perdit de vue, elle se détourna et rentra dans les détails de sa vie coutumière.

Les heures s'écoulaient. Après le déjeuner, M^{me} de Kermadel avait envoyé ses filles en promenade ainsi qu'elle le faisait quotidiennement pour les soustraire à l'atmosphère de l'ambulance, où elles allaient chaque matin porter aux blessés des livres, des fleurs, écrire leurs lettres, aider aux rangements.

Le jour baissa. Madeleine songea que très peu de temps la séparait de cette seconde nuit où elle allait revoir son mari!... son mari!... Et la même répulsion la souleva.

Que lui dirait-elle? Eh! c'était bien simple, après tout! C'est un blessé. Elle est une infirmière. Elle le soignera comme les autres! tous ces anonymes qui emplissaient la grande salle.

On sonnait. Elle se leva. L'unique domestique qui faisait son service introduisit M^{me} du Mène.

— Mademoiselle, comment avez-vous pu vous échapper?

La vieille fille sourit :

— Me voilà cependant. Chère Madame, voulez-vous me permettre de causer avec vous en toute confiance, toute liberté ? Ne serai-je pas indiscret ?

— Oh ! non ! Je sais trop quelle bonté dicte votre démarche, mais...

— Mais n'anticpons pas. J'entendrai vos objections tout à l'heure.

Et le bon visage demeurait éclairé du lumineux sourire.

— Chère Madame, chère enfant, pourrais-je dire...

— Oh ! dites-le ! c'est si doux ! Il y a tant d'années que je n'ai entendu cela.

— Mon enfant, essayons de voir clair en... ce grand événement qu'est pour vous le retour de votre mari.

Mme de Kermadel, d'un geste désolé, se couvrit le visage de ses deux mains...

— Oui ! je comprends ! vous considérez cela comme une catastrophe !

— Oh ! oui, Mademoiselle.

— Eh bien ! la catastrophe ayant eu lieu, essayons de nous en arranger.

— Comment faire, hélas ? gémit Madeleine.

— Voyons, soyons pratiques ; établissons une sorte de bilan.

Et le bon sourire se faisait plus gai :

— D'une part, l'actif : joie de vos filles ! Situation meilleure pour elles au point de vue de leur mariage auquel vous penserez forcément, d'ici quelques années.

— Je ne sais, Mademoiselle, interrompit Madeleine, si je n'aurais pas été plus libre de mon choix à ce moment. Ne va-t-il pas ramener autour de nous des relations parmi lesquelles ces enfants pourront se laisser aller à des sympathies que je serai forcée de désapprouver ?

— Non ! Vous aurez barre sur lui. Il n'osera plus vous imposer une société que vous n'accueilleriez pas avec plaisir.

— Vous ne le connaissez pas. Il fait ce qu'il veut. Avec les apparences d'un complet acquiescement aux désirs d'autrui, il arrive toujours à

ses fins, et avec tant d'amabilité qu'on serait presque tenté de le remercier.

— Mon Dieu, ma pauvre petite, ces manières qui vous révoltent, et je l'admetts, valent mieux que les arguments des coups de poing dans le peuple ou du revolver ailleurs.

— Oui..., mais...

— Cette nature..., fuyante est aussi opposée que possible à la vôtre si droite, si brave? J'imagine ce que vous avez dû souffrir, et lui-même, mieux que personne, s'en rend compte.

— Comment?...

— Oui; nous avons été tout de suite en confiance, parce que les enfants lui avaient assuré que j'étais votre amie intime, exagérant un peu dans leur joie expansive. Aussi ne lui ai-je dit qu'un mot pour me réjouir du bonheur de ces petites, et il m'a répondue simplement : « Le bonheur de mes filles, le malheur de ma femme! » Et, comme je le regardais, surprise, il m'a demandé :

« — Connaissez-vous bien M^{me} de Kermadel?

« — Oui.

« — Alors vous savez qu'elle est la loyauté même.

« — Assurément.

« — Elle est intransigeante sur ce point de la vie morale.

« — Elle a raison.

« — Certes! Mais elle ne pourra accepter sans... frémir d'horreur, disons le mot, la présence à ses côtés de... qui l'a trompée.

« — Pourtant, elle a par...

« — Pardoné?... Oui, par un élan de son admirable nature. Jamais elle n'a reculé devant un acte de générosité, si dur fût-il; mais, telle que je la connais, à cette heure tout en elle se révolte! Elle souffre cruellement. »

— C'est bien cela, acquiesça Madeleine. Il me connaît, en effet.

M^{me} du Mène continua :

— Il s'est tu, épuisé, les yeux clos. Alors, je lui ai dit ce que je viens de vous proposer à vous-même : la chose étant faite, en tirer le meilleur parti possible.

« Il a eu un faible geste de dénégation et a murmuré :

« — Mademoiselle, ni elle ni moi ne pourrons être heureux, et je n'ai eu qu'une idée, ce matin, à mon réveil, au souvenir de l'événement de cette nuit : déclarer que j'allais repartir..., la laisser libre..., ne pas lui imposer ce voisinage... abhorré ! Mais ces enfants exultantes de joie... Comment leur dire ? En outre, je suis faible, lâche ! cerveau fatigué, aux abois ! Je crois même avoir supplié Madeleine qu'elle ne s'éloignât pas ! C'est honteux.

« — Non. Vous êtes un malade.

« Alors il s'est redressé avec un regard d'angoisse inexprimable.

« — Mais je guérirai... Vous avez entendu le docteur. Il ne doute pas que, dans quelques mois, je rentre dans la vie. Alors ?

« — Alors, M^{me} de Kermadel en sera heureuse.

« — Naturellement, par bonté ; mais, son rôle d'infirmière étant clos, quelle terrible obligation pour elle de me revoir, à ses côtés, bien portant, lui rappelant le passé..., ce passé que j'ai fait indigne ! Pourtant...

« Il s'est interrompu et s'est affaissé de nouveau, fermant les yeux. Je trouvais quelque peu imprudent de poursuivre une conversation aussi émouvante, pouvant amener la fièvre, mais était-ce possible de ne pas entendre jusqu'au bout ces confidences pitoyables ? »

Madeleine demeura muette, et la vieille fille posa sur elle son regard serein.

— Je sais ce que vous pensez : comédie de sa part, dites-vous.

— Non, Mademoiselle, pas en cet instant. Très sincère, je crois, et, en tout cas, très clairvoyant ; mais, en envisageant l'avenir, il ne songe sûrement qu'à m'éviter de me rendre compte... de ce qui pourra suivre, voilà tout.

— Qu'en savez-vous ? Pouvez-vous affirmer qu'il soit le même que jadis ?

— Mademoiselle, on ne change pas !

— Mais si !

— Oui, j'admetts les conversions d'êtres qui se transforment complètement, atteignent à la sainteté ; mais, lui, Gabriel, devenir loyal ? Allons donc !

— Je vous répète : Qu'en savez-vous ? J'en ai vu d'autres sortir de cette fournaise avec une âme renouvelée. Il a des états de service splendides.

— Oh ! pour cela, bien entendu !

— Mais, ma petite amie, ce n'est pas très facile d'être un héros ! Beaucoup de mauvais maris ont été aussi de mauvais soldats ! Et, à ce propos, il a répété, deux ou trois fois, à mi-voix, comme pour lui seul :

« — Rester là-bas !... Cela simplifiait toutes choses ! Elle était veuve ! seule, digne, fière !... Ah ! comme je l'espérais ! »

— Je suis certaine qu'il a été très courageux, dit Madeleine évasivement.

M^{me} du Mène voyait bien que le pauvre cœur ulcéré se repliait, farouche, refusant de s'ouvrir à l'espoir. Très simplement, comme elle faisait toutes choses, elle continua :

— Nous sommes restés silencieux quelques secondes. Puis j'ai pris sa main et je lui ai suggéré :

« — Savez-vous si M^{me} de Kermadel n'a pas changé, si elle ne croira pas, un jour, à votre... bon vouloir ?

« — Non, je la connais trop. Rien ne lui fera oublier les jours... affreux que je lui ai fait subir par...

« Il a terminé en un souffle :

« ... par mon indigne fausseté.

« Et, tout à coup, il a essayé de se relever, dans un élan de tout son être, en disant à voix sourde :

« — Et pourtant, pourtant ! Je l'aimais ! Je n'ai jamais cessé de l'aimer ! Je n'ai aimé qu'elle !

— Ah ! fit Madeleine avec un léger rire ironique, je le reconnais bien là. Et vous avez été très émue, j'en suis certaine, n'est-ce pas, chère Mademoiselle ?

— Un peu..., répondit tranquillement l'excelente fille, mais pas absolument. Je sais que c'est l'argument de tous les coupables de prétendre aimer toujours ceux qu'ils ont torturés.

— Mademoiselle, vous ne pouvez pas, non ! vous ne pouvez pas savoir ce que j'ai souffert !

— Je m'en doute !...

L'infirmière resta pensive une minute et reprit :

— J'ai vu tant de malheurs! Dans notre salle, tenez, trois pauvres femmes, déshonorées, ruinées par des maris indignes..., obligées de travailler et durement! après avoir connu le luxe. Vous n'en êtes pas là. C'est déjà une chance.

— En effet, acquiesça Madeleine.

— Ce qui eût pu, parfaitement, vous arriver comme à elles. Ignorance des lois, signatures données, puis divorces obtenus par famine, dans l'espoir, pour l'une, d'une pauvre rente jamais payée; pour l'autre, afin de garder ses enfants; pour la troisième, l'homme dont elle portait le nom... au bagne!

— Mademoiselle, ce sont des cas exceptionnels.

— Peut-être, mais croyez que votre lot est meilleur que celui de bien d'autres.

— Chère Mademoiselle, vous n'imaginez point ce que c'est que d'avoir été trompée ainsi, jour à jour, heure à heure...

De nouveau pensée, la vieille fille dit à voix basse :

— Je l'ai été toute ma vie!

— Vous?

— Oui..., ma pauvre petite; si j'entreprendais de vous conter les faussetés qui se sont levées à mes côtés depuis..., depuis l'âge de quinze ans jusqu'à ces dernières années, et j'en ai cinquante-huit, nous serions encore là à l'aube de demain. Or, nos blessés m'attendent!

Et elle riait, de son doux rire pur. Puis elle détourna les yeux et parut revoir au loin de pénibles visions. Sa physionomie s'assombrit :

— ... J'avais un frère unique, un grand frère cher, délicieux, comme votre Gabriel. Il avait vingt ans quand j'en avais quatorze ou quinze et que j'ai commencé à supplier pour lui, à le défendre auprès de mes parents qui le grondaient, se désolaient; mon père si droit, si bon; ma mère, la tendresse sans fin!... Oh! il avait la « manière »! comme vous le dites de votre mari, et clamait de toutes parts qu'il nous adorait. N'empêche que, mon père disparu, il nous a ruinées, surtout désespérées, maman et moi. Ma mère, torturée devant les fautes de ce fils, si bien élevé pourtant, entouré de si bons exemples, s'est éteinte

dans la pire des afflictions de ce monde, plus cruelle que la vôtre, mon enfant : voir celui qu'elle avait tant voulu conduire au bien, à l'honneur, se détourner vers le mal ! Oh ! le mal élégant, bien entendu ! à peine blâmé dans le monde, mais enfin le mal devant Dieu et au cœur d'une mère et d'une sœur. Maman..., qu'elle a souffert !

Madeleine se pencha vers celle qui lui témoignait une telle confiance et l'embrassa doucement.

M^{me} du Mène laissa ses mains dans les siennes et continua toujours bas :

— Elle est morte, épaisse de chagrin ; j'ai dû ne pas revoir mon frère, ainsi qu'elle avait fait elle-même, afin de protester contre les... erreurs de sa vie. Nous n'avions que trop gardé nos relations familiales avec lui, espérant toujours en sa conversion, ignorant surtout le fond de l'existence, en partie double, qu'il menait.

« Je suis donc restée seule avec le souvenir jamais effacé en moi de la souffrance maternelle que je n'avais pu consoler. De tristes, tristes détails s'ajoutaient encore à ces malheurs. Une maison très chère, traditionnelle, portant notre nom : le château du Mène, passait en des mains odieuses ! Hélas ! depuis longtemps, elle était profanée, notre belle vieille demeure, par des présences abominables... »

Madeleine porta à ses lèvres les mains vallantes qui tremblaient à cette minute.

M^{me} du Mène tressaillit comme au sortir d'un rêve :

— Chère enfant, si je vous dis tout cela, c'est pour vous démontrer que dans l'échelle des douleurs, que tant de femmes ont montée, votre part est encore... possible !

— Je ne sais..., mais notre croix particulière est toujours la plus lourde.

— Oui. Pourtant, en votre cas, il n'y a point l'un de ces événements définitifs après lesquels toute reconstitution d'un foyer est impossible. C'est donc, à mon très humble avis, chère petite, une indication de la Providence. Au surplus, étant donné que M. de Kermadel a tout à fait l'intelligence de la situation, votre rôle sera plus facile.

Elle hésita un peu, puis dit à mi-voix :

— Il ne se fait nulle illusion, exagère même, peut-être; ne m'a-t-il pas redit :

“ — Mademoiselle, je suis certain, certain ! que ma femme éprouve pour moi une invincible répulsion..., et c'est ce qui m'a empêché jadis de solliciter ce pardon si inopinément accordé cette nuit. »

— Oui, il est perspicace, avoua la jeune femme, et je comprends, maintenant, comment il n'avait jamais répondu à ma lettre de rupture, et cette perspicacité sera presque une difficulté de plus, car, enfin, je peux avoir pour un malade, un blessé, un soldat, une pitié toute naturelle, à laquelle il ne croira même pas.

— Elles seront nombreuses, les difficultés. Ce sera le passif de notre bilan... Soyons courageuses.

Et la bonne créature avait repris sa physionomie sereine.

— M. de Kermadel a ajouté : « Mademoiselle, un homme expérimenté me jugerait avec quelque indulgence, mais ni vous ni ma femme ne le pourrez, trop peu au courant de ces tournants de vie masculine, qui ne sont rien, au fond. »

— Ah ! s'écria Madeleine, frémissante, voilà encore une de ses théories odieuses !

— Que je n'accepte point, et je le lui ai dit. C'est parce que je suis expérimentée que je sais, heureusement, qu'il y a bon nombre d'excellents ménages, maris fidèles, mères heureuses, enfants qui vénèrent leur père à juste raison. Je le lui ai dit... doucement. Il n'a pas protesté. De plus, il est si souffrant. Ayons pitié !

— Oui, oui, cela ! admit Madeleine.

— En conclusion, chère petite amie, je voudrais vous voir aller vers vos nouvelles obligations avec quelque espoir d'un changement — toujours possible — de ce coupable. Un grand point lui est déjà acquis. C'est qu'il ne fait pas son éloge à vos dépens !

— Comment ! serait-ce possible ?

— Oh ! parfaitement ! Je l'ai su, hélas ! par moi-même. Calomnier ne coûte guère aux coupables pour s'attirer une justification devant les résultats navrants de leurs fautes !

— Mademoiselle, c'est affreux !

— Oui ! Devoir se défendre contre ceux-là mêmes à qui on avait tout donné ! Tel n'est pas le cas de M. de Kermadel.

— Assurément ; mais je crains fort qu'il ne m'ait souvent accusée intérieurement d'intransigeance, de défaut d'adaptation au monde.

— Le monde a du bon, du très bon, dit, paisible, la vieille fille qui se levait. La vie est belle aussi, quand nous la regardons en de si nombreux détails de charité, d'héroïsme, de dévouement. Il ne faut pas trop calomnier l'humanité.

— C'est que vous la voyez sous l'angle de votre indulgence infinié...

— Non. Mais, chère enfant, vous avez devant vous une belle tâche. Acceptez-la.

— Mademoiselle...

— En somme, est-ce si grave ? Vous étiez en route à deux, sur l'un des chemins de ce monde. Lui a buté, tout à coup, a fait une chute. Vous, vous êtes restée debout...

— Mademoiselle, je vous comprends. Vous pensez que j'aurais dû essayer de l'aider, le relever... Mais vivre de ces compromissions serait odieux.

— J'ai pardonné bien des fois à mon frère, ma chère maman de même, et j'avoue que cela n'a servi de rien. Pourtant, je crois toujours aux repentirs sincères !

Et le visage fané s'illuminait sous la générosité de l'âme. —

— ... Je ne sais si votre mari n'est pas loyalement repentant, et voici enfin mon dernier mot. Je voudrais qu'il vous fût une petite étoile dans les ténèbres de votre avenir : Soyez confiante.

Madeleine demeura silencieuse ; elle n'acceptait pas, évidemment, le conseil de M^{me} du Mène qui se retirait en disant avec bonté :

— J'ai pensé que les heures de la nuit seraient plus faciles pour vous auprès de votre blessé. Moins d'indiscrétions de ses voisins ; lui-même dormira longuement, je l'espère...

— Chère Mademoiselle, vous songez à tout, et quelle reconnaissance pour votre démarche ! J'en suis infiniment touchée.

Elles se séparèrent :

— Ne soyez pas trop fière. Ne soyez pas sceptique.

Ces mots bourdonnaient dans le cerveau de Madeleine, et, derrière la porte refermée, elle murmura avec lassitude :

— C'est impossible.

Le soir, M^{me} de Kermadel franchit le seuil du magnifique hôtel transformé en ambulance sur les hauteurs du Mont-Boron, ce quartier de Nice où l'air et la lumière en font l'un des plus sains. La nuit d'hiver est profonde, mais plus intenses sont les ténèbres où luttent le cœur et l'âme de la pauvre femme. Elle va revoir son mari, et, cette fois, elle ne retrouvera plus l'élan mystérieux d'où a surgi le pardon inexplicable. Elle n'est qu'une épouse trahie qui s'efface devant le dévouement maternel, mais qui n'oublie pas, qui ne peut oublier!...

Elle entre dans le hall. Voici le large couloir, sombre à cette heure ; enfin l'immense salle où elle pénètre sans bruit. Elle obliquait vers la chambre de garde revêtir son costume d'infirmière, mais on l'appela :

— Madame ! Ah ! c'est heureux, vous voilà. Venez vite, vite, je vous prie.

Hâtivement, elle se dirigea vers un lit où un infirmier, penché sur un blessé, paraissait fort inquiet. En effet, une petite hémorragie venait de se déclarer par le fait d'un pansement déplacé au cours d'une crise d'agitation du malheureux.

— Vite, vite, répeta l'infirmier qui ne parvenait que difficilement à maintenir le malade et essayait de bander la plaie à nouveau.

Vivement Madeleine se dévêtit de son manteau et son chapeau qu'elle posa, inattentive, sur la chaise de chevet, et, aussitôt, commença à déplier les toiles et les gazes. Elle ne s'apercevait pas que deux yeux bleus fatigués suivaient avec émotion les mains habiles, compatissantes, si fines, que Gabriel de Kermadel connaissait bien, qu'il avait baisées souvent avec tendresse. Le délirant était son voisin de lit, et Madeleine n'avait pu encore s'en rendre compte. Maintenu par son

garde-malade, le blessé dut laisser refaire le pansement, et une piqûre calmante le fit tomber immédiatement dans un lourd sommeil.

— Là ! on sera tranquille jusqu'à demain !... déclara l'infirmier avec un soupir de satisfaction, et il se tourna vers le lit de M. de Kermadel.

« Je vais vous donner à boire tout de suite, maintenant. Voyez, je n'avais pu quitter celui-ci. »

— Oui, oui..., bien ! murmura Gabriel, le regard levé sur sa femme.

Malgré la pénurie d'éclairage, Madeleine, qui venait de reconnaître son mari, lut sur son visage un véritable bouleversement. Elle se baissa vers lui :

— Qu'avez-vous ?

— Rien, rien... Je vous en prie...

Mais le mouvement fébrile des mains, un léger tremblement des lèvres indiquaient assez son trouble profond.

La jeune femme prit le poignet du blessé. L'artère battait à grands coups.

— Je vais vous faire une piqûre... C'est un petit retour de fièvre. Ce n'est rien.

— Non, merci, inutile...

— Comment ! Il vous faut du repos. Vous passerez ainsi une bonne nuit. C'est la crise de votre voisin qui a donc agi sur vous ?

Elle souriait avec bonté.

— Non, non ! Ce n'est pas ça !

Et les traits amaigris se convulsaient légèrement, tandis qu'il fermait les yeux pour y garder des larmes prêtes à s'échapper. Malgré ses efforts, une lourde, lourde goutte amère coula sur les joues livides.

Il rouvrit alors ses paupières et s'excusa :

— Oh ! pardon ! pardon ! C'est idiot !

Et, comme le pauvre être ne pouvait le faire lui-même, sans mot dire, Madeleine essuya délicatement le mince sillon humide... Puis elle redemande :

— Que puis-je faire, Gabriel ?

— Rien, rien. Je suis stupide !

— Non, vous êtes un malade, vous êtes faible, nerveux. C'est bien compréhensible. Souffrez-vous davantage ? Avez-vous une contrariété ?

— Oh ! non ! Rien ! rien ! répéta-t-il avec ténacité. Mais, tout à coup, comme à bout de forces, il avoua :

— Vous revoir, là..., comme autrefois !...

Madeleine comprit. La veille, il ne l'avait aperçue que sous la blouse et le voile, tandis qu'à cette heure elle était près de lui en costume de ville, nu-tête..., ainsi qu'aux jours de leur bonheur.

Lui reprenait ses excuses, anxieux, on le devinait, devant l'aven qu'il n'avait pu retenir.

— C'est absurde. Je serai plus fort, désormais. Oubliez ce rappel, cette indiscretion... Je vous affirme que cela ne m'arrivera plus... Ne croyez à aucune préméditation...

— Sûrement. Calmez-vous. Je reviens à l'instant.

L'infirmier apportait une boisson, tandis que la jeune femme allait reprendre bien vite la livrée de dévouement qui la rendait presque impersonnelle, et une sorte de sécurité la saisit lorsqu'elle posa le bandeau sur son front. Oui, elle n'était plus qu'une garde-malade, et elle rentra dans la salle.

Elle dut s'occuper d'un autre blessé, mais, bientôt, revint au lit de Gabriel. Il dit en hâte :

— Excusez-moi, Madeleine...

— De quoi donc ? D'une manifestation de nervosité fort naturelle dans votre état ? Vous pensez bien qu'en mes quatre années d'ambulance j'en ai vu d'autres. C'est un cas fort commun qu'une défaillance de nerfs.

Et, malgré le souhait sincère qu'elle avait d'être pitoyable, sa voix avait prononcé sèchement les mots qui rejetaient le coupable dans la foule anonyme qu'elle avait soignée. Il comprit, ferma les yeux et demeura silencieux.

Quelque chose comme un remords effleura le cœur compatissant de Madeleine devant la dureté qu'elle venait de manifester, et le ressentiment envers lui, cause de ce mouvement hostile, s'accrut encore.

Elle allait de lit en lit, très douce, très bonne pour les inconnus, tandis qu'une sourde rancœur s'attachait à celui qui déjà venait de l'abaisser en ses sentiments. Elle rentra dans son cabinet, prit les feuilles, fit quelques écritures; mais non, vrai-

ment, non, elle ne pouvait rester sous le coup de cette déchéance. Mauvaise, elle avait été mauvaise pour un malheureux sans forces, sans défense.

Pendant ces cinq années, loin du monde et de ses compromissions, elle était redevenue l'ardente et généreuse Madeleine Marvely, et la petite vengeance qu'elle venait d'exercer lui fut odieuse. Irrésistiblement, elle se retrouva auprès du blessé. Il ne dormait pas, leva les yeux sur elle, mais resta muet.

— N'avez-vous besoin de rien ?

— Non, je vous remercie.

Une seconde de silence tomba entre eux, mais, soudain, elle déclara :

— J'ai été dure tout à l'heure, je le regrette.

— Oh ! Madeleine ! vous !... vous excuser !... Ah ! je comprends si bien l'horreur que vous éprouvez à mon voisinage.

Péniblement, elle protesta :

— Vous exagérez. Non, vraiment. Et, désormais, ne vous émotionnez plus.

Et, par un autre effort, tout de bonté, elle put sourire en disant :

— Quelle joie des enfants !... Ah ! leur bonheur en me contant le moindre détail de votre déjeuner.

Une douceur passa sur le visage du père.

— Merci, murmura-t-il, voyant sans peine la pensée qui voulait le ramener en une atmosphère de paix. Merci, elles sont délicieuses.

Il parut hésitant, voulut parler, hésita encore, enfin il dit à voix craintive :

— Puis-je me permettre de vous assurer que je les ai trouvées telles qu'elles devaient être..., élevées par vous.

Une contrariété vint encore ébranler la jeune femme. De quoi se mêlait-il ? Ses filles ! Il n'avait nul droit sur elles. Comment, déjà ces mots d'intimité ?... Cependant, elle répondit simplement :

— Ce sont de bonnes et pures enfants.

— Oui.

Il se tut, mais Madeleine savait ce qu'il y avait dans ce silence. Félicitations à la mère, regrets inexprimés, visions de ce passé où il l'avait rencontrée, jeune, bonne et pure comme leurs filles.

Nerveuse et irritée de ces premiers pas, inévi-

tables, qu'elle n'avait pas prévus si prochains dans le jardin secret de son fier isolement, elle procéda à quelques menus soins et s'éloigna.

La nuit s'écoula sans autres incidents. Le malade paraissant fiévreux, elle lui avait fait une piqûre calmante. Il dormit longuement, et Madeleine reprit sa sérénité accoutumée, mais elle prévoyait avec amertume nombre de détails qui viendraient fatallement troubler son existence solitaire, cette existence qu'elle aimait, si fière, si libre. Et, quand le jour parut, plus que jamais une révolte grondait en elle.

• • • • •

Trois mois passèrent. Aucune difficulté sérieuse n'avait surgi entre Madeleine et son mari. Ce dernier témoignait d'une absolue discréction, ne s'informant jamais des projets de sa femme. Entre eux, une entière correction marquait leurs entrevues. Elle se fit quelque peu cordiale, mais les efforts de chacun tendaient à éloigner la moindre apparence d'intimité ; de la part de Madeleine, par un effroi et une répugnance invincibles ; du côté de son mari, par une réserve constante.

La jeune femme faisait effort pour ne se trouver jamais en tiers dans les visites de ses filles à leur père. Elle entendait ensuite les récits heureux des enfants, radieuses de la bonté, de la gaieté paternelles. Gabriel s'intéressait aux moindres événements de leur vie : études, divertissements, promenades, et Madeleine savait qu'il s'informait des conseils qu'elle leur donnait, se trouvant toujours de son avis. L'unique sujet de conversation à forme familiale, lorsqu'elle était auprès de lui, était les goûts, les idées de leurs filles, et elle en arriva à réprimer l'impatience qui la saisissait au début lorsque le père s'occupait de ses enfants.

Elle eut bientôt une préoccupation : le malade allait mieux. Il put quitter son lit, faire quelques pas, retrouver l'usage de ses mains. Il fallait prévoir le moment où, tout naturellement, surtout devant l'affluence des blessés, elle devrait réclamer la sortie de son mari, l'emmener chez elle... Oh ! le revoir dans son intérieur, près d'elle ! près d'elle ! à côté de ses filles qui, déjà, en parlaient

sans cesse ! Mais Gabriel ne faisait nulle allusion à cela, se gardant de toute question pour l'avenir.

L'échéance arriva... Un matin, M^{me} du Mène, qui suivait avec tout son cœur et son calme souriant les événements qui se déroulaient à ses côtés, fit signe à Madeleine et l'emmena dans son cabinet.

— Chère Madame, voilà votre blessé à peu près sur pied.

— Oui..., oui. Je comprends. Il doit quitter l'hôpital.

— C'est ce que nous pensons, le docteur et moi ; la rentrée définitive de M. de Kermadel chez vous..., chez lui — Madeleine tressaillit, — peut vous émouvoir, disons-le, vous être pénible. Y avez-vous pensé ? Comment allez-vous procéder ?

— Je pourrai lui donner la chambre des enfants, et je les installerai elles-mêmes dans mon cabinet de toilette.

— Vous serez fort à l'étroit. Il y a songé.

— Il vous en a parlé ?

— Oui. Il craint tellement de vous gêner et s'offrait à aller à l'hôtel ou louer une grande villa ; mais la solution de l'hôtel n'est pas bonne ; celle de la villa, acceptable.

Madeleine rougit :

— Mademoiselle, je trouve odieux d'avoir à soulever des questions d'intérêt avec « mon mari ». Or, je ne peux, sur mes ressources, faire la location d'une villa.

— Il faut, cependant, vous résoudre à le laisser mettre dans la communauté les fonds indispensables à un nouveau train de vie.

— Eh ! qu'ai-je besoin de changer pour lui mon existence modeste ?

— Alors, c'est refuser votre réunion, car, en vérité, il ne peut accepter d'être à votre charge ; mais, chère enfant, vous avez dû peser déjà tout cela ?

— Oui, Mademoiselle, et voilà ce que j'espérais : Dès qu'il pourra, sans trop de fatigue, supporter le voyage, l'emmener dans l'Aveyron où la vie est si simple, si modeste.

— Ce n'est pas une mauvaise idée. Cette première étape vous permettra d'aborder les autres un peu plus tard.

— Ah ! le plus tard possible ! murmura la jeune femme.

— Non ! à l'heure marquée par Dieu, et qu'il faudra admettre courageusement. Alors, si cela vous est agréable, inutile de déménager notre blessé ! Nous allons l'installer au rez-de-chaussée. Il fera ses premières promenades dans les jardins, aidé de ses filles — et de vous-même, — et, bientôt, vous pourrez effectuer le voyage de l'Aveyron.

— Merci, chère Mademoiselle, vous m'évitez un grand embarras.

Elles se séparèrent, et Madeleine rentra chez elle, agitée, frémissante. Depuis quelque temps, Guite et Suzy faisaient sans cesse les plus joyeux projets à propos de la sortie prochaine de leur père de l'ambulance. Madeleine répondait assez évasivement. Cependant elle parla d'un séjour à La Croix, et les petites se réjouissaient de retrouver la chère maison de Castelbel. Pourtant leurs souvenirs de Bretagne se réveillaient, elles demandèrent si l'on n'irait pas également, un peu plus tard, à Kermadel. Les bains de mer, l'Océan, les vieux pêcheurs, le petit port, tout leur revenait en visions paradisiaques. M^{me} de Kermadel, nerveuse, répandit qu'il n'y fallait point songer pour cette année, le voyage de Bretagne, étant trop long, fatiguerait le malade. Puis elle s'informa, aussi indifféremment qu'elle le put :

— En avez-vous parlé avec votre père ?

— Oh ! maman, il dit sans cesse que c'est à vous de décider de toutes choses. Nous n'avons pu arriver à savoir ce qu'il préférait.

Dès lors, Madeleine fut assurée de la liberté totale que lui laissait Gabriel.

Un mois plus tard, ils s'installèrent à Castelbel. Les adieux à l'ambulance avaient été émouvants. M^{me} du Mène, dans une affectueuse étreinte, recommanda :

— Soyez généreuse...

La vieille maison parut les accueillir avec joie, toutes fenêtres ouvertes au beau soleil d'été. Les bons paysans, les vieux serviteurs, qui avaient

connu Gabriel autrefois, accoururent, heureux de le féliciter d'avoir échappé à ses terribles bles-sures.

Il répondait avec bonté, souriant, gracieux, et les braves gens complimentaient Madeleine et s'éloignaient en disant :

— Madame, il est toujours bien aimable, Monsieur.

Oui, il l'était toujours, pensa-t-elle. Que n'avait-il mis en œuvre à leur départ de Nice et pendant le voyage, afin de lui éviter le plus possible de fatigue, faisant effort pour dissimuler sa faiblesse, n'acceptant pas qu'on s'occupât exclusivement de lui et approuvant sans cesse les organisa-tions prévues par sa femme.

Madeleine l'installa au rez-de-chaussée, dans la grande pièce qui avait été le salon de Castelbel et communiquait avec le cabinet du colonel Marvèly; mais, tandis qu'aux jours radieux de ses fiançailles elle avait trouvé si naturel de voir Gabriel s'asseoir devant le bureau de son grand-père, faire des recherches dans la bibliothèque, au total succéder, là, au vieux soldat loyal, à cette heure un frémissement l'agitait à la pensée que s'y retrouvait un tel fourbe, et son visage dut trahir ce sentiment lorsqu'elle vit, au lendemain de leur arrivée, son mari s'y diriger aussitôt, visiblement heureux, parcourir la pièce intime de son pas fatigué, se reposer dans le fauteuil de cuir vert usagé, manier les menus objets, quelques livres, etc., enfin en prendre possession. Soudain, il leva les yeux. Madeleine, debout sur le seuil, pâle, rigide, oubliant de commander à son regard, à son attitude, paraissait évidemment contrariée.

Il comprit, se leva et regagna le salon devenu sa chambre, se disant que sa femme le lui avait attribué comme étant la partie la plus impersonnelle de la maison et qu'elle jugeait son mari indigne de rentrer dans le cabinet de l'homme d'honneur qu'avait été le colonel Marvèly.

Cependant, par l'habitude invétérée des coupables voulant s'excuser, il pensa, bien à tort, que le cher aïeul l'aurait accueilli avec indulgence.... tandis que Madeleine ne croirait jamais à ses regrets. Madeleine le méprisait... Puis il s'appro-

cha de la fenêtre et regarda, frémissant, sur la pente de la montagne, la route qui apparaissait et disparaissait sous les châtaigniers, cette route qu'il reprendrait un jour... pour délivrer de sa présence celle qui n'admettait que les vertus intangibles, celle qui avait perdu le souvenir de la minute de grâce...

Mais Guite et Suzy faisaient irruption dans la pièce, bondissantes, joyeuses, l'entourant, racontant mille charmantes choses, proposant force détails d'installation. Avec quelle joie elles redisaient sans cesse les deux syllabes magiques : Papa! ce cher appel qu'elles étaient si heureuses de multiplier, qui leur avait tant manqué pendant les cinq longues années de séparation.

Il leur sourit et se laissa aller dans la douceur de cette exquise tendresse filiale. Pouvait-il déespérer ces enfants et, après tout, manquer encore à un devoir, ce devoir paternel que sa femme, il le comprenait, lui déniait presque? Et, soudain, une sorte de défi se fit jour en ses pensées. Il ne voulait plus, non, il ne voulait plus de cette situation d'esclave humilié qu'il subissait avec tant de sincérité, depuis ces derniers mois. A quoi bon, puisque Madeleine ne croirait jamais à cette sincérité. A cause de ses filles, il demeurerait auprès d'elle, dans l'apparence d'un foyer uni, mais il se reprenait, adopterait une attitude distante, prouvant suffisamment à cette femme impitoyable qu'il avait l'exacte compréhension du sentiment répulsif qu'elle éprouvait pour lui.

Il en fut ainsi. Correct toujours, exagérant même cette correction, redevenu homme du monde impeccable, M^{me} de Kermadel eut auprès d'elle un commensal de parfaite distinction, mais aussi étranger que cela était possible en vivant sous le même toit.

D'abord elle en éprouva une vive satisfaction... Elle restait libre, libre... Il ne songerait point à s'immiscer dans les détails de son existence... C'était ce qu'elle souhaitait; pourtant un peu de confusion vint en son cœur généreux lorsqu'elle s'aperçut que Gabriel n'était plus rentré dans le bureau du colonel. Vraiment, si elle avait pu se laisser aller à une impression de révolte, ce fut

vite effacé, et elle s'efforça de le lui prouver en l'appelant elle-même dans le cabinet, sous divers prétextes, mais il ne répondit à aucune de ses avances, et elle y renonça bientôt, froissée de cette rancune visible. Il ne monta jamais au premier étage qu'elle occupait avec ses filles; sous prétexte de fatigue, il n'accepta point d'aller y constater les nouveaux arrangements, pour lesquels Guite et Suzy venaient sans cesse prendre ses avis. Un peu déconcertées, elles n'osèrent plus insister, et Madeleine eut l'émotion de voir Suzy, toute pâle, lever sur elle des yeux inquiets et implorer :

— Maman, est-ce que c'est bien de... de...

— De quoi donc, ma chérie?

— ... De..., je ne sais comment vous dire..., de chercher à être... comme avant... comme avant... avec papa?

Et la pauvre petite fondit en larmes.

Madeleine la prit dans ses bras, la caressa tendrement et dit avec fermeté :

— Oui, c'est bien! C'est très bien. C'est mon désir!

— Mais..., maman, haletait l'enfant aimante, maman, je vois... cependant... que... ce n'est plus de même... Oh! c'était si bon avant!

Malgré elle, un mouvement de révolte agita la jeune femme. Non seulement ces petites avaient réclamé leur père, mais encore elles demandaient, maintenant, l'impossible, le retour d'un passé détruit et par lui, lui!...

Bien vite, elle songea que le cœur innocent, qui battait si fort contre le sien, devait être apaisé, et elle murmura :

— Ne cherchez pas à comprendre..., dis-le aussi à Guite..., mais n'ayez aucun tourment. Père est avec vous pour toujours! avec nous, corrigea-t-elle d'un suprême effort.

— Oui, maman..., je crois; mais... il n'y a que Guite et moi... heureuses..., papa est si triste quelquefois... et vous, maman, aussi..., alors, cela nous fait tant de peine. Nous ne savons plus s'il faut continuer à être gaies! Nous étions si contentes!...

Une lassitude remontait en l'âme de Madeleine

et qui se faisait amère. N'était-ce pas la nouvelle attitude de Gabriel qui accentuait leur séparation et mettait ainsi en émoi les chères petites ? Lui ! lui ! Ah ! l'éternel coupable !...

A l'enfant dans ses bras, elle dit à mi-voix :

— Ma chérie, soyez gaies et très affectueuses pour votre père et ne vous inquiétez de rien.

Elle ajouta, cherchant ses mots :

— Nous avons eu... autrefois... quelques différends avec... père. Il a mieux valu, à cette époque, qu'il fit un grand voyage..., puis la guerre a prolongé... cet état de choses; mais, désormais, nous sommes... en entier accord.

— Oh ! non, maman ! s'écria étourdiment Suzy.

— Comment ?

— Je veux dire que... vous avez l'air, au contraire, tous les deux, tellement... fâchés ! Non, pas fâchés, mais si... si... étrangers !

Avec une nuance de réprimande involontaire, Madeleine répliqua :

— Voilà, justement, ce dont vous devez vous abstenir : juger vos parents.

— Pardon, maman, pardon !...

— Oui, ma chérie; allons, va maintenant. Tout est bien !

Mais non, pensait Suzy, en s'éloignant, tout n'est pas bien ; elles le savaient, Guite et elle, alors que tant de souvenirs revenaient en leur mémoire, tout vibrants d'intimité joyeuse. La fête de leur mère approchait. Quel jour délicieux, autrefois ! Les préparatifs soigneusement cachés, organisés avec leur père, si affectueux, si complaisant... Que fallait-il faire cette année ? La froideur visible qui marquait les rapports de leurs parents les impressionnait. Oseraient-elles agir comme dans le passé ?

Ce furent des conciliabules passionnés entre elles. Enfin Guite, moins clairvoyante que sa sœur, déclara :

— Maman veut que nous soyons gaies... Alors, agissons comme autrefois.

— Et papa ?

— Il sera très content.

Suzy demeurait hésitante, mais Guite l'entraîna, et Gabriel, assis sur la terrasse, à l'endroit même

où le colonel Marvley avait constaté, jadis, l'inexpérience de sa petite-fille et voulait y remédier, les vit accourir et, en phrases volubiles, lui confier toutes choses.

Une ombre passa sur sa physionomie, mais il sourit vite, et, dans leur désir ingénue, les petites espérèrent que cette date allait ramener toute joie.

Madeleine avait pensé à ces secrets naïfs avec une préoccupation désagréable. Deux ou trois jours avant la fête, elle dit à son mari, très naturellement :

— Gabriel, je vous recommande de ne pas vous fatiguer pour suivre les enfants dans les surprises qu'elles me préparent. Je suis persuadée qu'elles réclament votre concours constamment.

Il imagina qu'elle ne voulait même point accepter sa participation pour établir les détails de cette touchante journée et répondit :

— Je vous remercie..., mais je ne suis pour rien dans l'établissement de leur programme.

— Je crois le contraire, fit-elle aimablement, ne songeant point à l'hypothèse amère qu'il envisageait. Je les vois sans cesse venir vous harceler. Elles oublient qu'il vous faut encore beaucoup de repos. Renvoyez-les ou fermez les yeux à leur approche, afin qu'elles vous croient endormi et vous laissent en paix. Ah! c'est l'heure de votre cachet, je vais vous le donner.

— Je vous en prie..., je le prendrai.

— Non, ne bougez pas.

Elle revenait, gracieusement bonne, lui tendait le verre ; mais, comme toujours, cérémonieusement, il s'était mis debout, s'inclinait et la remerciait, tandis qu'elle s'éloignait.

Il la suivit de l'œil, d'apparence si jeune dans sa robe claire, et toujours si belle, mais si dure ! pensa-t-il. Le soir tombait. Les enfants étaient en promenade. L'ombre envahissait la terrasse. Seule, la route sinuait parmi les verdures comme un ruban blanc : la route tentatrice ! Et pourtant, par une étrange contradiction, il redouta soudain l'appel de liberté qui s'y attachait et détourna les yeux.

.

C'était la veille de la Sainte-Madeleine, M^{me} de Kermadel et ses filles se rendaient à la messe matinale. Elles suivaient l'étroit chemin encaissé entre des verdures. Les parfums âcres et sains de la campagne montaient de toutes parts. Dans les allées, les oiseaux chantaient à pleine gorge, le soleil brillait, radieux. Le ciel, très pur, invitait à la joie.

Cependant, la pauvre femme essayait en vain de se déprendre d'une involontaire mélancolie, qu'elle faisait effort pour cacher à ses enfants ; légères, joyeuses, semblables, en vérité, aux bergeronnettes qui sautillaient dans les haies en fleurs, elles couraient en avant, revenaient auprès de leur mère, repartaient en riant, ayant grand'peine à celer le mystère charmant qui les préoccupait.

Madeleine souriait distraitemment à cette agitation, mais son cœur était lourd, étrangement lourd, et, quand elles arrivèrent sur la petite place précédant l'église, elle leva un regard angoissé sur la croix qui brillait en plein ciel, tout en haut du clocher. La Croix ! La Croix ! Le nom prédestiné de ce petit pays qui était le sien ! Ah ! comme elle avait été douloureuse, sa croix, et n'était-elle pas obligée de s'avouer qu'elle lui semblait plus pénible à soulever depuis... depuis que Gabriel était rentré dans sa vie !... Une impression de solitude navrante la saisissait, parfois, lorsque le père et les enfants passaient ensemble de longs instants : lui, visiblement heureux ; elles, radieuses ! Les bonnes petites n'oublaient pas cependant leur mère et s'élançaient vers elle, si elle traversait la terrasse, ou montaient à sa chambre la chercher, mais Madeleine refusait généralement de les suivre. Elle savait qu'à son approche Gabriel faisait mine de s'éloigner, par discrétion, ou s'il demeurait, à la prière des enfants, toute liberté d'entretien, toute l'intimité d'auparavant disparaissait.

Vraiment, elle était de trop entre eux, se prenait-elle à penser alors. Et, ce matin, un souci puéril et odieux la tourmentait. Comment ferait-elle devant l'expansion de ses filles, le soir même, à l'heure de leurs souhaits, pour dissimuler la répugnance qui la saisirait si Gabriel imaginait de les suivre dans leurs vœux affectueux ? Mais

elle se rassura. Non, il ne ferait nulle tentative en ce sens, et ce serait un autre danger aux yeux clairvoyants de ces enfants; elles étaient presque des femmes, mais très candides, par le fait de leur éducation si délicatement menée par elle-même qui avait éloigné de ses filles toutes relations, de peur qu'on ne leur apprisse combien leur situation de famille était anormale et, surtout, pour qu'aucun souffle d'un monde pervers ne les atteignît. Aussi, absolument innocentes, ignoraient-elles les erreurs de tant d'existences, et, d'autre part, leur sensibilité s'était développée, en sens contraire, vers tout ce qui était beauté morale, et Madeleine eut l'impression poignante qu'elles souffriraient par elle, par elle... dont elles devineraient bientôt, si ce n'était déjà fait, la répulsion invincible pour leur père! Une vague de souffrance la submergeait lorsqu'elles montèrent le perron de l'église.

La petite nef rayonnait dans la lumière matinale qui entrait à flots par les vitraux à demi ouverts. Des bandes roses, pourpres, vertes, nimbées d'argent, baignaient le chœur où le vieux curé priait dans sa stalle. Il se leva et entra à la sacristie. Madeleine vint le rejoindre. Le saint vieillard connaissait l'âme droite de la jeune femme qu'il avait toujours suivie et il s'étonnait, dans sa simplicité chrétienne, que le coup d'aile prestigieux de la nuit de grâce n'eût pas été suivi d'une entière miséricorde. Il désapprouvait cette clémence incomplète. Madeleine le savait, et c'était, dans ses habitudes chrétiennes, un point secrètement anxieux. Mais comprendrait-il jamais, lui, le paisible curé de campagne, le drame terrible qui avait emporté toute sa foi dans la vie? Elle le lui disait parfois, désolée devant des conseils qu'elle jugeait inacceptables, et ces conseils étaient les mêmes à cette minute où elle lui confiait ses peines nouvelles.

Avec pitié et avec la plus grande bonté envers celle qui était toujours pour lui Madeleine Marvèly, la première communiant de jadis, la fiancée dont il avait béni le mariage, il ne pouvait que répéter: « Ce n'est pas cela que le Bon Dieu attend de vous, ma pauvre petite fille! »

Enfin il conclut, comme l'eût fait le Maître, dont

il devait reproduire la divine mansuétude, sur des mots fervents qui amenaient l'âme troublée vers des espérances de paix par la prière :

— Priez, priez ! Je ne cesse de le faire pour vous. Prions ensemble. L'heure que le Seigneur a marquée de toute éternité sonnera un jour.

La jeune femme, domptant sa révolte, murmura :

— Il faudrait être une sainte, Monsieur le curé.

— Eh oui ! dit-il simplement. Ne faut-il pas l'être pour aller au Ciel ?

— Oui..., mais...

Madeleine regardait le vieux prêtre, courbé, usé, sous ses longs cheveux blancs, très près, lui, de l'Éternité ; mais elle dont la vie serait si longue encore : elle avait trente-trois ans !... Pouvaient-ils penser de même ? Elle soupira et dit enfin affectueusement :

— Cher Monsieur le curé, venez ce soir dîner avec nous selon la tradition... Vous savez, ma fête !... La date si gaie autrefois entre grand-père et tante Noëlle.

— Oui, oui, je sais ; mais il ne faut pas la voir autrement. C'est toujours une date bénie ; qu'elle vous soit douce, mon enfant.

Hélas ! plus rien n'était doux au cœur ulcéré de l'épouse trahie, de la mère qui se jugeait presque délaissée. Mais elle reprit :

— Les petites ont imaginé je ne sais quels projets cachés soigneusement. Voilà pourquoi je vous invite, en cachette aussi..., comme le faisait, jadis, tante Noëlle.

Elle rit faiblement :

— Vous apparaîtrez tel l'un des meilleurs protagonistes du mystère, et elle n'ajoutait point que sa présence éloignerait toute gêne.

— Entendu, mon enfant, à ce soir.

Il est six heures. Madeleine sait bien que ses filles vont accourir auprès d'elle, munies de fleurs, d'ouvrages confectionnés en secret, surtout avec de chaudes caresses, de tendres vœux de fête. Elle entend leurs voix joyeuses au premier étage et se hâte d'y monter pour éviter l'embarras de ces épanchements devant celui qu'elle ne veut point

y associer. Et ce fut la scène bien connue, toujours si chère à son cœur maternel : les baisers sans fin, les paroles d'affection ; mais les enfants se regardaient entre elles, et Madeleine comprit la déception éprouvée, lorsque leur mère avait paru inopinément à la porte de leur chambre en disant :

— Oublie-t-on la Sainte-Madeleine ?

Quels cris indignés, et comme, en hâte, elles avaient étalé toutes les « surprises » préparées : des bandes merveilleuses d'un filet arachnéen ; deux sacs brodés au petit point, sujets Louis XV, ravissants ; des coussins merveilleux.

— Mes petites chéries, disait-elle, s'extasiant, comment avez-vous pu exécuter tout cela en dehors de moi ?

— Le matin, maman, très matin. Puis, papa nous a tellement aidées !

— Comment ? J'imagine qu'il n'a pas tiré l'aiguille ? disait Madeleine, riant avec bonté.

— Non ! non ! mais il a tout dessiné, choisi les teintes. Nous n'avons eu qu'à travailler.

— Bien, bien !

— Et ce n'est pas fini !

Elles se jetèrent vers un cartable que Guite prit soigneusement sous son bras, en déclarant :

— Ceci doit être ouvert devant papa.

— Pourquoi ?

Et, malgré elle, sonna sèchement la voix de Madeleine. Guite, emportée dans sa joie, courait déjà hors de la chambre, en s'écriant :

— Vite, vite, Suzy !

Mais Suzy, au contraire, s'immobilisait devant leur mère, ayant bien deviné la contrariété qu'elle éprouvait, et le regard anxieux demandait évidemment :

— Maman, que faut-il faire ?

— Descends, mon enfant, rejoins Guite. Ne changez rien à votre programme, put dire, avec douceur, la jeune femme qu'une révolte secouait déjà.

Suzy ne répondit pas et se dirigea à pas lents vers la porte.

Oh ! cette enfant, au cœur fermé par lui ! par lui...

— Suzy ?

Vivement la petite revint sur ses pas, et, de

Suzy, les yeux d'angoisse s'attachèrent à ceux de sa mère :

— Suzy, qu'as-tu ?

— Rien, maman, murmura-t-elle, hésitante.

Une violence agita Madeleine.

— Pourquoi me caches-tu la vérité ? interrogeait-elle sévèrement.

— Oh ! maman !...

Et la pauvre enfant se couvrit le visage de ses deux mains.

— Oui, affirma Madeleine, c'est faux de m'assurer que rien ne t'émeut en ce moment.

Suzy découvrit une figure pâlie, tourmentée, mais elle dit simplement :

— C'est vrai, je crains que papa ne se trompe...

— Comment ? Qu'est-ce ?

— A cause de... de l'autre surprise... Il a dit que vous seriez très contente, mais... maintenant... j'ai peur que...

— Tu as tort d'avoir peur. Puisque ton père l'affirme, c'est que, en effet, je serai satisfaite. Va, je vous rejoins.

Suzy courut à la porte, et Madeleine entra dans sa chambre.

Elle s'assit, tremblant d'un émoi douloureux. Déjà ! déjà ! sa fille, cette enfant si aimante, si bonne, souffrait par elle ! Mais que faire, mon Dieu ? Comment arriver à commander ses gestes, sa voix, son regard, à toute minute ?... Et, tout à coup, elle songea à ce qu'elle venait de déclarer à propos de la surprise qui devait lui faire plaisir d'après Gabriel. Elle avait donc confiance en lui ? Elle eut un léger haussement d'épaules. En effet, elle pouvait imaginer qu'il connaissait assez ses goûts pour découvrir ce qui pourrait lui être agréable.

Soudain elle eut l'effroi d'être dans l'obligation d'accepter de sa main un bijou, un objet d'art.

Allons ! il fallait dompter cette irritation. Les innocentes qui l'attendaient auprès de lui ne devaient trouver sur les traits de leur mère qu'un calme souriant.

Elle descendit. M. le curé était arrivé et assis sur la terrasse auprès de Gabriel, les enfants

debout à leur côté. Les deux hommes se levèrent en l'apercevant et firent quelques pas. Elle les rejoignit et, dans une sorte de refus d'entendre les souhaits de fête de son mari, elle dit vite, à voix cordiale, en lui tendant la main :

— Gabriel, je vous remercie. Vous vous êtes donné bien du mal, fatigué peut-être, pour dessiner ces motifs de filet, ces sacs si jolis, ces coussins magnifiques.

Il prit sa main, s'inclina sans mot dire, ayant l'exacte compréhension qu'elle rejetait même les vœux qu'il eût pu formuler. Pouvait-il exprimer un sentiment sincère ?

Le bon curé, au contraire, disait amicalement :

— Tous mes vœux, mon enfant.

— Merci, cher Monsieur le curé ! Je fais servir, n'est-ce pas ?

Mais Guite implorait :

— Maman ! la grande, grande surprise..., la surprise de papa...

— Je proteste, dit vivement Gabriel. Je ne me serais pas permis — et il la défiait froidement du regard — d'organiser une « surprise », comme dit Guite. C'est un projet dont je voulais vous parler un de ces jours, une construction que j'ai l'intention de faire édifier à Kermadel, et, comme je travaillais aux plans, ces demoiselles, très curieuses — et il sourit en se tournant vers ses filles, — m'ont surpris dans cette occupation et ont décidé que l'affaire devait vous être soumise ce soir.

— Mais c'est très bien, interrompit Madeleine, déjà nerveuse, se demandant avec inquiétude comment une construction en Bretagne pouvait l'intéresser.

Que dissimulait-il, lui, l'éternel trompeur, au delà de ces mots très simples ?

— Maman, voyez, voyez !

Et les deux sœurs avançaient un guéridon du jardin, y déposaient le cartable, l'ouvriraient et en retireraient des plans, des croquis, enfin une aquarelle représentant un joli édifice de moyenne importance, situé au delà du parc de Kermadel, dans la partie donnant sur la mer, qu'avait préférée Madeleine. C'était une maison longue, élevée d'un étage, des jardins l'entouraient. Au milieu, un

Fronton avec une croix. En dessous, une inscription : « Notre-Dame de la Mer. »

Madeleine contemplait silencieusement le tableau. Enfin, elle murmura :

— C'est bien, cela.

Puis elle leva les yeux sur son mari, dont la physionomie rigide ne laissait deviner aucune impression, et continua, comme parlant d'un sujet déjà agité entre eux :

— Mais où logez-vous Mariannick, son mari, ses enfants ? Elle devait être gardienne. Peut-être faudrait-il ajouter une aile ?

— Mariannick est veuve, a perdu ses deux fils à la guerre.

— Oh ! la pauvre femme !

— Maman, c'était Mariannick de la pointe Sainte-Espès qui nous faisait de si bonnes crêpes ? demanda Guite.

— Oui...

— Alors, par qui la remplacerez-vous ?

— Je n'ai pas fait de choix encore.

Il ajouta négligemment, en évitant de la regarder :

— Peut-être pourriez-vous m'aider en cela ?

— Oui... Ainsi, c'est décidé, Gabriel ?

— C'est décidé.

— J'en suis très heureuse. Surtout, actuellement, après ces quatre années de guerre, ce petit hospice aura plus encore son utilité.

Puis elle expliqua au bon prêtre qui écoutait, attentif :

— Monsieur le curé, mon mari réalise là un de mes désirs de jeune femme : donner un asile aux vieux marins du pays. Ils sont si malheureux, parfois, dans leur vieillesse : souvent perclus de rhumatismes et si pauvres ! une vraie charge pour leurs familles.

— Quelle excellente idée ! Ah ! je comprends que ces chères petites aient voulu offrir cela à leur mère pour sa fête.

— Ce n'est pas nous, c'est papa ! assura Guite. Cette fois, Gabriel demeura silencieux ; Madeleine répondit franchement :

— En effet, rien ne pouvait me sembler meilleur

que cette perspective de soulager ou d'abriter tout à fait ces vieux marins, presque tous des héros, ayant accompli des sauvetages périlleux.

Puis on se mit à table. Les enfants, radieuses, écoutaient leur père donner quelques détails sur l'aménagement futur de l'hospice et leur mère en discuter avec intérêt. Après dîner, on reprit l'étude des plans, et vraiment l'aspect de cette famille établissant des desseins de charité, sous les yeux d'un prêtre, n'aurait pu impliquer qu'une idée d'union parfaite.

Le bon curé allait se retirer. Il dit en souriant :

— Cela va se chiffrer, mes chers amis ?

M. de Kermadel répondit à voix posée :

— J'ai été prévenu que des fonds déposés en l'étude de mon notaire, à Paris, pour une autre destination, s'y étaient accumulés...

Madeleine tressaillit.

— ... Et j'ai cru ne pouvoir en faire meilleur usage.

— Bien, bien !

— Papa, quand allons-nous à Kermadel annoncer aux pauvres vieux qu'on va les recueillir ? demanda Guite.

— Lorsque votre mère le permettra.

— Maman, quand donc alors ?

— Mais... je ne sais. C'est votre père que cela regarde..., répondit la jeune femme à voix étouffée.

Elle savait maintenant : la « surprise » était une chausse-trape posée par Gabriel. Il voulait quitter l'Aveyron, la simple demeure de Castelbel, retrouver le beau manoir, les relations de Brest... Après, ce serait Paris. Oh ! mon Dieu, qu'il avait été court, le répit de ces derniers mois !

Mais son mari disait tranquillement :

— Je suis à vos ordres, Madeleine. Nous irons à Kermadél quand vous le voudrez.

Trop clairvoyant pour ne pas avoir la compréhension de l'émotion que reflétaient le beau visage pâli de la jeune femme, ses yeux qui regardaient au loin... peut-être, hélas ! de tristes, tristes choses, il ajouta :

— Pour ma part, je ne souhaite point quitter Castelbel.

Mais ses filles plaident ingénument pour le voyage en Bretagne; Guite disait :

— Maman, est-ce que nous aurons toujours notre jolie chambre de la tourelle ?

Suzy, plus attentive cependant, admit le sourire courageux de leur mère comme un consentement donné avec plaisir et déclara à son tour avec un soupir de satisfaction :

— Quelle joie de retrouver tout cela !

Ah ! ces enfants ingrates ! Que leur manquait-il dans la vieille maison honnête des Marvley ? Revoir Kermadel ? Y revivre les visions d'affreuse torture ?... Plus tard, sous un prétexte aussi habile que celui-ci, Gabriel proposerait un retour à Paris... L'odieuse vie la reprenait, tel un lien tragique se renouant autour d'elle...

Elle frissonna, comme sous le poids de la chaîne abhorrée, et entendit à peine l'excellent curé qui faisait ses adieux.

— Au revoir, à demain, et bénis soient les fondateurs de Notre-Dame de la Mer ! disait-il, tout heureux.

Gabriel voulut l'accompagner, malgré ses protestations, jusqu'à la porte du jardin. Ils disparaissent dans l'ombre des arbres. Madeleine se retrouva seule avec ses filles qui énuméraient, dans une gaieté folle, les détails de leur installation prochaine au château.

Enervée, elle dit tout à coup :

— C'est très prématûr d'établir aussi vite un projet auquel je n'ai pas donné encore mon assentiment.

Elles se turent, toute joie close devant les mots inattendus, le ton amer...

Et la clarté de nacre et d'argent qui tombait d'un ciel de perle éclaira de pauvres êtres désolés par la faute du parjure ; ces enfants que balayait encore la tempête passée sur leur foyer, la femme aimante et bonne dont le cœur semblait de glace à cette minute, et lui, là-bas, appuyé à la porte refermée sur le saint curé, et qui demeurait immobile, se disant que sa tentative était inutile, car c'était bien une tentative qu'il avait essayée en voulant réaliser l'un des rêves de Madeleine dès son arrivée en Bretagne. Et cela même avait

échoué. Il se courba sur sa canne, très las, oh! si las de cette atmosphère d'hostilité, de sa propre attitude, factice. Un découragement poignant le saisit et, une fois de plus, il regretta de n'être pas tombé dans les horreurs de la guerre.

Comme elle était loin, disparue, oubliée, l'heure de grâce, l'heure divine...

* * *

Dès le lendemain, après une nuit d'insomnie où les nouveaux projets de son mari se profilait en appel de traîtrise dans le cerveau fatigué de Madeleine, tandis que battait en son âme la phrase si grave du vieux prêtre : « Ce n'est pas un pardon, cela, mon enfant ! » elle voulut éclaircir tout de suite la situation, et, dans la matinée, lorsqu'elle vint, ainsi qu'elle le faisait chaque jour, visiter le blessé, s'informer de sa nuit, contrôler ses remèdes, elle dit vite :

— Gabriel, voulez-vous me mettre tout à fait au courant de vos projets à propos du départ pour Kermadel ? Quelle date avez-vous adoptée ?

Si grande que fût sa maîtrise sur lui-même, il tressaillit et resta muet. Ah ! la misère terrible des coupables dont on n'admet plus une parcelle de sincérité ! Quel mépris dans la voix de Madeleine qui imaginait un dessein arrêté de sa part !

Elle ramena vers Gabriel son regard qu'elle avait détourné malgré elle en prononçant les paroles amères, et les grands yeux noirs palpitants défièrent les yeux bleus fatigués. Il les referma, ne pouvant supporter l'ironie douloureuse exprimée par les traits bouleversés de sa femme, et, comme il demeurait silencieux, elle s'informa àprement :

— Est-ce trop vous demander qu'un renseignement aussi simple ? Vous n'ignorez pas, cependant, que j'ai des préparatifs à faire. En outre, les enfants attendent impatiemment que je leur annonce l'époque de notre départ. Elles jouiront par avance de ce bonheur...

Et, comme il se taisait toujours, les yeux clos, elle conclut, exaspérée, en se levant :

— Je vais vous les envoyer. Elles obtiendront ce que vous vous obstinez à me refuser, et vous

Jeûr permettrez, je l'espère, de m'en faire part, afin que je sois fixée.

Elle marcha vers la porte et l'ouvrait lorsqu'elle s'entendit appeler :

— Madeleine !

Elle referma le battant et revint vers lui.

Il s'était relevé sur sa chaise longue et la regardait avec une inexprimable douleur :

— Madeleine... Il valait mieux me laisser mourir.

— Que dites-vous?... proféra-t-elle sèchement.

— Oui! Vous..., si généreuse... jadis..., comment n'avez-vous pas compris qu'il fallait me laisser dans mes pansements, mes blessures..., ce corps brisé qui était mon unique chance de réhabilitation... C'était la mort à bref délai, ah! la mort libératrice...

Il s'interrompit, et elle répliqua, indignée :

— En somme, c'est moi qui suis coupable!

Il eut en hâte un geste de dénégation, mais, tout à coup, il déclara, très sombre :

— Oui, vous êtes coupable de m'avoir rendu à la vie.

Tout le passé remontait soudain en vagues torturantes dans la mémoire de Madeleine qui dit, haletante :

— Comment osez-vous... vous plaindre?...

— Peut-être ai-je tort... en effet..., n'ayant nul droit de revendication; mais je suis à bout...

— Alors, que faut-il faire?...

— Je ne sais..., cependant, oui! il valait mieux me laisser mourir.

— C'est vraiment bien tragique, fit-elle, involontairement dédaigneuse.

— Dites-le donc, vous ne voyez là que du cabotinage.

— Eh bien! oui, déclara-t-elle, toute sa loyauté se faisant jour, remontant à ses lèvres. Oui, je ne crois plus à des intentions simples et droites de votre part. J'en suis désolée, croyez-le! Ah! bien plus que vous ne pouvez l'imaginer! J'ai essayé de toutes mes forces d'éloigner cette impression de...

— D'horreur!...

— Non..., corrigea-t-elle par pitié, mais d'une

révolte invincible. Tout ce qui est faux me...

— Je sais..., je n'ai pas oublié, moi non plus... Aussi ai-je la sensation de vous martyriser par ma présence... Je voudrais tant disparaître.

— Peut-être! dit-elle. J'admetts ce sentiment.

— Ah! cela tout au moins...

— Oui..., mais nos filles sont là. Nous nous devons à elles, ces innocentes, qui auraient un si grand chagrin si vous vous éloigniez.

Et, comme il ne répondit pas, elle ajouta :

— Essayons de leur éviter des souffrances qu'elles n'ont point méritées.

— Oui..., mais je voudrais aussi vous en éviter à vous-même, et, là, je deviens absolument impuissant, puisqu'il faudrait pour cela vous délivrer de mon voisinage et que vous ne l'admettez pas à cause d'elles. Que puis-je faire, Madeleine?

— Mais rien, rien, sinon me prévenir, lorsque vous aurez un projet..., avant d'en parler aux enfants, car je redoute qu'elles ne s'aperçoivent de... « nos divergences d'idées ».

— Vous ne me croirez pas... et pourtant cela est : je n'avais point prémedité ce voyage à Kermael. Je souhaitais seulement m'associer à ces petites qui vous offraient quelque chose... Vous ne me croirez pas, non plus, quand je vous dirai que nul point de la terre ne m'attache plus... que... celui-ci — et il regardait par la fenêtre ouverte le tranquille paysage, — parce qu'ici... vos souvenirs... peuvent n'être point effleurés, Madeleine.

Il se tut, et elle comprit : Ici, il n'avait point trahi.

Elle murmura :

— Oui...

Et, comme il paraissait fiévreux, qu'un peu de couleur montait à son visage, elle se baissa vers lui et prit son poignet pour vérifier le pouls. Elle le laissait retomber lorsque, d'un mouvement éperdu, il saisit sa main et la porta follement à ses lèvres, en implorant :

— Pardonnez-moi, Madeleine, pardonnez-moi!

Elle eut un involontaire mouvement de recul, retira sa main et dit vite :

— Mais c'est fait, c'est fait!

— Oh! non! fit-il en se laissant retomber sur ses coussins.

— Ne vous agitez pas. Evitons le retour de la fièvre.

Il eut un battement de paupières signifiant combien cette hypothèse lui était indifférente, tandis qu'elle poursuivait :

— Je n'ai pas le courage de retirer aux enfants cette joie du voyage projeté. Nous pourrions le faire dans une quinzaine...

Il acquiesça d'un mouvement de tête, et elle sortit.

Madeleine erra un instant sous les arbres du jardin, puis monta au premier étage, entra dans la chambre de ses filles qui travaillaient à une étude littéraire. Les deux frais visages se levèrent vers elle, souriants, mais les pauvres petites se gardèrent bien de renouveler leurs questions de la veille, à propos de Kermadel, et, une fois encore, le cœur de la mère fut serré... Ces enfants, qui pensaient tout haut, jadis, auprès d'elle..., déjà, par lui! n'étaient plus que des âmes closes.

— Laissez vos devoirs, descendez chez père. Il n'est pas très bien ce matin et sera heureux de vous avoir; mais ne le fatiguez pas. Je sors.

Elles se hâtèrent de ranger leurs cahiers et se précipitèrent vers l'escalier.

Madeleine prit son chapeau, son ombrelle, et descendit aussi un instant plus tard; Guite et Suzy, debout dans le vestibule, causaient à voix basse, très attristées.

— Eh bien! que faites-vous là? Je vous avais dit d'aller chez papa.

— Il nous a renvoyées, maman. Il préfère être seul.

— Ah? C'est peut-être mieux. Il va dormir.

— Oh! non! dirent-elles d'une seule voix.

Puis elles se turent, gênées; soudain Guite se jeta au cou de sa mère et murmura, très bas, très bas :

— Maman, je crois..., je crois... qu'il pleurait!...

Suzy s'était rapprochée et chuchotait aussi :

— Il ne répondait pas quand nous avons frappé, une fois, deux fois, alors nous avons pensé que nous ne l'avions pas entendu lorsqu'il avait dit :

« Entrez », et nous avons ouvert doucement, doucement.

— Vous avez eu tort, dit sévèrement Madeleine. C'était très indiscret !

— Maman, nous l'avons tant regretté ! firent-elles, déconcertées, quand nous avons vu...

— Quoi donc ?
Suzy baissa la tête, n'osant parler; mais Guite, en un souffle, racontait :

— Il s'est redressé, nous a vues et, vivement, a enfoui son visage dans l'oreiller en nous disant : « Laissez-moi, mes enfants, à tout à l'heure. » Mais j'avais eu le temps de voir... et Suzy aussi... qu'il pleurait... Maman, interrogea-t-elle, ingénument, les hommes pleurent donc aussi ?

La jeune femme songeait avec amertume que toutes les larmes du monde n'effaceraient point les effets de la félonie, son cœur mort en elle, ses possibilités de confiance effacées pour jamais. Elle répondit :

— Avez-vous donc oublié l'énerverement des blessés ? Père n'est pas encore tout à fait remis. Inutile de chercher à le revoir maintenant !

— D'autant plus qu'il a fermé sa porte à clef dès que nous avons été sorties.

— Bien, remontez.

Guite et Suzy s'éloignèrent lentement et elle-même prit le chemin du village ; mais, au premier coude de la route, elle s'engagea dans un autre sentier qui la conduisit rapidement au petit cimetière de La Croix. L'enclos funèbre était, à cette heure, baigné de lumière et de paix. Cependant Madeleine s'immobilisa sous le porche rustique précédant la porte, toute fruste, fermée d'un gros loquet branlant. Une crainte inavouée la faisait s'attarder... Un regret, presque un remords, en tout cas une pitié profonde l'avait saisie à la pensée de ces larmes solitaires... de Gabriel..., excluant toute idée de comédie..., et elle venait conter sa peine à ceux qui avaient été pour elle, jadis, son recours en toutes choses ! Grand-père, tante Noëlle, quel avis lui donneraient-ils ?

Hélas ! elle le sut, tout à coup, tandis qu'elle hésitait à pousser le lourd battant ; ils diraient comme leur vieil ami, le curé, qu'elle n'avait pas

tenu — au sens divin — la promesse faite en la nuit solennelle où la grâce d'En-Haut lui avait été accordée. Était-ce un pardon, ce strict devoir de garde-malade en lequel elle s'était retranchée ?

A pas lents, elle s'avancait dans les allées étroites, bordées d'humbles tombeaux ; bossellements de terrain, quelques croix de bois blanc devenu gris, marquées des sillons de la pluie et du vent, d'autres en fer avec des couronnes de perles défraîchies ; enfin le caveau des Marvely. Une large dalle de marbre noir ; au chevet, une croix de même et les chers noms gravés sur le socle.

Le colonel, qui l'avait fait édifier, voulut un monument ne dépassant point les tertres modestes qu'il devait avoisiner, disant qu'il n'admettait pas que les pauvres de La Croix considérassent avec envie la demeure suprême où il dormirait, lui qui avait été leur ami.

La jeune femme s'agenouilla sur la dalle et se recueillit :

« Grand-père, tante Noëlle, venez à moi. »

Et ils vinrent, et ils dirent clairement qu'ils désapprouvaient cette miséricorde conditionnée, ce scepticisme invincible... Ils dirent qu'on n'avait pas le droit de rejeter dans sa nuit de ténèbres et de mensonges celui qui, peut-être, voulait marcher vraiment dans les clartés de la voie droite ; mais la pauvre femme songeait avec effroi qu'elle était venue là le jour de son mariage avec Gabriel, avant leur départ, et qu'il avait dit, ému :

« Madeleine, grand-père est témoin de mon désir absolu, unique, de vous rendre heureuse. »

Et il l'avait trompée, lâchement, bassement...

Elle soupira et se releva. Malgré les inspirations de l'Au-Delà, rien ne pouvait faire que cela ne fût.

Pourtant, quand elle se retrouva à Castelbel et qu'elle vit son mari, assis sur la terrasse, entouré de ses filles, qu'il avait appelées aussitôt qu'il avait pu effacer la trace de son émoi, et qu'elle constata, bien qu'il parût fort gai, la pâleur de son visage, un peu de fièvre aux yeux, un léger tremblement des mains, toute sa bonté naturelle lui permit de l'aborder cordialement :

— Comment allez-vous, Gabriel ?

— Mais très bien, assura-t-il avec froideur.

— Ces enfants vous harcèlent ! dit-elle en désignant Guite qui était devant lui sa copie littéraire.

— Pas du tout.

— Mais si. Je vous avais recommandé, mes chères, de ne pas fatiguer votre père.

— C'est vrai ! avoua Guite ; mais, maman, c'est si commode de travailler près de papa. Avec lui, tout est agréable !

Gabriel haussa les épaules en souriant, mais elle pensait que l'enfant candide disait vrai : ne connaissait-elle pas ce pouvoir de séduction qui mettait en valeur des éléments paraissant dénués d'intérêt ?

Guite continuait :

— Quand il nous lit quelque chose, cela devient exquis.

Madeleine restait silencieuse. Comme elle avait aimé ces lectures qu'il lui faisait autrefois, lorsque, jeune femme, elle avait été initiée par lui à des nouveautés littéraires qu'il choisissait avec tant de goût !

— Oh ! maman, je me souviens..., s'écria Suzy, tout à coup, puis elle resta interdite.

— Quoi donc ?

La petite rougit très fort, détourna les yeux, enfin dit, hésitante :

— Une fois... à Paris... papa lisait... Il y avait un beau feu..., vous étiez dans un grand fauteuil..., Guite et moi sur vos genoux et papa assis par terre, à côté, sur des coussins.

— Ça me paraît avoir été très inconfortable pour lui, déclara Madeleine en riant, mais elle savait bien qu'elle avait aimé ça..., leur réunion devant un foyer flambant, malgré les radiateurs, cette intimité joyeuse, un peu folle.

— Et puis ? demanda-t-elle, riant toujours, nerveuse.

— Puis vous avez dit, je crois : « Que c'est beau ! que c'est beau !... » Et vous aviez les larmes aux yeux. Alors papa a sauté sur ses pieds en disant : « Non ! non ! pas de ça ! » Et il nous a entraînées, et nous avons fait une ronde tous les quatre... Il

chantait. Nous répétions le refrain en frappant du talon. C'était si amusant!...

— Oui! oui! la ronde si drôle. Je me souviens! s'exclama Guite.

Derrièr' la port'
Y a un p'tit chat...

— Ça me paraît plein d'inspiration poétique! assura la jeune femme en se tournant vers son mari. Ce devait être de votre cru, Gabriel, l'une de ces innombrables chansons que vous inventiez sans cesse...

Il ne répondit que par un geste évasif, et tout le bon vouloir de Madeleine tomba. Que pouvait-elle faire de plus que ce rappel méritoire du passé? Un passé délicieux qu'il avait aboli.

Et les conseils des morts disparurent sous une amertume profonde, lorsque, de sa chambre, elle entendit son mari fredonner la ronde pour le plus grand bonheur des enfants qui riaient aux éclats. Ne put-elle se dire que, si elle redescendait vers eux, toute gaieté cesserait aussitôt, Gabriel affectant de ne pas admettre sa tentative de cordialité.

Cependant elle réfléchissait à ce qu'elle venait de décider dans un élan d'énerverment et qu'elle regrettait. Pourquoi cette sorte de bravade d'accepter aussi facilement un séjour à Kermadel, lequel amènerait plus tard celui de Paris? Mais, encore une fois, comme toujours, n'obtiendrait-il pas ce qu'il souhaitait, sous des protestations d'entièvre liberté d'autrui? Et désormais, avec ces enfants, charmées de sa présence, c'était si facile pour lui de leur suggérer des projets auxquels elles s'attacheraient éperdument, réservant ainsi à elle-même le chagrin de refuser, le cas échéant, de les réaliser. Et, tout à coup, elle se sentit seule, seule!... Ceux qui auraient pu l'aider en sa détresse dormaient, tous, dans le grand sommeil mystérieux de leurs tombes proches ou lointaines. Ici les deux vieillards si chers; à Kermadel, la mère de Gabriel, qui avait entouré la femme de son fils de la plus sincère affection; et Louis, le frère qu'elle avait tant aimé, qu'une intrigante lui prit un jour, reposait là-bas, au Maroc, emporté brutalement

peu de temps avant la guerre par un terrible accès de paludisme.

Il n'avait pas d'enfant. Solange cessa tout rapport avec sa belle-sœur. Peut-être était-elle remariée.

Oui, elle se trouvait bien seule, la pauvre femme qui gémissait inconsciemment, hors de tout secours.

Enfin, elle eut un geste d'insouciance désespérée. Allons ! que lui importaient Kermadel, Paris, l'Aveyron, oui, que lui importait ? Partout c'était pour elle l'isolement moral. Il fallait en finir. Elle admettait aussi qu'il fût nécessaire, après ces années d'absence, de revoir les propriétés de Bretagne, l'hôtel de Paris. Son cœur était mort, bien mort ; amer privilège ; elle pourrait se retrouver sans frémir en ces lieux où le fourbe souriant l'avait torturée. Elle se leva, une lueur dure en ses yeux. Elle acceptait les obligations de sa vie sans bonheur et descendit.

C'était l'heure du courrier. Plusieurs lettres occupaient le plateau que le domestique déposait sur la table de jardin, devant M. de Kermadel qui prit les siennes. Les petites se jetèrent sur des cartes postales venues de Nice, et Madeleine décheta une enveloppe sur laquelle elle avait reconnu l'écriture de M^{me} du Mène. La chère confidente réiterait ses bons avis, renouvelait l'expression de son amitié.

Les deux sœurs riaient, causaient, reprenaient, une à une, les cartes illustrées. M. de Kermadel paraissait donner une entière attention à sa correspondance, et Madeleine, les mains posées sur la lettre qu'elle venait de lire, s'abandonna involontairement à la mélancolie de ses pensées. Une expression désolée s'étendit sur ses traits délicats. Penchée, muette, presque affaissée, regardant au loin distraitemen, elle paraissait si jeune et si triste que Gabriel, levant les yeux sur elle, ne put en détacher son regard. Une souffrance aiguë le saisit. Pauvre, pauvre petite ! Ah ! misérable lâche qui avait fait, d'une enfant confiante, cette douloureuse créature ! Et qu'elle était belle, ainsi navrée, oubliant de commander à son attitude, et il sut que, pour lui rendre son bonheur, il don-

nerait sa vie. Il sut qu'il l'aimait, non comm-
jadis, mais mille fois plus ! Mais il sut aussi qu'ell-
ne croirait jamais à la sincérité de cette tendresse

Ils arrivèrent à Kermadel un matin d'août qui aurait pu être un matin de plein été joyeux, tandis qu'un ciel de brumes opaques et un rideau de pluie assombrissaient toutes choses. La jeune femme en éprouva une sincère satisfaction. Elle avait appréhendé les exclamations de plaisir de ses filles, le sourire de son mari devant leur bonheur, et de ressentir plus encore l'impression d'être isolée dans ces minutes d'accord joyeux.

Pendant le trajet de Brest au manoir, elle avait fermé les yeux sous prétexte de fatigue, de peur que sa physionomie ne trahît quelque émoi sous le regard pénétrant de Gabriel qu'elle trouvait sans cesse attaché au sien.

Elle ne voulait pas lui laisser deviner quel bouleversement l'avait saisie à l'aspect de ces lieux familiers; mais, alors qu'elle espérait un complet détachement à propos de ce passé qui lui avait été si doux, puis si amer, ce fut, au contraire, un monde de souvenirs qui se leva à chaque tour de roues, et, lorsque, soudain, la masse du château apparut, splendide, elle tressaillit.

C'était bien l'opulence, le monde, qui les reprenaient.

La magnifique demeure se dressait, solennelle, semblait-il, dans l'immense espace libre formé par les pelouses, les jardins à la française et les miroirs d'eau où pouvaient se refléter les tourelles aiguës, la tour octogonale, l'ensemble harmonieux des terrasses et de l'escalier monumental.

En arrière, on apercevait les premières frondaisons du parc, dont elle connaissait les futaies superbes, les belles allées, le sentier à balustrade de marbre surplombant la mer. Comme elle avait aimé tout cela !

Cependant, quand l'auto se rangea devant le perron, elle put commander à ses nerfs par un effort de volonté et monta tranquillement les marches à côté de son mari silencieux, tandis que

Guite et Suzy, radieuses, se précipitaient en avant.

Comme ils allaient franchir le seuil, tout à coup la main de Gabriel se posa sur son bras.

Il l'immobilisa une seconde. Elle se tourna vers lui.

— Madeleine?... murmura-t-il, implorant.

Une profonde surprise se peignit sur les traits de la jeune femme :

— Qu'est-ce? demanda-t-elle sincèrement.

Mais, vite, elle comprit la prière inexprimée et se détourna :

— Ne vous agitez pas, dit-elle brièvement, vous pourriez ramener la fièvre. Tout est bien... Je ne reviendrai jamais sur ma promesse.

« Ah! pensa-t-il douloureusement, comme elle s'était transformée, la promesse qu'elle évoquait, celle de la nuit de grâce où la miséricorde d'En-Haut avait réuni sur le même plan le pécheur repentant et la femme sans tache! »

Il resta muet, et, comme les domestiques s'approchaient, ce fut une diversion. L'un d'entre eux, un vieux valet de chambre qui adorait Gabriel, qu'il avait vu naître, pleurait, balbutiait, étreignait follement la main que M. de Kermadel lui avait tendue.

— As-tu fini, grande bête?

— M'sieu! M'sieu Gabel!...

— Cet idiot de Jean-Marie mourra sans avoir dit mon nom correctement.

Et, l'émotion de la minute précédente complètement disparue sur son visage, Gabriel s'adressait gaiement à sa femme qui accueillait aussi avec bonté le personnel réuni dans le vestibule. Il y avait des coiffes de deuil parmi les Bretonnes..., deuil de soldats tombés à la guerre... Madeleine s'apitoyait, mais elles-mêmes la félicitaient de la guérison de son mari. Puis on s'extasiait devant les deux sœurs. Était-ce possible, ces grandes demoiselles!... Enfin on s'offrit à conduire les maîtres à leurs appartements.

Guite et Suzy bondirent dans l'escalier, gagnèrent leur chambre contiguë à celle de leur mère où Madeleine rentra, le cœur aux abois, tout le passé accourant en désolation.

Rien ne restait des visions de douceur, effacées par celles de fourberies indignes...

Elle soupira et demeurait immobile au milieu de la grande pièce élégante, bien loin de la modeste installation de Castelbel qu'elle regretta soudain éperdument.

— Madame va se coucher? demanda la femme de chambre.

— Mais non, Yvonne; après ma toilette, je descendrai.

Ses filles accouraient; dans une joie folle, elles énuméraient déjà les trouvailles faites dans leur chambre : de menus objets oubliés.

— Comme nous allons arranger ça! s'exclamaient-elles. Ce sera délicieux!

Chacune renchérissait... Et la mère songeait mélancoliquement avec quelle facilité elles s'adaptaiient aussitôt aux éléments de luxe qui les entouraient.

Elle sourit pourtant à leurs projets juvéniles, puis les renvoya, tira le verrou et vint s'agenouiller sur le beau prie-Dieu ancien où elle avait porté autrefois ses actions de grâces de jeune femme heureuse, puis ses épouvantes, sa douleur, et maintenant son cœur mort. Elle demanda la force..., la force de subir le voisinage du menteur.

Toujours une lourde pluie assombrissait les fenêtres lorsque Madeleine, qui avait lentement, lentement, parcouru sa chambre et le petit salon y attenant, vint soulever le rideau pour regarder au dehors. C'étaient bien, devant la façade, les merveilleux parterres qu'elle avait aimés; mais, en ce moment, les fleurs mouillées ressemblaient à de bien pauvres petites choses, et la jeune femme eut la pensée qu'elles étaient ses scours de misère, courbées de même sous la tempête, après laquelle on ne peut que souffrir et s'éteindre... Au delà, la pluie brouillait tout, et cela s'accordait avec les voiles, plus lourds encore, sous lesquels étaient ensevelis son cœur, son âme, sa mémoire, ses échappées sur l'avenir.

Au loin grondait la mer, en coups de bâlier formidables contre l'éperon rocheux où si souvent

elle s'était assise, maintenue solidement par son mari qui avait exigé de sa jeune femme la promesse qu'elle n'irait jamais sans lui à ce point dangereux. Et elle avait tenu sa promesse, tandis qu'il avait oublié les siennes... Aussi reprenait-elle sa liberté ! Elle irait là-bas quand elle voudrait, seule, bien seule !

Mais elle haussa les épaules. Hélas ! non ! On n'est jamais libre dans la vie. Elle ne pourrait affronter les vagues hurlantes, ni s'enfuir de la riche demeure. Devoirs moraux et matériels l'enserraient. Elle n'était qu'une prisonnière.

Elle laissa retomber le rideau, ce tulle léger coupé de précieuses dentelles choisies par elle autrefois, et resta encore une minute, si lasse, si triste ; enfin elle gagna le somptueux cabinet de toilette. Vers onze heures, elle rappela ses filles pour descendre au rez-de-chaussée.

Avec une douceur triste venait à elle le souvenir de sa belle-mère qui l'avait reçue là après son mariage, lui témoignant une affection jamais démentie, et elle désira aller aussitôt dans la crypte de la chapelle du château où elle reposait avec toute la famille de Gabriel ; mais une répugnance invincible l'empêchait d'appeler son mari pour cette première visite au tombeau vénéré, en même temps qu'une sorte de pitié. Quels sentiments éprouverait-il, lui, le parjure, à genoux près de celle qu'il avait trahie, sur la tombe d'une mère qui eût été si désolée de cette trahison ? Vite, elle décida :

— Mes chéries, informez-vous de votre père. J'espère qu'il est couché. Jean-Marie vous le dira. Mais, s'il est resté debout, ne le fatiguez pas en l'entraînant de tous côtés. Il faut qu'il se repose. Je reviens dans un instant.

Guite et Suzy n'osèrent interroger leur mère, et, lorsqu'elle disparut au fond du hall, elles se mirent en quête du valet de chambre.

Madeleine entra dans la chapelle, s'agenouilla, frémissoante, dans le banc armorié où si souvent elle avait prié, puis elle descendit le court escalier de la crypte, se demandant si elle n'aurait pas quelque effort à donner pour ouvrir la porte ; mais elle eut la surprise de trouver le battant entr'ou-

Vert. Elle le poussa, tourna le bouton de l'électricité et entra. A pas lents, elle se dirigea vers le petit autel que touchait presque le dernier sarcophage, celui des parents de Gabriel, M^{me} de Kermadel ayant demandé d'être réunie à son mari après sa mort.

Madeleine tressaillit. Une brassée de roses, tout humides, avaient été déposées sur le tombeau. Elle reconnut les fleurs préférées de sa belle-mère : des roses thé qu'on appelait les « roses de maman ». Gabriel avait donc été les cueillir sous la pluie et l'avait devancée dans son pieux pèlerinage. Lui, toujours lui ! Oh ! cette présence insupportable qui s'interposait sans cesse entre ses meilleures visions ! Tout le recueillement de la jeune femme tomba. Elle eut l'impression qu'il avait voulu l'atteindre au delà de cet hommage filial, et cette idée lui fut intolérable. Comme c'était bien sa manière : fleurs, souvenirs ! toutes choses d'apparence parfaite. Soudain elle fut épouvantée du bouleversement de son être. Dégout, répulsion, scepticisme, mépris, se muaien en aversion ! En arriverait-elle à l'impossibilité de vivre auprès de son mari ? Elle en eut l'effroi devant la violence douloureuse qui l'agitait. Alors elle implora celle qui reposait là :

— Mère, ayez pitié, aidez-moi à rester juste et sereine !

Mais, tout à coup, comme sur la tombe modeste des Marvely, la voix de l'Au-Delà lui apprit qu'elle n'était pas juste et, par conséquent, ne pouvait être sereine...

Fallait-il dénier à ce fils le droit de venir au tombeau de sa mère, bien qu'il fût le coupable qu'elle eût désavoué ? Ah ! sans doute aurait-elle supplié pour lui et son amour maternel eût-il été plus confiant que le pardon de l'épouse incrédule.

La conscience aux abois, la pauvre femme essayait d'accepter les conseils de miséricorde qui venaient à elle des « mystérieuses demeures de la Cité Céleste ». Les morts, les morts plaident pour le pécheur, ici comme à La Croix. Ah ! certes, que leur était ce court espace de temps d'une vie humaine à donner, pour eux qui possédaient l'Éternité ? Et l'inanité des choses terrestres lui

apparut si clairement que son irritation en fut absorbée. Quelles que fussent ses revendications, auprès de ce tombeau elles devenaient puériles, sans grandeur, presque sans objet, et, lorsqu'elle remonta dans la chapelle, elle put simplement demander la paix, une paix très humble au fond d'elle-même, et le courage de la faire régner autour d'elle.

Quand elle aperçut ses filles, elle leur sourit et s'informa de leur père. Jean-Marie avait répondu qu'il se reposait et désirait qu'on ne le dérangeât point. Madeleine fut satisfaite des heures de liberté qui s'ouvriraient devant elle en cette première journée où mille détails étaient à régler, et elle eut l'impression que Gabriel se retirait pour lui laisser la facilité de prendre toute décision à son gré; mais ses joues brûlèrent à l'idée qu'il faudrait s'entretenir avec lui de l'organisation pécuniaire de leur nouveau train de vie; recevoir de l'argent de sa main, de sa main, alors qu'elle était si libre et si fière, à Castelbel, d'assurer leur existence sur ses propres ressources! Et elle redouta le lendemain.

* *

Ce fut très simple. Dans la matinée, Gabriel lui fit demander à quelle heure elle pourrait lui donner un instant. Il entra bientôt dans le petit salon où ils avaient eu autrefois tant de bonnes heures d'intimité. Elle lui tendit la main et s'informa de sa santé :

— Je suis très bien, assura-t-il.

Et, de fait, un véritable renouveau de vie marquait sa physionomie, mais il s'aperçut que Madeleine, au contraire, paraissait fatiguée :

— C'est vous, ma pauvre enfant, qui êtes sûrement très lasse.

— Ce n'est rien, répondit-elle, déjà énervée par ce terme affectueux, que jusqu'alors il n'avait jamais employé.

— Je crains que vous ne vous soyez mise trop vite à votre tâche de maîtresse de maison.

— Mais non! mais non!...

Il sourit et déclara, quoiqu'un peu hésitant :

— Vous savez combien je vous donnais « au

trefois » de mauvais conseils... à ce propos..., laisser aller les choses..., parfois... Puis-je me permettre de renouveler ces avis... touchant votre repos?

Comment osait-il rappeler le passé, ce passé où, jeune femme, elle le grondait de son insouciance quand il l'engageait, en effet, à se désintéresser d'occupations ennuyeuses et qu'il riait de ce rire léger qui était l'une de ses grandes séductions?

Elle voulut sourire aussi, songeant à sa prière de la veille sur le tombeau maternel, et dit simplement :

— Il m'était difficile de ne point mettre en train certaines organisations.

Elle s'interrompit et continua avec effort :

— ... Je n'ai rien installé d'absolument définitif, parce que...

— Oui! oui! et voulez-vous, Madeleine, me suivre quelques minutes en un petit exposé d'affaires?

Elle inclina la tête en signe d'assentiment, et il étala devant elle une série de feuillets.

— Je m'excuse de vous occuper de ceci, mais je peux disparaître... Vous vous trouveriez alors exposée peut-être à des difficultés qui n'existeront plus si vous êtes déjà au courant.

Très brièvement, comme en hâte, il mit sous ses yeux un état des propriétés et des valeurs mobilières, un double du testament déposé où elle était héritière dans toute l'étendue des possibilités, cela avait été réglé ainsi jadis. Elle écoutait avec indifférence. Enfin il conclut en se levant :

— Je ne sais ce qu'il vous serait agréable de recevoir pour votre roulement de fonds personnels, ménage, enfants, charité, etc... Que pensez-vous de ceci?

Et il indiquait un chiffre très élevé.

— Mais ce serait énorme.

— Non! Est-ce suffisant?

— C'est beaucoup trop.

— Non! Non!

Et tout fut dit. Il se retirait avec lenteur, tandis que son regard faisait le tour de la pièce.

Madeleine, désireuse de tenir ses promesses, dit à voix calme :

— Vous avez eu une très bonne pensée de laisser ouverte la porte de la crypte hier matin.

— Ah ! oui.

Puis il murmura :

— Je savais bien que vous iriez là aussitôt..., et je n'ai pas osé vous demander de me joindre à vous... comme dans le passé... Vous devez me juger tellement indigne de...

Elle l'interrompit :

— Ne parlons plus de choses pénibles. Le passé est clos. Regardons l'avenir. Nos filles!...

Il soupira sans répondre, les yeux à terre. Enfin, il sortit.

* * *

Voici bientôt deux mois que le château, le parc, les jardins semblent ramenés à la vie. Pendant cinq années, ce n'avait été que la solitude. Les maîtres étaient au loin, séparés, avait-on chuchoté tout d'abord ; puis, la guerre ayant éclaté, on ne savait plus. Et maintenant on voyait bien que c'étaient des menteries, puisqu'ils étaient là, comme avant, toujours contents et toujours bons au pauvre monde. Madame, une si jolie dame, et qui semblait jeune comme une demoiselle à marier ; et Monsieur, aimable pour tous et le mot pour rire avec les vieux qui l'avaient connu enfant. Enfin, les petites qu'on avait portées sur les bras et qui étaient grandes maintenant, presque autant que leur maman. Et les fêtes qui recommencent — comme de juste quand on est riche.

— Enfin tout est pour le mieux.

Ces intéressantes idées se faisaient jour dans le cerveau de Nola (Gwénola), la femme de charge de Kermadel, qui avait connu en ses fonctions deux générations de « maîtres » et possédait encore une activité sans défaut. Debout sur le perron, elle assistait au départ de la famille pour une propriété des environs où se donnait une conférence par un grand orateur, à propos d'œuvres sociales. Guite et Suzy, rieuses, débordant de vie, Madeleine, souriant distraitemen, montèrent dans l'auto, Gabriel de même, et la voiture fila rapidement.

On suivait la côte, et les enfants ne cessaient

de questionner leur père sur les points de vue, les villages qu'on traversait, les îles lointaines. Il répondait avec sa bonne grâce coutumière et des aperçus d'érudition qui les intéressaient constamment. C'était un joyeux tumulte de bavardage des deux sœurs lorsque Gabriel remarqua doucement :

— Vous fatiguez votre mère.

— Non, vraiment ! assura Madeleine qui parut sortir d'un songe et sourit à ses filles, lesquelles demeurèrent à peu près silencieuses l'espace d'une minute, puis recommencèrent leurs interrogations incessantes coupées de rires frais, tandis que leur mère regardait au loin, sans le voir, l'admirable décor maritime.

Non, c'était en elle qu'elle voyait tous ces détails d'une existence renouvelée...

Son mari rendu à la santé, l'air natal ayant produit sur lui un effet magique ; ses enfants si vite prises par le luxe de la superbe demeure ; elle-même redevenue une riche châtelaine, une femme du monde élégante... Elle avait dû admettre des relations du voisinage, car on avait accouru chez eux dès leur retour. Sympathie, curiosité ? Elle ne voulut pas savoir, et, lorsque Gabriel lui proposa discrètement, soit de rendre ces visites, soit de laisser tomber cela, elle répondit :

— Je ne vois pas comment on pourrait justifier le refus de nous remettre en rapport avec quelques-unes de ces familles... Peut-être pas toutes, avait-elle ajouté, un peu hésitante.

Ah ! Dieu ! que lui importait cependant, actuellement ! Mais ses filles qu'elle voulait préserver de tout contact dangereux ?

Son mari la regardait, silencieux, cherchant à deviner ses désirs, n'osant avancer aucun nom, tellement certain du manque de confiance de sa femme. Et ce fut le contraire. Nerveuse, elle se tourna vers lui et déclara âprement :

— Mieux que moi, vous savez ce qu'on peut admettre ou rejeter dans les relations qui se présentent. Il faut penser à nos filles.

C'était à la fois un coup droit en rappel du passé, où, charmant hypocrite, il l'avait entourée de la « bande » incriminée si justement par Louis,

et un hommage à la sincérité de ses sentiments paternels. Il ne voulut retenir que ce point et, simplement, proposa de renouer des liens cordiaux avec quelques familles qu'il lui nomma.

— Laissons le reste, conclut-il.

— C'est parfois difficile, remarqua-t-elle avec ironie.

Il se détourna et dit à mi-voix :

— Non, ce ne sera pas difficile. Je me charge de cela.

Elle eut un geste d'acquiescement évasif, et, comme il restait devant elle, muet, espérant et redoutant un mot amer de la jeune femme qui lui permettrait de répondre, de s'excuser, de supplier, elle parla avec une tranquille froideur de détails à organiser.

Une fois encore — et ne serait-ce pas toujours ?

— elle se retranchait dans son rôle maternel et de maîtresse de maison.

Comme elle le méprisait ! pensa-t-il. Et Madeleine vit sur sa physionomie une expression de découragement, tandis qu'il s'approchait de la fenêtre et regardait au loin, désireux évidemment d'amorcer un entretien plus intime.

Elle se leva, ne pouvant supporter cette idée, et dit sèchement :

— Alors, c'est réglé, Gabriel. Vous ferez votre choix. Je vous y suivrai.

A son tour, il répondit avec une nuance d'ironie :

— Je vous remercie pour ce témoignage de... confiance.

Mais toute ironie tomba lorsque son regard s'attacha au visage de la jeune femme où palpitaient tout à coup les grands yeux noirs splendides, tandis que se crispaient les traits délicats. Il sut alors qu'elle avait fait effort pour subir l'afflux des visions douloureuses évoquées par ce renouveau mondain, mais qu'une souffrance intolérable la torturait à ces souvenirs.

Il joignit les mains et les tendit vers elle :

— Madeleine !... Je ne peux même pas vous dire..., je n'ose pas... vous affirmer... que l'être lamentable que j'ai été n'existe plus...

Elle eut un geste vif de protestation pour l'empêcher de continuer, mais il poursuivit, se hâtant :

— Par pitié, laissez-moi vous assurer qu'on ne subit pas impunément l'effroyable tempête qui m'a enlevé en une minute ma femme, mes enfants, mon foyer.

Elle leva la main comme pour refuser d'écouter ces supplications, mais il se pressait, voulait, cette fois, qu'elle l'entendît.

— Puis la guerre... J'ai été seul!... seul avec mes remords..., plus lourds à porter que le poids des horreurs qui m'entouraient.

Le bras de la jeune femme était retombé, soudain. Elle avait été frappée en plein cœur par cette évidence : Il avait été seul, seul pendant ces quatre années terribles.

Lui continuait, vite, vite, sachant bien qu'allait se clore cette minute de hasard propice :

— Quel supplice lorsque je voyais mes camarades recevoir des lettres !

— Les petites vous ont écrit ! s'exclama-t-elle à voix sourde.

— Oui... Mais il n'y avait pas que les petites ! Il y avait vous ! vous...

Et, de nouveau, il tendit vers elle ses deux mains jointes.

Elle recula et le regarda durement :

— Je pouvais croire, je crois que vous aviez d'autres correspondances plus intéressantes que la mienne.

Il gémit, serra les poings et fit quelques pas au hasard dans la pièce.

Madeleine eut le désir de se retirer, mais une sorte de courtoisie la tint et aussi l'obscur souhait de lui prouver qu'elle n'était point dupe. Elle reprit :

— Pourquoi avez-vous abordé un tel sujet ? Je le regrette...

— Pourquoi ? dit-il tout à coup en s'immobilisant devant elle. Pourquoi ? Parce que je suis à bout... Cette atmosphère de mépris où vous me maintenez...

— C'est odieux ! Faut-il donc vous féliciter ?

— Non ! oh ! non ! Et vous savez bien ce que je veux dire.

Elle protesta, haletante :

— Comment, alors que je dois sans cesse, à toute minute, vaincre ma...

— ... Répulsion ! Je le sais.

— En tout cas écarter les plus tristes, les plus douloureux, les plus poignants souvenirs, c'est vous qui vous plaignez !

— Eh bien ! oui ! C'est moi, moi le coupable, le lâche, le parjure ! tout ce que vous voudrez, Madeleine ; oui, c'est moi qui me plains, parce que vous donneriez à un mendiant un mot de pitié pour sa souffrance et que vous ne me le donneriez pas, à moi...

— Je fais ce que je peux ! déclara-t-elle encore de cette voix étouffée, si émouvante.

— Oh ! mon Dieu, c'est donc fini ! fini ! murmura-t-il, tremblant d'angoisse. Je voulais... parfois... espérer... Madeleine, Madeleine, pourtant... Rappelez-vous...

Et il se rapprochait, inconscient..., tandis qu'elle reculait, inconsciente aussi :

— Rappelez-vous. Tout n'a pas été faux, souillé, perdu, dans nos années d'intimité. Je vous ai aimée... si sincèrement...

— Je sais ! Mais combien cela a-t-il duré ?

Il tressaillit :

— Oh ! vous doutez même de ces années si douces !

— Non ! avoua-t-elle, souffrant, en son cœur généreux, devant ce visage pathétique, livide, où brûlait seulement un regard d'indicible adjuration. Non, je veux croire que le début de notre mariage a été hors de toute atteinte. Mais ne me demandez pas ce qui est de toute impossibilité : effacer... ce qui ne peut l'être...

— A quoi sert, alors, dit-il très bas, comme épuisé, à quoi sert l'admirable pardon que vous m'aviez accordé ?...

Nerveuse, elle répliqua :

— Je vous le répète, je fais ce que je peux... Restons-en là, Gabriel, et, je vous en prie, ne reprenons jamais pareille discussion si pénible et si...

— ... Inutile, j'en suis certain ! murmura-t-il les yeux à terre, les bras abandonnés.

— Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour

rester près de vous, calme et dévouée. Faites de même. Occupons-nous de nos enfants.

Elle voulut sourire :

— ... Dans six ans, sept ans, ne faudra-t-il pas songer peut-être à leur mariage?

Il la regarda :

— Que ferez-vous alors, ma pauvre petite ; que deviendrez-vous après leur départ ?

Elle fut touchée de cette humble compréhension de son impuissance à la consoler et lui tendit la main.

— N'anticipons pas... Je vous le redis. Essayons de demeurer en paix.

Elle voulut retirer sa main, mais il la gardait éperdument. Enfin il la laissa aller et, comme elle marchait elle-même vers la porte, il la devança, mais s'immobilisa au moment de l'atteindre, puis se détourna et dit brusquement :

— Vous n'avez donc rien vu, rien compris ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous aviez imaginé que je pourrais vous revoir, à mes côtés..., sans que revive mon amour que ma faute même n'avait pas effacé. Vous n'avez pas voulu voir..., mais je vous aime, je vous aime ! et bien plus que jadis, maintenant que je connais ce qu'est l'horreur de vous perdre !

Elle était frappée de stupeur, muette, ne trouvait pas un mot... Enfin, elle s'écria violemment :

— Comment osez-vous ? C'est abominable !

Mais il secoua la tête :

— Oui, j'ose ! Je veux que vous sachiez...

— C'est honteux. Pas un mot de plus ou je me retirerai, une fois encore, de votre vie.

— Non ! affirma-t-il, parce que, désormais, je me défendrai devant n'importe quel tribunal. Vous ne trouveriez pas un juge pour me condamner.

— Alors, il est donc possible qu'un mari prévaricateur soit absous ?

— Oui, lorsqu'il se repent, lorsqu'il dira ce que fut ce rien, oui, un rien !

— Je ne veux pas savoir ! Trêve de détails. Et retirez-vous, je vous en conjure, Gabriel, si vous ne voulez pas que ceci ne devienne grave.

— Oui, oui, soyez tranquille, je ne vous impor-

tunerai plus. Je ne sais pourquoi j'ai parlé, mais je ne pouvais plus me taire... et aussi... aussi j'espérais, ajouta-t-il, très bas... Je m'excuse, Ma... deleine...

Il demeurait là, cependant, irrésolu, hésitant. Enfin il désigna le portrait de sa mère apposé au mur entre ceux du colonel et de M^{me} Noëlle.

— Si ma mère était là, elle vous supplierait.

— Pouvez-vous avoir l'audace d'invoquer ce témoignage?

— Oui! Ah! oui! fit-il triomphant. Tenez, voulez-vous? descendons à la crypte, et, sur son tombeau, je vous ferai serment...

— Oh! vos serments!... Assez! Laissons en paix nos chers morts.

— Non. Je les invoque, parce qu'ils voient, eux, cette sincérité que vous n'admettez point. Vous êtes implacable? Eh bien! devant Dieu et devant nos morts, c'est vous, maintenant, qui êtes coupable!

Il sortit sans se détourner cette fois, et elle s'affaissa dans un fauteuil, atterrée, confondue.

Longtemps elle demeura là, une colère inouïe la soulevant d'abord; puis un trouble confus l'agita. Dieu! les morts! Serait-ce possible qu'à leur jugement elle fût condamnée? Allons donc! Elle se mit debout, en un mouvement de protestation.

Quelle comédie venait-il de jouer, l'habile acteur qu'elle connaissait si bien? Orgueil masculin froissé, habitude d'une atmosphère de sympathie adulatrice qui lui manquait actuellement, c'était cela, rien que cela! Et, comme on sonnait la cloche du dîner, elle descendit, la démarche assurée, le front haut, ne s'étant pas humiliée devant Dieu, ne voulant pas entendre la voix des morts.

M. de Kermadel n'était pas à la salle à manger. On retarda le service. Il ne parut point.

Madeleine s'informa. Jean-Marie, interrogé, répondit qu'il l'avait vu marchant très vite vers la porte de la mer. On appelait ainsi l'une des sorties du parc donnant sur la falaise, et, par un sentier à pic, on descendait à la grève.

— Quelle heure était-il ?

— Vers six heures et demie, Madame.

Elle réfléchit :

« Il n'est plus là. C'est la marée montante. L'eau a gagné la falaise. Il est allé au village et va rentrer. »

Mais il ne rentrait point, et la jeune femme, connaissant les habitudes de politesse raffinée de son mari, s'étonnait de n'avoir pas été prévenue de ce retard insolite. Au bout d'une heure d'attente, énervée, elle donna l'ordre de servir.

Elle ne pouvait se défendre d'une sourde inquiétude. Cependant elle rassura ses filles, leur disant que, d'après une conversation avec leur père, il avait pu avoir affaire à Brest et rentrait dans la nuit. Mais les autos étaient au garage... Il sera probablement allé par mer, avec une embarcation de pêcheur. Les enfants, qui savaient combien leur père aimait cela, adoptèrent vite cette idée ; mais, naturellement, il fallait s'informer au petit port, savoir qui donc était en mer en ce moment.

— Tout à l'heure, dit Madeleine paisiblement. Laissons desservir et dîner les domestiques. En attendant, rentrera-t-il sans doute.

Mais il ne rentra point, et les yeux angoissés des pauvres petites disaient assez leur anxiété. Leur mère s'éloigna un instant et revint aussitôt, disant :

— Jean-Marie est allé aux renseignements.

Le vieux valet de chambre se présenta un peu plus tard, la mine réjouie :

— Madame, Monsieur couche à Brest ; il est parti avec Thomas Madec, et c'était le moussaillon Fanch, le fils à Thomas, qui devait venir le dire au château de la part de Monsieur, mais il l'a oublié.

— C'est très bien, Jean-Marie. Nous voilà rassurées.

Elle ne l'était point, mais Guite et Suzy crurent parfaitement à la fable qu'elle venait d'inventer et de faire dire par le domestique pour leur épargner le terrible souci qui augmentait en elles de minute en minute. Elle eut le courage de faire de la musique avec ses filles après dîner ; enfin, elle

proposa de se coucher un peu plus tôt que d'habitude, et, lorsqu'elle fut certaine que les enfants dormaient du sommeil profond de leur âge, elle redescendit doucement au rez-de-chaussée. Tout le personnel, alerté, chuchotait à l'office, dans les appartements, aux garages, aux écuries, et, tout à coup, une impression odieuse couvrit pour une minute l'inquiétude mortelle qui la tenaillait. Ces gens ! tous ces gens riaient sous cape de cette absence inopinée de « Monsieur ». Qu'imaginaient-ils ? Une brouille de ménage ? Peut-être, car nul d'entre eux n'ignorait certainement les bruits d'une séparation qui avaient couru et qu'ils avaient, certes ! adoptés avec un plaisir sournois.

Mais, vite, elle haussa les épaules et ne pensa plus à ces bassesses. Dans le vestibule, les bons visages émus de Jean-Marie, Nola et Yvonne, les fidèles indéfectibles ceux-là, l'émurent bien davantage, car ils témoignaient évidemment d'une angoisse très grande.

— Les enfants dorment, dit-elle brièvement. Nous sommes libres. Que savez-vous ? Où en est-on des recherches ?

Jean-Marie détourna les yeux, mais Nola le poussa du coude.

— Il faut tout dire à Madame, quand même c'est tracassant.

— Oui, bien sûr ! Qu'est-ce que c'est ?

— Eh bien ! Pierrik, le fils à Pierre Kerrhuo, a vu Monsieur entrer dans la coupe d'en bas, que le flot s'y portait déjà.

Madeleine tressaillit. La « coupe d'en bas », selon l'expression pittoresque du vieux domestique, était une grotte, peu profonde, mais qui déchirait la falaise en hauteur. A marée basse, on s'asseyait là pour s'abriter du soleil et jouir de la vue du large. Les enfants s'amusaient à admirer dans les flaques d'eau les bestioles qui y brillaient comme des points irisés ou les algues merveilleuses laissées par la mer. La coupe d'en bas !... Était-ce possible ! Gabriel aurait pu être pris par l'eau ?

Mais non, il était trop au courant des dangers de la grève. Elle conclut :

— Il se sera éloigné à temps.

— Adonc, je l'ai dit à Pierrik qui... qui... me

dit que, tout en se retirant avec sa charge de goémon, il s'était arrêté pour voir... et que Monsieur était revenu de dans la coupe, et qu'il l'avait vu, droit sur une pierre qu'il regardait... comme qui voit pas, comme distract... et... que le flot lui battait les pieds pourtant... et alors...

— Alors ? demanda Madeleine, haletante.

— Alors que Pierrik, à ce moment, sa charge lui a échappé, adonc qu'il se virait du côté de Monsieur et qu'il a roulé avec, et dam', que le flot l'poussait, et qu'il a bien vite tout ramassé et parti; mais quand même il a donné un coup d'œil là-bas; mais Monsieur n'y était plus et le flot battait déjà presque à la moitié de la coupe. Monsieur s'est sauvé, bien sûr !

— Bien sûr ! murmura la jeune femme comme hallucinée.

— Mais, continuait Jean-Marie, il aura fallu qu'il se mette à l'eau... pour arriver au chemin, et que ce ne devait pas être facile, quoiqu'il nage si bien...

— Oui, certes ! Mais, alors, où est-il ?

Soudain une espérance se leva en elle :

— Serait-il rentré, monté en hâte à sa chambre ?
Et elle se précipita dans l'escalier.

Les domestiques ne bougèrent point. Le vieux valet de chambre eut un mouvement de pitié.

— Pensez, dit-il, que je viens encore d'y voir... Puis qu'on l'aurait vu passer et aussi qu'il m'aurait sonné tout de suite.

Madeleine frappait là-haut, prêtant l'oreille. Ah ! que n'aurait-elle donné pour entendre la voix de Gabriel !... Mais rien ne répondit, et elle entra. La chambre silencieuse, le lit pas défait; le cabinet de toilette, la salle de bains en ordre parfait. Elle passa dans le bureau contigu à la chambre. Rien, rien ! D'un coup d'œil affolé, elle inventoria la vaste pièce où elle n'était pas entrée depuis six ans. C'était bien le décor de jadis. Sur la table à écrire, une photographie, le groupe d'autrefois : la grand'mère, elle-même, les enfants ; mais, dans un grand buvard ouvert, elle vit tout à coup un portrait récent d'elle-même, un exquis tableau, œuvre de son mari, dont elle connaissait le talent, mais déchiré en deux.

Elle frissonna, épouvantée. Il avait passé ici après leur discussion et, sous le coup de la colère ou de la douleur, il avait détruit ce portrait, qu'il dissimulait dans le buvard, et il était parti à grands pas..., pour où? La mort..., le suicide?...

Elle ne put supporter l'idée de pareille hypothèse et redescendit en hâte.

Jean-Marie n'était plus là.

— Voyons! il faut faire quelque chose, dit-elle, courir au sémaphore, demander une barque! Je vais au village. Je verrai les pêcheurs.

— Madame, attendez; Jean-Marie fera tout ce qu'il faut. Il viendra bientôt nous dire ce qu'on a décidé.

— Mais le temps passe..., c'est affreux!

— Madame ferait mieux de remonter dans sa chambre.

— Non!... Ah! je vais à la chapelle.

— Oui, oui, Madame; c'est ça!

— Vous m'appellerez sitôt que Jean-Marie apparaîtra.

— Oh! oui! oui! Madame.

La jeune femme, agitée d'un tremblement convulsif, s'agenouilla, écrasée d'angoisse, dans l'ombre du sanctuaire, n'ayant pas un mot pour formuler sa prière. Ah! qu'il vive! qu'il revienne! et elle pardonnerait, cette fois, complètement..., comme elle demandait à son tour d'être pardonnée... Et, dans l'agitation où elle était, elle ne put demeurer longtemps courbée sur son prie-Dieu. La mère! la mère de Gabriel, de celui qu'elle avait repoussé si âprement, sa mère, là, dans sa tombe, la repoussait aussi, peut-être... Elle se leva et descendit à la crypte, nerveuse, se hâtant.

Elle courut presque vers le sarcophage et baissa les lettres d'or, qui luisaient étrangement, lui semblait-il, sur le marbre gris...

— Mère, ayez pitié! de lui, de moi!...

Puis elle remonta et ne put rester dans le calme de la chapelle. Elle sortit. Yvonne était là. Jean-Marie venait de rentrer.

— Eh bien?

— Eh bien! Madame, on va mettre une barque à la mer, dès que l'eau baîssera assez pour laisser

aborder la coupe... Oh! ce sera bientôt. Un petit quart d'heure, peut-être.

Comme le temps avait passé!

— Madame, à la première minute, ils partiront... Si c'était au large, oui; mais, là, il n'y a rien à faire pour entrer...

Madeleine se couvrit le visage de ses deux mains, puis elle déclara :

— Je vais là-bas, avec eux, sur le port.

Le vieux domestique hocha la tête.

— Non, Madame..., tout à l'heure, j'y reviens, parce qu'on a dit, pour un coup, qu'on s'attacheraît par en haut et qu'on descendrait à la flotte devant la coupe dès qu'on pourra y voir dedans.

— Ah! oui! C'est bien.

— Tous voulaient être celui-là. On aime tant Monsieur...

— Mais, vite! vite!

— Oui, Madame, allez, on n'attendra pas... dès qu'on pourra voir dedans. Ce sera bientôt. Le flot se retire bien à cette heure.

Tout à coup, il poussa un cri.

Gabriel entraît..., mouillé, ensablé, des goémons attachés à ses vêtements, du sang aux mains.

Jean-Marie s'était jeté vers lui, Nola et Yvonne aussi, mais Madeleine ne put faire un pas... Il s'avança vers elle :

— Je crains de vous avoir inquiétée, Madeleine. Je m'en excuse. Une stupide aventure! Moi, un vieux côtier, je me suis laissé enfermer par la marée dans la grotte, la coupe; il m'a fallu attendre que l'eau se retirât.

La jeune femme ne trouvait pas un mot... Mais Jean-Marie s'exclamait :

— Mais, Monsieur... Comment Monsieur a pu faire?

— Naturellement, j'ai dû grimper des pieds, des coudes..., j'ai bu un peu. L'eau s'est arrêtée à hauteur de mon visage, juste, ajouta-t-il avec son rire léger.

— Vous êtes blessé, murmura la jeune femme, recouvrant enfin l'usage de la parole. Je vais vous panser.

— Tout à l'heure, Madeleine, permettez.



Et il monta chez lui, accompagné du valet de chambre.

— Oh ! Madame, c'est un miracle ! Peut-être que c'est quand Madame est allée à la chapelle que l'eau s'est arrêtée.

Et la bonne Nola essuyait ses yeux où brillaient quelques larmes d'émotion. Yvonne se réjouissait de même. D'autres domestiques accoururent, espérant des détails, et Madeleine monta lentement au premier étage et rentra dans sa chambre.

Bientôt son mari la fit demander, et elle se rendit auprès de lui. Il avait de fortes écorchures aux deux bras, et il expliqua en peu de mots qu'il avait dû se hisser le long de la paroi par des anfractuosités et, tout en haut, se maintenir à la force des poignets.

Il disait cela gaiement, se raillant de son imprudence, et assurait qu'il avait seulement trouvé fort désagréable d'avaler quelques gorgées d'eau de mer quand les vagues l'avaient atteint.

— Mon Dieu, si elles avaient monté encore, monsieur Gabel, adonc vous étiez noyé ! Enfin, c'est fini !

Et le brave Jean-Marie contemplait avec idolâtrie le rescapé qui expliqua :

— Ce moment venu, j'aurais essayé de nager, mais c'est un remous furieux dans cet entonnoir. Et les ténèbres ! On ne pouvait voir l'ouverture de cette faille. J'aurais pu être brisé cent fois, lancé comme une balle à droite, à gauche, avant de parvenir au dehors.

Il disait cela tranquillement, comme les anciens combattants qui ont frôlé la mort pendant quatre ans et que n'émeut aucun danger. Et il ajouta en riant :

— Je ne devais pas avoir l'air spirituel là-haut. Un vrai bernard-l'ermite ! Cependant, mieux valait attendre, parce que je n'étais pas très sûr de mes bras pour un tel effort.

— Ces malheureux bras, murmura la jeune femme. Après leurs terribles blessures, maintenant les voilà avec de telles estafilades !

— Ce n'est rien. C'est superficiel, mais cette attente idiote, collé au rocher, m'a paru longue.

— Et Madame qui ne savait que devenir ! dit

Jean-Marie avec sa familiarité respectueuse de vieux serviteur.

— Je suis désolé, croyez-le, Madeleine. Et les enfants ? Elles vont rire, demain, de ma situation de mollusque...

Les pansements étaient terminés. Après des grogs chauds, Jean-Marie était allé chercher une collation, et Gabriel dit, soudain, avec une amer-tume ironique :

— Peut-être imaginez-vous une mise en scène destinée à vous toucher ?

— Non, répondit-elle avec effort.

— Ah ! je vous remercie, et, une fois de plus, je vous réitère tous mes regrets de vous avoir ainsi préoccupée de ma très chétive personne.

Le valet de chambre rentrait. La jeune femme se retira après quelques recommandations et se retrouva dans sa chambre. Elle était anéantie d'émotion et de fatigue, mais la phrase de son mari, touchant l'idée d'une mise en scène, était entrée en vrille dans son cerveau. N'était-ce pas cela, en vérité ? Il était si adroit, si fin ! Que de ruses n'avait-il pas déployées jadis ! et cette protestation ironique n'en était-elle pas une ? Ne serait-ce pas, en effet, un stratagème pour l'émouvoir, et le fait de prévoir ce doute et d'obtenir une dénégation de sa femme était bien l'une des habiletés de ce trompeur.

Et, tout à coup, à l'issue de ces heures tragiques, la pensée d'une telle fausseté à admettre comme possible l'énerva tellement qu'elle éclata en sanglots. Elle avait renvoyé sa femme de chambre ; nul ne verrait ses larmes. Elle pleura longtemps, si malheureuse, si seule, sous le poids du douloureux passé et de la défiance lamentable.

* * *

Dans les jours qui suivirent, la jeune femme s'occupa du blessé avec une paisible attitude, essayant de chasser l'odieuse perplexité. Gabriel riait avec ses filles d'une aventure qu'il assurait fort négligeable, mais tout le pays avait été en émoi, et Madeleine, au cours de ses visites de charité, put entendre la vieille Nanik, une para-

lysée qu'elle entretenait, lui dire, du fond de son lit clos, que « son homme » assurait que « Monsieur » aurait voulu se risquer que ç'aurait pas été mieux.

Mon Dieu, qui sait ? Et l'idée obsédante qu'il avait pu, désespéré, ébaucher pareille tentative, lui revint en remords bouleversants; mais, hélas ! le doute abominable s'étendait sur toutes choses.

En réalité, Gabriel n'avait point prémedité un suicide. Il ne songeait à rien quand il quitta le château après sa discussion avec Madeleine, tremblant de douleur et de rage, ne songeant qu'aux moyens de réduire l'orgueilleuse, au besoin la faire souffrir, la déchirer comme il avait fait de son portrait, douce image qui lui était si chère pourtant, peinte en secret et jalousement gardée devers lui.

Il s'arrêta devant la coupe, contempla l'horizon, distraint, haletant de colère, puis il entra machinalement dans la grotte, et, lorsqu'une vague s'y jeta en mugissant et laissa une hauteur d'eau, ce fut alors qu'il hésita, tenté par l'heureuse solution que serait, pour tous les deux, cette mort d'apparence accidentelle. Il admettait, avec une joie amère, la pensée des remords de sa femme qui découvrirait bien la vérité.

Pendant qu'il demeurait ainsi, irrésolu, les vagues hurlantes accourraient, et, tout à coup, il fut jeté à terre par un remous furieux et n'eut que le temps de grimper sur un roc. Déjà l'ouverture de la faille était presque bloquée, mais ce n'était point une grande marée, et il espéra que l'eau n'arriverait pas à la voûte. Il fit l'ascension difficile, tragique, poursuivi par la masse d'onde, et, à sa grande surprise, les flots l'atteignirent tout en haut; à plusieurs reprises, il fut à moitié asphyxié. Enfin l'eau demeura étale au bas de son visage.

* *

Ce fut ensuite une période de calme pour Madeleine. Son mari, courtois et cordial, paraissait avoir oublié leur discussion et ne fit plus allusion à la tendresse qu'il lui avait avouée. Elle-même, plus libre, apaisée, heureuse du bonheur de ses

filles, ne voulait point regarder l'avenir, et, dans l'auto qui les emportait vers ce que l'excellente Nola appelait « une fête », elle souriait avec douceur aux explosions de gaieté de Guite et de Suzy.

Une foule emplissait déjà la cour du château lorsqu'ils arrivèrent : foule sérieuse, d'après guerre, où dominaient les robes noires, les brassards de crêpe; paysans silencieux, bourgeois et châtelains. Les maîtres de maison accueillirent avec empressement la famille de Kermadel, mais Madeleine fut plongée dans une stupeur pénible lorsque la comtesse de Pervényo, une aimable vieille dame, lui dit gracieusement :

— Votre belle-sœur, M^{me} Marvley, qui était là tout à l'heure — et elle cherchait du regard, — sera heureuse de vous rencontrer. Elle a été enchantée en apprenant que vous assistiez à la réunion.

Dans la pleine journée d'été, Madeleine crut qu'un manteau de glace tombait sur ses épaules ! Solange ! le passé ! les reptiles...

Elle n'eut pas le temps de scruter le trouble de ses pensées. Une femme accourait : en deuil, deuil de coquette, quitté depuis plusieurs années et repris pour la circonstance. Un enroulement de soyeuse mousseline noire encadrait le visage aux traits irréguliers, mais embelli de tous les artifices possibles, et le souple voile sombre mettait en valeur des cheveux d'un fauve doré, alors que la fiancée de Louis avait été une alerte petite brune.

Elle s'était jetée vers Madeleine, serrant éperdument les mains de la jeune femme, sans oser l'embrasser cependant, et quelque peu saisie devant la physionomie rigide de sa belle-sœur dont les yeux se remplirent vite de larmes au souvenir de son frère.

— Louis ! mon pauvre Louis ! susurra Solange.

— Comment êtes-vous ici ? dit enfin Madeleine. Je vous croyais toujours au Maroc.

— Je suis rentrée à Brest depuis peu. C'est là que j'ai appris votre retour à Kermadel... abandonné si longtemps, paraît-il.

Et un sourire et un regard faussement apitoyés disaient clairement que M^{me} Marvley connaissait le drame intime qui avait bouleversé l'existence de sa belle-sœur.

Mais une voix sèche proféra tout à coup :

— Mes hommages, Madame...

Et Gabriel, hautain, saluait la nouvelle venue. Ce fut fini des effusions de Solange, vite gênée par l'attitude glaciale de son beau-frère qui se fit dédaigneuse lorsqu'elle s'informa :

— Gabriel, vous avez été un héros, m'a-t-on dit ?

— Ah ! bah !

— Mais oui..., oui...

Il haussa irrévérencieusement les épaules, et, comme Guite et Suzy, debout auprès d'eux, suivaient la scène en silence, il se détourna vers elles et les présenta :

— Les nièces de votre mari !...

Solange rougit, ce qui ne l'empêcha point de se précipiter vers les enfants :

— Mes chéries ! Mes chéries ! Sont-elles grandes ! Et si belles !...

Mais Gabriel interrompit vite ces démonstrations :

— Tous nos regrets, Madame.

Et il entraînait sa femme et ses filles.

Solange courut à leur suite :

— Madeleine, à bientôt, n'est-ce pas ?

— Oui, murmura machinalement la jeune femme en s'éloignant.

— Rémettez-vous, ma pauvre petite, dit à mi-voix son mari. Je veillerai à ce que cette rencontre ne se renouvelle plus.

Elle leva vers lui le beau regard loyal des grands yeux noirs où brillaient quelques larmes contenues :

— Comment faire ? demanda-t-elle ingénument. C'est la veuve de Louis !

Elle était si touchante ainsi, dans son interrogatoire anxieux, paraissant, enfin ! enfin !... implorer son appui, ses conseils, qu'il fut ému jusqu'au fond de lui-même. Et, dans la foule qui les pressait, il put saisir la main de la jeune femme et la serra doucement, presque timidement. Elle ne la retira pas en hâte, et il supplia :

— Comptez sur moi, je vous en prie, je vous en prie !...

— Oui, acquiesça-t-elle ; mais, en souvenir de lui, ne soyez pas trop dur...

— Je vous le promets. Cependant, vous admettez bien qu'une vipère passant sur votre route, je vous en préserve ?

— Oui !

Mais elle demeurait hésitante, et il comprit vite ce qu'elle se retenait d'exprimer :

— Je sais..., dit-il très bas, elle n'a pas eu tous les torts... Le grand coupable..., c'était le misérable qui vous a torturée!... Mais croyez-le ! oh ! croyez-le ! il est resté là-bas, dans les tranchées, la boue, le sang...

Et, comme il se détourna, n'osant pas la regarder, ce fut, cette fois, la main de sa femme qui chercha la sienne et la serra légèrement.

Un flot de joie inonda le cœur de celui qui s'était, en effet, régénéré pendant les années d'héroïsme et de mort. Ce mouvement, presque involontaire, il le comprenait, de celle qu'émouvaient toujours les visions magnanimes, ce mouvement, même irréfléchi, n'était-il pas un signe d'espérance ? Et ce fut avec une allégresse visible qu'il installa Madeleine et ses filles dans la tribune où des places leur étaient réservées. Mais le comte de Pervényo accourrait :

— Mon cher ami, à quoi pensez-vous ? Venez donc sur l'estrade, à votre place !

— C'est beaucoup d'honneur pour l'humble mortel que je suis !

Et Gabriel riait, nonchalant, râilleur.

— Pas du tout, voyons ! On vous attend... et Pierre Arlac aussi. Il ne commencera pas son discours sans qu'il vous ait été présenté. Comment n'avez-vous plus songé que vous étiez vice-président du comité ? ajouta le vieillard avec une nuance de sévérité.

— Mon Dieu, à vrai dire, avoua drôlement Gabriel, je ne l'avais point tout à fait perdu de vue, mais j'étais si bien ici !

— Je comprends ça ! déclara galamment M. de Pervényo qui s'inclinait devant la jeune femme ; mais M^{me} de Kermadel voudra bien m'excuser si...

— Oui, oui..., assura Madeleine en souriant.

Son mari s'éloigna à la suite de M. de Pervényo. Elle le vit saluer les membres du comité ; il allait d'un groupe à l'autre avec cette allure élégante et

assurée qu'elle avait tant aimée en lui, jadis, et, soudain, une détresse vint en elle... Solange, le monde!... Qu'allait-elle souffrir encore?...

Pourquoi ne pouvait-elle s'enfuir à Castelbel, dans la vieille maison ignorée?

Mais, là-bas, Gabriel causait maintenant avec le conférencier, un homme jeune, de petite taille, cheveux grisonnants, visage brun, énergique, et la physionomie de son mari se transformait.

Pierre Arlac l'écoutait avec un intérêt visible. Gabriel parlait rapidement, pressés qu'ils étaient, mais il soulignait ses paroles de gestes brefs, virils, qui s'accordaient avec une attitude sérieuse que Madeleine ne lui connaissait pas.

Curieusement, comme s'il se fût agi d'un étranger, elle suivait les apparences extérieures de cet entretien qui lui révélait un Gabriel inconnu.

Réstée intransigeante au point de vue loyauté, elle n'admettait point le dédoublement facile qui est le fait de tant d'existences coupables, et elle éprouvait une impression pénible à l'idée que son mari, après ses lâchetés, se montrerait aussi averti du sens des choses graves, puisque Arlac le suivait avec une telle attention.

Une crispation douloureuse passa sur son visage, si visiblement que Suzy s'informa :

— Maman, qu'avez-vous?

— Je ne sais... Ce n'est rien. Le temps est orageux.

— Ah! oui!

Et, comme il l'était en effet, que de lourds nuages fauves s'amoncelaient à l'horizon, tout fut dit.

Sur l'estrade, à phrases hâties et à voix basse, Gabriel terminait les renseignements qu'il donnait au conférencier. C'étaient de précieuses indications touchant l'âme bretonne, l'âme de cette foule d'hommes silencieux sous leurs chapeaux à guides, en leurs beaux costumes archaïques, et très différente, Gabriel l'avait compris, de l'âme vibrante de l'orateur, un Méridional enthousiaste.

Arlac remercia vivement M. de Kermadel et prit la parole après avoir été présenté par M. de Pervéno.

Et ce fut vers les hauteurs qu'il entraîna aussi-

tôt un auditoire où l'élite et la masse, préparées par leurs habitudes de bravoure, le suivirent avec facilité.

Madeleine, comme chacun, ne pouvait qu'applaudir aux nobles idées, aux projets généreux que Pierre Arlac développait avec éloquence ; mais, lorsqu'il se rassit sous les applaudissements de toute l'assistance, tel un coup de vent furieux qui détruit soudain un bel ouvrage le terrible doute se leva en elle et ne laissa rien debout.

Qu'était-il, celui-là qui parlait si parfaitement de choses héroïques ? Et, s'il était sincère, lui, n'était-ce pas un traître qu'il remerciait encore à cette minute, assurant que la compréhension visible de la partie paysanne de ses auditeurs était due aux avis de M. de Kermadel ?

Elle se levait, dans la tribune, devant rejoindre son mari. Gabriel venait au-devant d'elle. Madeleine mettait le pied sur la première marche de l'escalier lorsqu'elle aperçut, à quelques pas, un groupe où Solange causait et riait : M^{me} Duflocq, arrogante, qui posa sur elle un regard moqueur..., et quelques autres... La « bande » que redoutait Louis pour sa sœur ! les odieuses créatures qui avaient dévasté sa vie.

Comment put-elle gravir les trois degrés de bois, féliciter le conférencier que son mari lui présentait, aller vers les maîtres de maison, radieux du succès de la réunion, enfin accomplir ces rites mondains qui dissimulent si souvent des drames secrets. Elle ne le sut jamais. Seulement, lorsqu'elle put redescendre sur la pelouse et se diriger vers l'intérieur du château où allait recevoir M^{me} de Pervényo, elle dit à son mari froidement :

— Auriez-vous la courtoisie, si possible toutefois, ajouta-t-elle avec ironie, de m'éviter d'ici notre départ la rencontre de M^{me} Duflocq et de ses amies ? Je vous en serais vivement reconnaissante.

— Vous dites ?

Et Gabriel demeurait figé sur ses pieds.

Il n'avait pas vu l'indigne créature qui avait entraîné l'insouciant qu'il était avant les années de rédemption, la femme perverse, toujours à bout d'expédients dans sa vie matérielle, qui n'avait eu d'autre but que profiter des largesses d'un homme

riche et généreux, ému devant ses habiles exposés d'infortune.

Pouvait-il imaginer, au début de cette lamentable aventure, qu'elle se transformerait aussi tragiquement? D'abord apitoyé, puis amusé devant les manèges de la rouée, il se trouva pris bientôt dans un engrenage périlleux où sombra sa loyauté envers sa femme. Dès lors, il mit tout en œuvre pour éviter à Madeleine la découverte de la vérité et fut enlisé dans cette série de manœuvres hypocrites dont l'éccœurant souvenir ne pouvait disparaître en l'âme droite de sa femme.

Il sut, à cette époque, qu'on ne peut facilement reprendre sa liberté, première conséquence de sa faute, et ce fut lorsqu'il espérait enfin recouvrer son indépendance que Madeleine s'était enfuie, saturée de dégoût devant sa duplicité.

Ce coup terrible avait ramené le nonchalant amuseur à la réalité. Nette, brève et sans réplique fut la rupture.

Et, là! maintenant, à un pas de lui, près de sa femme, sa femme pour laquelle il avait tant de respect à côté de son amour, de ses filles que pouvait frôler ce contact indigne, là! là! l'aventurière osait reparaître!...

Il était demeuré immobile une minute sous le coup d'une stupéfaction sans nom, puis il rejoignit Madeleine et ses enfants, et, comme l'avait fait la jeune femme un peu plus tôt, il subit l'afflux des devoirs mondains.

Cependant, Madeleine le perdit de vue un instant. Il revint bientôt vers elle et dit simplement :
— C'est fait.

Elle leva les yeux sur lui et, devant ce visage livide où brûlait encore un regard de fureur, elle ne répondit pas. Quoi donc? Qu'avait-il fait? Pouvait-elle croire que cette rencontre, inattendue pour elle, n'était point malicieusement préparée par l'abjecte créature dont le regard moqueur semblait le prouver? Avec l'aide de Solange, comme jadis! hélas! comme jadis, elle se retrouverait sur ses pas, et Gabriel n'était-il point complice de la machination?

Pourtant, aussitôt, elle eut la pensée qu'il était sincère dans sa surprise, mais les faits du passé

accourraient en foule dans sa mémoire. Si souvent, autrefois, elle avait voulu croire en lui, éloigner ses craintes, et les événements n'avaient-ils point démontré qu'il était un éternel menteur?... Allons! il fallait reprendre sa croix!

Elle chercha du regard son mari. Il causait dans une embrasure de fenêtre avec M. de Pervényo fort attentif. Ce fut court. Le comte lui serra la main chaudement, et ils se séparèrent.

Le vieillard, qui avait été l'ami du père de Gabriel, aimait beaucoup ce dernier et voulut autrefois l'attirer dans les œuvres auxquelles il donnait lui-même le meilleur de sa vie. Ses tentatives avaient été inefficaces, tandis que, depuis le retour de Gabriel, ces ouvertures, reprises auprès de lui, furent accueillies sérieusement. Le comte et la comtesse de Pervényo n'avaient point été sans connaître les bruits de la séparation du ménage de leurs jeunes amis et l'avaient déplorée; aussi se réjouirent-ils lorsque la vie normale reparut à Kermadel et que des relations affectueuses s'établirent de nouveau entre eux.

— Gabriel avait fait connaître, en une phrase brève, parfaitement comprise du vieillard, qu'il avait des raisons — graves — pour ne pas revoir sa belle-sœur, laquelle, au surplus, était liée avec certaines personnes qu'il voulait absolument écarter de sa femme et de ses filles.

— Oui! oui! acquiesça, empressé, M. de Pervényo, nous veillerons à cela pour notre propre compte. Nous avions cependant établi un filtrage sévère, mais M^{me} Marvely a fait état auprès de ma femme de son désir de vous revoir, aujourd'hui, n'ayant pas eu encore la possibilité d'aller jusqu'à Kermadel.

— Naturellement... Bref?...

— Comptez sur nous, mon cher ami, mon cher enfant, voudrais-je dire.

— Merci.

Et le soir, lorsque M. et M^{me} de Pervényo revoyaient ensemble les détails de cette belle journée, le comte transmit à sa femme la requête non exprimée de Gabriel, mais parfaitement traduite par lui; la comtesse, très émue, s'écria :

— Comment ! M^{me} Marvely a osé ramener chez moi cette impudente ?

— Mais oui, ma chère ! Au tourniquet, ce groupe a passé sous son nom !

— Je vais lui écrire un mot pour lui signifier mon mécontentement, et ce sera, en termes non voilés, un congé définitif.

— Très bien. Ah ! il nous revient changé, ce brave Gabriel ! La guerre a été son chemin de Damas.

Et l'excellent homme se réjouissait visiblement.

— Je crois que sa pauvre femme a dû accomplir un acte très méritoire en reprenant la vie commune.

— Mais, ma chère, c'était fort naturel ; à qui se repent, ne doit-on pas tendre la main ?

La comtesse sourit et branla la tête.

— Je ne sais si j'aurais été capable de pareil héroïsme.

— Vous ?...

— Oui ! moi !

— Je suis certain du contraire ! déclara le vieux comte avec assurance. D'abord vous n'auriez pas quitté votre foyer, quels qu'eussent été les torts de votre mari.

— Ne me flattez pas ! dit en riant M^{me} de Pervéno. Je ne sais pas du tout ce qui se serait passé.

Puis elle ajouta, attendrie :

— Heureusement ne m'avez-vous jamais mise devant pareille perplexité !

— Oh ! non !...

Et le vieillard baissa tendrement la main fanée que lui tendait la comtesse.

— C'est dit, Ghislaine, conclut-il. Mettons hors la loi ce groupe malfaisant.

— Oui.

Là-bas, l'auto courait sur la route du bord de la mer ; Gabriel, silencieux ; Madeleine, les yeux clos ; les enfants, impressionnées par l'attitude de leurs parents, n'osaient échanger que quelques mots insignifiants. Quel retour si différent de l'heure joyeuse du matin ! En rentrant, on luchait avec rapidité et l'on se sépara. Cependant la mère, qui devinait la secrète angoisse de ses filles, les suivit dans leur chambre, causa avec elles des menus événements du jour ; mais sa voix se brisait

sans cesse et un affaissement de toute sa personne, malgré son courageux sourire, dévoilait un chagrin secret; aussi, lorsqu'elle se retira, les pauvres petites se regardèrent, désolées, et Suzy murmura :

— C'est si bon d'avoir papa, et, pourtant, ce n'est pas comme avant.

Madeleine, rendue nerveuse par les émotions de la journée, ne parvenait point à s'endormir. Elle se releva, passa un peignoir blanc et s'assit sur le balcon où s'ouvrat l'une des fenêtres de sa chambre.

Le ciel était envahi par des nuées orageuses. L'atmosphère devenait de plus en plus lourde, la mer grondait sauvagement et des coups formidables semblaient ébranler le petit cap au bout du parc. Une tempête se préparait sans doute, et la jeune femme oublia sa propre détresse pour songer à toutes ces vies de marins bientôt en danger. Elle joignit les mains, pria pour ces existences menacées, et une sorte de résignation mélancolique vint enfin l'apaiser.

Son bonheur était mort, ne pouvait renaître. Il fallait se garder des élans de confiance qui la tentaient parfois, tout était fini. Aux côtés du trompeur, elle devrait vivre une existence pénible, mais elle se réfugierait dans la douceur de sa tendresse maternelle. Enfin, comme des éclairs commençaient à embraser l'horizon, elle pensa à rentrer.

Cependant elle voulut aspirer encore un instant un peu de cet air qui se raréfiait de minute en minute. Elle se mit debout, les mains posées sur la balustrade de pierre, la tête rejetée en arrière, les yeux levés vers le firmament où quelques rares étoiles étaient absorbées avec rapidité par les sombres voiles noirs ourlés d'ocre.

Là-bas quelqu'un regardait désespérément la forme blanche, telle une figure de vitrail; avec ses deux longues nattes, sa robe claire, la jeune femme eût évoqué l'une des châtelaines du moyen âge qui, peut-être, s'appuyèrent de même au vieux lustre, peut-être regardèrent aussi vers le ciel pour

essayer d'oublier la terre, la terre où les fourbes se sont toujours joué des innocents.

Gabriel se le disait dans une émotion poignante. Il était sorti, avait marché au hasard sous les arbres, rageur, désolé, voyant qu'une fois encore tout était remis en question avec sa femme. Pourrait-elle croire, quelles que fussent ses dénégations, qu'au surplus elle ne voudrait pas entendre, pourrait-elle croire qu'il avait été aussi surpris qu'elle-même de la présence des éhontées créatures qui espéraient retrouver en lui le faible de jadis ?

Une sorte de sourire amer plissa ses lèvres au souvenir des mots, peu nombreux, mais qui avaient amené une pâleur livide sur le visage de M^{me} Du-flocq, et avec quel empressement apeuré elle s'était courbée sous la menace !

Lui ne craignait rien. Que lui seraient désormais des intrigues se levant sur son chemin ? Mais la pauvre femme qui luttait entre son cœur généreux et ses doutes navrés, celle-là, comment la convaincre de sa sincérité ? Il imagina tous les arguments possibles, et il dut s'avouer qu'il n'en découvrait aucun capable de prouver sa loyauté, absolument réelle pourtant.

Il soupira; hélas ! c'était la conséquence de ses fautes ! Il avait, lui-même, amené ce terrible état de choses, détruit pour jamais la confiance de celle qui, probablement, souffrait là-haut ; son attitude abandonnée ne le disait-elle pas ? Elle souffrait ! Et lui souffrait de même ! et lui plus qu'elle, puisque à sa souffrance s'ajoutait un si lourd remords. Ils souffraient tous deux ! tous deux seuls, désolés, tous deux que séparait si peu d'espace, et pourtant ces quelques mètres mettaient entre eux un désert sans limites, puisqu'il n'osait point appeler gairement la jeune femme comme il l'avait fait si souvent autrefois pour une promenade nocturne dans le parc où il riait, ensuite, de ses frayeurs et la protégeait si tendrement.

Non ! il n'osait pas, car il savait qu'elle demanderait seulement avec froideur s'il avait besoin de ses soins, qu'il reverrait ce visage, si cher pourtant, se glacer aussitôt, et il eut soudain une telle impression d'isolement et de colère douloureuse qu'il se jeta sous bois et s'éloigna, courant presque.

Un paria ! Il n'était qu'un paria pour cette femme implacable ! Et une violente amertume mit de l'injustice dans toutes ses pensées. C'était trop, à la fin ! Il se révoltait contre ce soi-disant pardon qui n'était qu'un tranquille mépris. Il partirait..., la laissant à sa hautaine indifférence. Était-ce donc une vertu que ce dédain ? Et, bientôt, ses frémisantes revendications l'amènerent à se considérer, de toute bonne foi, comme la victime de sa femme. Une fureur grondait en lui. Il ne voyait point les éclairs qui embrasaient l'espace. Il n'entendait point les fracas du tonnerre, lorsqu'un coup formidable l'assourdit. A quelques pas, un arbre était frappé par la foudre. Il vacillait, craquait et, soudain, tomba dans une chute gigantesque.

Ramené à la réalité, Gabriel haussa les épaules, agacé, et reprit le chemin du château. Il s'arrêta sur la pelouse pour contempler la vision fantastique de la façade, des tours, alternativement illuminées et plongées dans les ténèbres. Madeleine avait disparu au balcon. Il était seul ! si seul ! A la fenêtre de la chambre de ses filles filtrait une lueur entre les persiennes closes. Il comprit. La mère avait été rejoindre les enfants qu'elle savait être craintives, et il songea au passé, ce doux passé paternel, où, en temps d'orage, à la prière de sa femme, il allait lui-même, rieur, taquin, les rassurant pourtant, les prendre dans leurs couchettes de bébés et les déposait sur le grand lit de la jeune mère où elles se blottissaient vite dans ses bras, assurant qu'elles n'avaient « pu peur »... Les bonnes s'éloignaient alors, disant : « Monsieur est là, les petites seront tranquilles. » Chacun était en paix sous sa protection. Et maintenant ? Maintenant, il n'était plus rien..., rien... Nul n'avait besoin de lui. Il croyait voir, dans la chambre de ses filles, Guite et Suzy tressaillant à chaque décharge électrique, et Madeleine à la fois les grondant et les apaisant, devenue grave, posée, si différente de la jeune femme vibrante, expansive, gaie, qui sollicitait son aide. Il crut entendre les chers mots de jadis : « Allel ! Allel ! Au secours... Viens vite ! Je meurs de peur !... »

Ah ! jamais plus il n'accourrait vers elle, railleur, heureux, comme il le faisait alors. Une détresse

immense l'envahit, et il regretta de n'avoir pas été frappé comme le sapin magnifique tombé à ses côtés. Il montait lentement les degrés du perron, sans souci du fracas assourdissant de l'orage mêlé au bruit de la mer, lui qui avait connu le tonnerre des artilleries sur le front. Soudain il courba le dos, si las, si triste, parce que, tel l'un des éclairs terrifiants, une lueur avait jailli de ses pensées aux abois : il était le seul responsable de cette mélancolique situation. C'était sa faute à lui, sa lamentable faute. Pour la première fois depuis son retour auprès de sa femme et de ses filles, il jugea avec équité le cas douloureux de leur existence. Les erreurs ne se réparent point avec facilité, quelles que soient les indulgences mondaines pour de tels manquements. Il rejeta ces indulgences et, devant le mortel chagrin qui brisait son cœur, il murmura : « Ce n'est que justice. »

Le lendemain, au petit jour, Jean-Marie le réveillait avec précaution :

— M'sieur Gabel?

— Qu'est-ce que c'est?

— Adonc ce serait comme un malheur qui serait arrivé sur la route; une auto qu'a buté, mais le monsieur n'est point mort, et il a demandé qu'on prévienne Monsieur qu'il le connaît.

— Bien, j'y vais.

Quelques instants plus tard, on transportait au château Pierre Arlac, blessé, ayant probablement une jambe fracturée. Il rentrait à Paris, en voiture, lorsque, en vue de Kermadel, aveuglé par les éclairs incessants, il avait manqué l'un des nombreux contours du chemin, jeté l'auto sur le coude rocheux où elle avait été mise à peu près en miettes, et lui-même se demandait comment il avait pu garder la vie sauve.

Avec la meilleure bonne grâce, Gabriel le faisait installer provisoirement dans l'un des fumoirs du rez-de-chaussée, en attendant le docteur qu'il avait aussitôt envoyé chercher en automobile. Pierre Arlac souffrait terriblement, cela se voyait; cependant il sourit en disant :

— C'est une faveur providentielle d'être tombé à votre porte. J'ai été peut-être fort indiscret de vous faire prévenir...

— Allons donc !

— Mais je vous avoue que la nuit avait été longue...

— Comment ! la nuit ?

— Oui. Il était à peu près minuit lorsque j'ai commis cette stupide maladresse, et il me tardait fort d'apercevoir enfin un passant.

— C'est désolant ! Vous avez dû avoir de mauvais moments !

— En effet, car on est trop peu vaillant pour transformer de tels instants en méditations efficaces. Cependant — et il souriait — c'est en pareilles minutes où l'on est si impuissant, si misérable...

— Nous avons connu ça... blessés, abandonnés, mourants... sur le front.

— Sûrement ; mais, au moral, une pensée nous soulevait.

— Ma foi..., on songeait surtout à s'en tirer.

Et Gabriel riait.

— Oui ; cependant je réitère que faire son malheur de ses propres mains est absurde !

— Et parfois tragique !... conclut à mi-voix M. de Kermadel.

Mais le docteur arrivait, et le blessé eut à subir de douloureuses interventions, après lesquelles le médecin déclara qu'il devait être immobilisé pendant un mois environ et annonça qu'il enverrait un infirmier de Brest, dès son retour en ville. Lorsque Madeleine fut mise au courant de l'accident, très aimablement elle se joignit à son mari pour assurer le blessé de toute sa sympathie et de leur satisfaction d'avoir la possibilité de lui être utile.

Elle fit organiser deux pièces à sa disposition, une troisième destinée à l'infirmier, auquel on adjoignit un valet de chambre, et il fut acquis, dès lors, que le conférencier devenait leur commensal pour une assez longue période.

Les deux premières semaines du séjour à Kermadel de Pierre Arlac furent une suite ininterrompue de tempêtes en mer, coups de vent sur terre, orages se renouvelant sans cesse, périls de toutes sortes. Pas un jour ne s'écoula sans qu'on apprit un malheur. C'était une barque surprise par gros temps qu'une lame avait balayée, emportant un homme de l'équipage. C'était l'un des gamins qui courrent pieds nus sur la grève, rieurs, sifflant, comme des courlis, roulé par une vague formidable, entraîné au large, puis rejeté, telle une épave sans importance. C'était une maisonnette décoiffée de sa toiture, si basse pourtant; une corniche de l'église enlevée, jetée au loin; et toujours ces éclairs, ces cliquetis de la foudre, ce ciel sinistre, couleur d'encre, strié des rayures de feu menaçantes.

Le château lui-même semblait trembler sur ses bases, et, quand les hurlements du vent s'y engouffraient comme des voix humaines qui eussent appelé à l'aide, Nola, Yvonne, Marik, tout le personnel féminin se signait, ne sachant point si ce n'étaient pas là des âmes en peine qui demandaient des prières. Les nerfs étaient à bout en ces demi-ténèbres, cette impossibilité de sortir, les émotions renouvelées devant les catastrophes et par la crainte constante d'en apprendre de nouvelles.

De ce fait naquit une intimité rapide entre le blessé et les hôtes du château qui ne pouvaient quitter la maison.

Enfin, quinze jours après la nuit orageuse où le conférencier avait été victime de ce terrible accident, un clair soleil se leva sur la campagne tranquille, la mer très calme. Chacun respira. On fit fête à l'apaisement extérieur, et les cœurs et les âmes parurent s'ouvrir à tout ce qui est grâce et bonté. Une sérénité joyeuse s'étendait de toutes parts, semblait-il, mais Gabriel de Kermadel, qui marchait, de grand matin, nerveux, dans le chemin de la falaise, tantôt irrité, à pas rapides, ou irresolu, distrait, s'arrêtant constamment, ne pouvait participer à la douceur des choses. « Ah ça, je deviens fou! » murmura-t-il, et il s'assit, face à l'Océan. C'était l'immensité bleue, lisse

comme l'eau d'un étang, avec, au loin, quelques îles qui ressemblaient à d'énormes bêtes apocalyptiques. A ses pieds, la grève dont le sable luisait des mille étincelles du mica ; les innombrables petites flaques, si claires qu'on y pouvait apercevoir les bestioles que laisse la mer en se retirant, quelques algues satinées et, tout près de lui, parmi l'herbe courte et rare, une profusion d'œillets minuscules. Seuls, quelques grands rochers, sortes d'obélisques de couleur noire, d'un noir brillant, comme verni, semblables à de sombres fantômes, se dressaient ça et là, raides et sinistres. Mais Gabriel ne voyait pas les détails gracieux ou inquiétants.

Madeleine ! Madeleine ! sa femme, sa femme qu'il avait toujours aimée, alors même qu'il n'était envers elle qu'un traître; sa femme dont il essayait, si sincèrement, de retrouver la tendresse; sa femme auprès de laquelle, depuis ces longs mois d'hiver, d'été, d'automne maintenant, un an bientôt, auprès de laquelle il vivait en suppliant; sa femme, toujours grave, si souvent mélancolique, et dont il s'accusait, en toute vérité, d'avoir clos la jeunesse et l'enjouement; sa femme, sa femme chérie, dut-il s'avouer ; oui, sa femme chérie revivait, reprenait le doux entrain joyeux d'autrefois, redevenait brillante et gaie.

Il se releva d'un mouvement violent et dévala vers la grève, dans une fureur sans nom. Oui, elle était brillante et gaie, heureuse, charmée visiblement par les entretiens de Pierre Arlac !...

Il serra les poings et courut au hasard. Puis il s'assit encore au creux d'un des énormes monolithes et, de nouveau, regarda sans les voir les spectacles d'alentour.

Madeleine ! Madeleine trompée, bafouée par lui ! Madeleine trouvait dans le grand conférencier l'idéal rejetant au loin la mentalité du faible qu'avait été son mari... Innocemment, oh ! certes ! innocemment, il le savait, car tout était droit et pur en l'âme de la jeune femme, innocemment elle s'émerveillait devant la foi robuste, la vaillance magnifique de ce pionnier des nobles causes. N'avait-elle pas dit, la veille, alors qu'on se séparait après une soirée où Pierre Arlac les avait

tenus sous le charme de sa parole vibrante, tandis qu'on roulait la chaise longue du blessé vers son appartement, n'avait-elle pas dit à mi-voix :

— C'est un croisé... Il eût été un admirable compagnon de saint Louis !

Lui, frappé en plein cœur, l'avait regardée. Ah ! qu'elle était touchante ainsi dans son admiration, ses traits délicats irradiés d'une flamme intérieure, les grands yeux noirs palpitants, les mains jointes... Et, tout à coup, il eut le sentiment très vif de l'infériorité en laquelle le reléguait le voisinage de cet homme, peut-être, en effet, un héros et un saint...

Quelle nuit avait-il passée à la suite de cette découverte ! Quelles heures de tristesse, de rage, de révolte !...

Et, là encore, dans cette aube exquise, cette paix grandiose qui l'entourait, il tremblait de colère !... Puis il s'affaissa dans le creux noir du roc, parce que sa douleur absorbait son irritation. N'était-ce pas justice, hélas ! que Madeleine pût établir un parallèle entre une existence belle et féconde et la sienne... dont il eût voulu, en un désir fou, effacer, non seulement l'utilité stupide, mais, surtout ! surtout ! la page odieuse... N'était-ce point équitable que cette comparaison, s'imposant d'elle-même, l'eût rejeté, lui, le trompeur, en dehors de l'atmosphère où Pierre Arlac et la jeune femme, si noble et si fière, s'inscrivaient de même plan ?

Madeleine à dix-huit ans, Madeleine avait fait erreur lorsque, dans le petit parc de Castelbel, elle choisit pour compagnon de sa vie l'être sans valeur qu'il était. Un Pierre Arlac, seul, eût été digne de retenir son cœur, son âme...

— Ohé ! Ohé ! Papa ! Papa !...

Deux voix joyeusesjetaient cet appel dans l'espace : Guite ! Suzy !

Il tressaillit et quitta la niche de pierre, puis il sourit à ses filles qui venaient à lui dans la claire lumière, si fraîches elles-mêmes, en leurs robes blanches, qu'elles semblaient faire partie intégrante du gala matinal.

— Comment ! déjà levées, mes chéries ?

— Et vous, père ! C'est très mal de vous fati-

guer ainsi, de ne pas dormir assez : maman est très mécontente.

— Mais pourquoi est-elle debout si tôt ?
— C'est qu'elle veut voir cette pauvre femme, dont on parlait hier, de Porz-Owen.

— Ah ! oui.
— Et Jean-Marie a dit à maman que vous étiez sorti depuis longtemps. Alors elle est remontée dans notre chambre et nous a chargées d'aller à votre recherche et de vous gronder très fort et vous ramener, et vous installer pour deux heures supplémentaires de chaise longue, puisque vous aviez trop abrégé votre nuit. Et voilà ! vilain père imprudent qui oublie qu'il n'est qu'un pauvre blessé.

Ah ! blessé ! comme il l'était, pensa le malheureux, blessé bien plus grièvement en son cœur que par ses blessures physiques ! Mais il continua à sourire aux jeunes visages aimés et, gairement, tendit ses deux bras en balancier. Guite et Suzy se précipitèrent, l'une à droite, l'autre à gauche. Il s'appuya sur elles, et ils rentrèrent ainsi au château, rieurs et heureux.

Madeleine les rencontra :
— Gabriel, vous avez ça tort de sortir déjà.
— Je sais... Je sais... Ces demoiselles — et il regardait ses filles avec tendresse — m'ont transmis vos reproches en des termes virulents...
— Papa, vous les méritez.
— Oui, j'avoue...

Madeleine souriait aussi devant les façons d'infirmières des petites et lui regardait, regardait le front pur, le regard loyal de celle que rien de mal ne pouvait effleurer.

La jeune femme conclut :
— Mes enfants, installez votre père sur la terrasse où l'on amènera ensuite M. Arlac.
— C'est un peu tôt, vraiment, déclara d'un ton railleur son mari, pour faire de la philosophie..., agiter des questions sociales ; un pauvre diable comme moi a quelque peine à donner pareil effort à cette heure matinale.

Les enfants protestaient :
— Oh ! papa ! vous, un pauvre diable !
Mais elles s'affairaient, couraient appeler Jean-

Marie, tandis que Madeleine répondait à voix glacialement :

— Vous aurez la ressource de fermer les yeux si la conversation de M. Arlac vous paraît trop difficile à suivre, ce qui le réduira au silence.

— Heureusement...

Elle s'éloigna, hautaine, blessée, et un découragement l'attristait. Ah ! qu'il était bien resté le même, au fond, celui dont à certaines heures elle espérait la réhabilitation complète. Qu'il était loin de l'orateur merveilleux qui l'intéressait, elle, si vivement, et quelle obligation écrasante de subir cette légèreté sans excuse !

Elle marchait à pas rapides dans l'un des sentiers qui reliaient le bourg de Kermadel aux hameaux dispersés alentour. Comme Gabriel un peu plus tôt, elle demeurait indifférente à ce beau réveil d'un temps magnifique. Elle fut tirée de sa rêverie par la rencontre d'une paysanne qu'elle connaissait bien. Après quelques paroles cordiales, M^{me} de Kermadel s'informa :

— Marik, qu'est-ce au juste que cette femme, étrangère paraît-il, dont on a enterré le mari avant-hier ?

La Bretonne branla la tête :

— Peut-être rien de bien, Madame. Ils étaient là depuis un mois seulement, qu'on les connaît pas; pour être juste, elle, il semble qu'elle est bien honnête, mais qu'elle était si retirée, qu'on la voyait guère; mais, lui, sûr que c'était un mauvais chien.

— Comment ?

— Oh ! oui. Il ne répondait pas si on lui disait : Salut à vous ! Il regardait de côté, jamais causant.

Tout à coup, Marik fit un mouvement et dit tout bas :

— Madame, la voilà !

Une femme apparaissait dans le sentier, se dirigeant vers le bourg. Courbée, elle marchait à pas lents. Extrêmement pâle, très maigre, elle paraissait souffrante, et, lorsqu'elle passa auprès du groupe formé par M^{me} de Kermadel et la paysanne, elle leva les yeux et murmura :

— Bonjour, Madame.

Madeleine alla vers elle, tandis que Marik s'éloignait, et dit, compatissante :

— Je sais que vous avez eu un grand malheur ces jours-ci..., et je suis peinée de n'avoir pu assister à l'enterrement de votre mari comme je le fais d'habitude pour tous ceux du pays; mais le vent soufflait avec une telle violence, l'orage était si fort que mon mari a craint pour moi, m'a recommandé de ne pas sortir.

— Oh ! oui, Madame, il ne fallait pas !

Madeleine avait remarqué la coiffure de la veuve, faite d'un madras à carreaux enroulé autour de la tête, et continua doucement :

— Cela a dû être plus pénible pour vous, parce que vous étiez nouveaux venus dans le pays.

— Un peu, Madame, mais le Bon Dieu est partout.

— Oui..., sûrement... Je reconnais votre costume... Vous êtes probablement de la Haute-Garonne ?

Une sorte de reflet heureux passa sur le visage émacié de la malheureuse qui répondit avec empressement :

— Oui, Madame, tout près de Toulouse.

— Ignorant la langue bretonne, vous avez dû avoir de la peine à faire connaissance avec la population du bourg.

De nouveau, un regard paisible se leva des yeux bruns fanés de l'étrangère qui répondit avec calme :

— Tout le monde parle français ; moi aussi, quoique j'avais plus l'habitude du patois de mon pays, puis les gens sont bien braves (bons) ici. Ils vont tous à l'église comme chez moi. Alors ça fait qu'on est tout de suite comme entre amis.

— Vous y allez, sans doute, maintenant ?

— Oui, Madame, pour la messe.

— Je me rendais chez vous...

— Oh ! Madame, quelle bonté !

— Je n'avais pas été prévenue de votre récente installation à Porz-Owen, sans cela je vous aurais fait demander si vous aviez besoin de quelque chose... à votre arrivée... Votre pauvre mari était déjà malade, sans doute ?...

— Non, Madame, il allait très bien. Il est tombé tout d'un coup et n'a survécu qu'un jour.

— Enfin, maintenant, nous allons être en relations. Je vais aussi à la messe. Venez.

— Et, sans doute, ça plaît au Bon Dieu que les pauvres et les riches entrent ensemble dans sa maison, répondit la veuve de cette voix apaisée que Madelaine trouvait émouvante, et plus émouvants encore les mots proférés par cette bouche triste.

— Sûrement, affirma-t-elle.

La jeune femme redescendit le chemin côté à côté avec celle qui l'intéressait déjà beaucoup par son attitude sereine dans le malheur, cette expression de paix recueillie, et, lorsqu'elles allaient toucher aux premières maisons du bourg, elle se pencha vers la pauvre femme et lui dit tout bas :

— Je crains que vous ne soyiez sans ressources ces jours-ci..., après une maladie et une mort... Prenez ceci tout d'abord, puis nous nous reverrons.

Elle tendait un billet de cent francs à l'étrangère qui hésita à le prendre, en disant :

— Madame, vous faites bien ce que le Bon Dieu demande aux riches, et je vous remercie beaucoup; seulement j'ai encore quelques sous, au moins trois francs, puis je mange pas guère, que je m'y suis habituée, et que, peut-être, il vaudrait mieux, comme moi je suis seule, que vous donniez ce grand argent à des personnes nombreuses en famille où il y a beaucoup d'enfants.

— Non, gardez ! gardez !

— Enfin, alors, Madame, vous pouvez ne plus être en peine pour moi, que sans doute, le soir, quand vous rendez compte au Bon Dieu de votre journée, ça vous serait pénible de penser que quelqu'un est malheureux à côté de vous, et que, pour moi, vous serez tranquille, parce que, bien sûr, tout cet argent me mènera jusqu'à la mort.

— Oh ! non ! c'est peu de chose. La vie est chère, et nous nous reverrons, car vous avez du temps à vivre.

— Je ne crois pas, Madame, remarqua, toujours avec cette tranquillité mystérieuse, l'humble femme.

— Comment ? Etes-vous malade ?

— Je ne sais pas, mais je crois que je suis à ma fin quand même.

Madeleine, de plus en plus impressionnée, regardait le visage livide, si calme. Elle remarqua qu'il était marbré de quelques boursouflures noircâtres et s'informa avec bonté :

— Qu'avez-vous là ? Auriez-vous fait une chute ?

Une rougeur subite monta aux joues maigres de la Languedocienne qui balbutia :

— Non, Madame, ce n'est rien...

On arrivait à l'église; elles se séparèrent. Madeleine gagna le banc des Kermadel et la veuve alla s'agenouiller à terre.

Cette discréption de ne point user des bancs, où nulle place ne lui appartenait, s'accordait avec la surprenante sérénité, à la fois humble et assurée, qui marquait la façon d'être de la pauvre créature.

La messe commença, dans l'église presque déserte, au clair soleil matinal, aux cris des oiseaux de mer, dite lentement par un jeune recteur, gazé de la guerre dont les quintes de toux étaient fréquentes et qui faisait cependant entendre à voix distincte les prières liturgiques.

Madeleine les suivait, mais, en vérité, les paroles saintes disparaissaient devant celles qu'une pauvre femme misérable, malade, abandonnée, venait de lui adresser, et elle demeurait anxieuse en rentrant au château, où, sur la terrasse, elle se dirigea vers les deux chaises longues qui étaient installées : celle de Gabriel et celle de Pierre Arlac.

Les deux hommes causaient avec animation, et Madeleine retrouvait sur la physionomie de son mari l'expression énergique et sérieuse qui l'avait frappée à Pervényo. Que disait-il donc, le matin même, rejetant un entretien qui semblait au contraire l'intéresser vivement ?

Cependant, dès que sa femme s'approcha, il parut las, nonchalant, et, lorsque Pierre Arlac s'enthousiasma quand la jeune femme parla de la veuve, il resta muet, visiblement indifférent, et Madeleine rentra chez elle, exaspérée.

Quelques jours passèrent encore, et rien ne changea dans l'attitude de la jeune femme qui témoignait inconsciemment d'un extrême plaisir

à provoquer la causerie de Pierre Arlac. Avide d'exposer les idées généreuses qu'il poursuivait avec passion, entraîné par une éloquence naturelle débordante, le conférencier aussitôt « partait en guerre », comme disait Gabriel moqueur, sur un mot, une pensée qui le mettait en verve.

Visiblement, Madeleine faisait naître ces occasions, et Gabriel assistait parfois à une sorte de joute délicate entre elle et Arlac, ce dernier devenant, dès lors, exquis de charme courtois, laissant de côté toute question trop ardue. Il se plaisait, évidemment, à faire s'extérioriser ce délicieux esprit féminin et ces élans d'un cœur si droit. Silencieux, Gabriel suivait les phases de tels entretiens où l'ardeur de la jeune femme à discuter des sujets élevés amenait du rose à ses joues fines, une flamme dans ses yeux splendides ; mais, lorsqu'ils se séparaient, elle encore émue, Pierre Arlac ravi et ne le cachant point, un mot acerbe ou railleur décoché par son mari faisait, soudain, tomber l'enthousiasme de Madeleine, la glaçait devant le scepticisme de celui qui faisait état à ce moment de ne croire à rien de bon chez les humains.

Enfin arriva la dernière semaine du séjour de Pierre Arlac au château, et M. et M^{me} de Kermadel voulurent fêter sa conyalescence en offrant plusieurs dîners en l'honneur de leur nouvel ami.

Dans chacune de ces réunions, Madeleine, énervée par les boutades — au reste fort spirituelles — de son mari, montra involontairement une contrariété que Pierre Arlac s'efforçait de faire cesser. Ce soir-là — il partait le lendemain, — on passait dans le hall après une conversation des plus animées où Gabriel avait suscité des éclats de gaieté; le conférencier riait encore très franchement lorsqu'on s'assit devant les petites tables où l'on servait le café, et il interpella Madeleine dont la physionomie contrariée le peinait.

— Je ne connais point, dit-il, enjoué, d'esprit aussi impitoyable que celui de M. de Kermadel. On a l'impression de n'être en ses mains qu'un pantin qu'il disloque à plaisir. C'est fort humiliant.

Soudain, Gabriel surgit auprès d'eux et reçut

un dur regard que, malgré elle, Madeleine posa sur lui. Pierre Arlac dit en souriant :

— Mon cher ami, j'assurais M^{me} de Kermadel que j'avais pris ici de très sérieuses leçons d'humilité.

— Ah ! bah !

— Oui ! Vous avez une façon de désarticuler...

Et il riait de nouveau de bon cœur. Madeleine eut un mouvement de recul, mais on appelait le conférencier qui s'éloigna. Gabriel leva sur sa femme des yeux suppliants et dit à mi-voix :

— On se défend comme on peut...

— Comment, se défendre ? interrogea-t-elle abruptement.

Toujours à mi-voix, mais, cette fois, regardant au loin, Gabriel disait à mots lents :

— Il est douloureux pour le... ver de terre... d'être à portée d'un oiseau de haut vol... Alors, la bestiole, qui souffre, pour telle raison secrète, d'une si complète infériorité, se défend, je le répète, comme elle peut.

Il se détourna et rejoignit le groupe qui entourait Pierre Arlac. Madeleine demeurait immobile, et, tout à coup, pitoyable.

Alors, c'était là le motif de ces railleries dont Arlac se plaignait gaiement ?

Mais aussi vite le doute accourait en tempête. Ah ! l'éternel cabotin ! Quelle adresse ! quelle rouerie ! Toute émotion éteinte, elle suivit M. de Pervényo qui la réclamait.

On discutait autour du conférencier qui demandait une fois de plus à Gabriel de se lancer dans une carrière politique ; les élections législatives étant prochaines, lui, l'homme d'action, n'admettait point que M. de Kermadel pût se dérober au devoir de se présenter, en opposition au député actuel de l'arrondissement, un communiste acharné.

M. de Pervényo appuyait cette requête de toutes ses forces. Il ajouta avec une indignation comique qui les fit tous éclater de rire :

— Maire ! Pas même maire ! Il n'a pas voulu être maire !

Gabriel haussa les épaules et déclara :

— La mairie a de drôles d'odeurs les jours de réunion du conseil...

On riait de plus belle, et Pierre Arlac remarqua, indulgent et gai :

— Et voilà ! Il vous casse bras et jambes !

— C'est bien ça ! s'écria involontairement Madeleine.

— Que désirez-vous que je fasse ? demanda son mari, sérieux tout à coup.

— Je vous l'ai dit souvent depuis que M. Arlac vous en prie. Décidez en votre conscience. Je ne peux aller jusque-là.

— Madame, soyez des nôtres ! supplia M. de Pervényo. Voyons, Gabriel, croyez-vous que je m'amuse au Sénat ? Et votre père n'a-t-il pas pris la mairie et le conseil général ? et il se fût sûrement laissé porter à la législature, si, à cette époque, le siège de l'arrondissement n'eût été occupé par cet excellent Le Corvez. Allons ! suivez son exemple !

— Mon père avait certaines forces, des aides que je n'ai pas..., répondit lentement Gabriel.

— Lesquelles ? interrogea bonnement M. de Pervényo.

L'interpellé eut un geste évasif, mais Madeleine comprit : il lui manquait l'appui de la femme qu'avait été la mère de Gabriel pour son mari, la force d'un foyer uni.

Elle déclara, un peu hésitante :

— Pour ma part, Gabriel, je serais heureuse de vous voir faire œuvre utile.

— Bravo, Madame ! Bravo ! s'exclama le vieillard, et il fit signe à sa femme de venir auprès d'eux.

— Qu'est-ce ? s'enquit-elle.

— Ma chère amie, nous avons enfin l'assentiment de M^{me} de Kermadel à nos projets politiques pour son mari.

— Ah ! mais c'est très bien, assura la vieille dame. Je vous félicite, chère enfant. Gabriel fera un excellent député, d'abord à cause de ses idées, mais, à la Chambre, il sera vite dangereux pour ses adversaires par son esprit impayable...

— Déconcertant ! ajouta Arlac en riant.

Oui ! déconcertant était-il, pensait Madeleine, lorsque tout à coup son mari se mit à discuter, reprenant avec Arlac des thèmes évidemment

creusés entre eux, et elle s'expliqua alors cette physionomie énergique qu'elle avait remarquée lorsqu'elle les surprenait parfois en leurs tête-à-tête, de même qu'elle en avait été saisie le jour du congrès à Pervényo, quand il donnait ses avis au conférencier.

Avec clarté, il développait ses arguments, calculait ses chances de succès auprès des électeurs, si parfaitement averti que l'étonnement de la jeune femme ne faisait que croître.

M. de Pervényo était radieux.

— Votre élection est assurée.

— Je n'en sais rien..., fit Gabriel soudain pensif, comme s'il voyait au loin certains obstacles.

Puis il prit le bras du vieillard et se dirigea vers un groupe d'enfants et d'adolescents dont Guite et Suzy étaient le centre, et des éclats de rire y fusaiient sans cesse. Pierre Arlac avait suivi et souriait à cette gaieté.

— Il manque là mes deux grands gamins ! dit-il à M. de Pervényo.

— Ah ! mais oui, et nous fêterions leurs récents succès à Polytechnique.

M^{me} de Pervényo s'approchait aussi avec Madeleine et dit à la jeune femme à voix basse :

— En effet, les efforts... héroïques, on peut dire, de notre ami Arlac ont enfin abouti. Ses deux neveux, auxquels il sert de père depuis la mort de son frère, qui était veuf déjà, sortent de Polytechnique cette année en très bons rangs. Voilà quinze ans qu'il les a près de lui. Nous sommes persuadés qu'il leur a sacrifié tous projets personnels, puisqu'il ne s'est pas marié. Quel grand cœur !

« Ces jeunes gens sont parfaits; aussi, moi qu'on accuse, vous le savez, d'être une marieuse enragée... »

— Vous êtes si dévouée, sans cesse occupée des autres.

— Bref, croyez-vous que je pensais, ce soir, en voyant vos chères fillettes grandiées, que ces deux charmants garçons, si admirablement élevés, pourraient, un jour, vous être présentés. Imaginez que ce sont deux jumeaux ! Cela paraît écrit pour des jumelles... »

Et l'aimable femme riait.

— Vous êtes bien bonne, vraiment, mais elles ont à peine quatorze ans !...

— Ce serait très bien comme différence d'âge avec Raoul et Guy Arlac.

— Nous avons le temps d'en reparler, conclut Madeleine en souriant, mais je vous suis reconnaissante de songer au bonheur, lointain, de ces petites.

Justement Guite et Suzy accourraient, amenant leurs jeunes camarades très affairés de même.

— Maman, André et Jacques et Anne et Marie voudraient savoir quand on commencera à construire l'hospice de Notre-Dame de la Mer.

— Au printemps prochain, répondit la jeune femme. Je n'ai pas voulu qu'on s'en occupât cet automne pour ne pas fatiguer votre père qui devait encore prendre beaucoup de repos.

— C'est une sage précaution, assura l'une des dames. M. de Kermadel a été si cruellement blessé.

— Il n'y paraît plus, en tout cas, remarqua M^{me} de Pervényo. Il a retrouvé toute l'élégance incontestée qui a toujours été son partage, de même que sa bonne grâce. Voyez-le donc, sans cesse debout, s'occupant de chacun...

Et la vieille dame suivait de l'œil M. de Kermadel qui évoluait en effet parmi ses invités, avec sa distinction habituelle et le soin évident d'être agréable à tous.

Mélancoliquement, Madeleine songea combien elle-même avait subi ce charme..., tandis que la comtesse poursuivait :

— Je le vois encore à une réception à Paris, chez sa mère, ma pauvre amie Geneviève. Il avait dix ans et nous émerveillait. Gracieux, courtois comme un petit page. On en raffolait.

— Oh ! qu'il devait être gentil ! s'exclama Guite.

— J'aurais tant voulu le voir ! assura Suzy, avec un regret si naïf qu'on éclata de rire.

La soirée prit fin. Les autos vinrent se ranger devant le perron, et bientôt tous les hôtes du château prirent congé. M. et M^{me} de Kermadel se retrouvèrent seuls avec Pierre Arlac qui fit ses adieux à la jeune femme; devant partir de grand matin, il ne pouvait la revoir.

Madeleine l'assurait du plaisir qu'elle avait eu à le recevoir et ajouta aimablement :

— Vous ne nous aviez pas donné de détails sur vos neveux dont vous ne nous parliez que très incidemment. Mais je sais qu'ils sont charmants.

Le conférencier parut très ému et dit avec simplicité :

— Ce sont mes fils ! les fils de mes idées et de mes rêves.

— Aussi serai-je très heureuse si vous voulez bien les emmener à vos prochaines visites à Kermael.

— Comment vous remercier, Madame ? Rien ne pourrait m'être plus agréable.

Enfin on se sépara sur des promesses de revoirs fréquents.

Arlac regagna son appartement ; les enfants montèrent, en bondissant, le grand escalier, et riant si fort que leur mère dit à son mari debout près d'elle :

— Quelles gamines ! Et, cependant, croyez-vous que M^{me} de Pervényo imagine déjà de songer à leur mariage...

— C'est quelque peu prématuré, il me semble.

— Elle me parlait des neveux de M. Arlac comme prétendants possibles.

Gabriel s'immobilisa brusquement :

— Les neveux d'Arlac ?

— Oui. Je suis fort étonnée qu'il ne nous en ait jamais entretenus que tout à fait par hasard.

— Il m'en a beaucoup parlé à moi-même.

— Ah ! Il a été plus discret avec moi.

— Oui.

— Et que dites-vous de l'idée de M^{me} de Pervényo, si prématurée soit-elle ?

— Je dis, fit soudain une voix sèche à ses côtés, je dis que, moi vivant, mes filles n'épouseront point les neveux d'Arlac.

Surprise par le ton de son mari, Madeleine leva les yeux sur lui, mais la physionomie de Gabriel, rigide, n'expliquait point pareille âpreté.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, quelque peu hantaine.

Il ne répondit pas, la salua d'un courtois : « Bonsoir, Madeleine », et s'engagea dans l'escalier.

Tout à coup, elle se souvint de son aveu, d'une sorte de jalouse envers Pierre Arlac, et, très bonne, elle essaya d'une diversion :

— Alors, Gabriel, êtes-vous décidément converti aux projets politiques de M. de Pervényo? Ce serait, de votre part, je le sais, un très grand dévouement.

Ils étaient parvenus au palier du premier étage. Gabriel demeurait silencieux. Enfin il dit à voix basse :

— Il y a une époque de ma vie qui sera exploitée par mes adversaires.

Elle tressaillit :

— Oh! croyez-vous...

— Certes! Et je ne puis supporter l'idée que vous seriez vous-même le point de mire de racontars stupides... On fouillera dans notre existence, mes fautes! votre fuite!

La jeune femme était atterrée :

— Est-ce possible?

— C'est même certain. Voilà pourquoi je n'ai point donné un consentement complet à ces messieurs. Je ne peux imaginer qu'il me soit lancé une phrase de ce genre... en telle réunion électorale ou des affiches apposées dans le pays, relatant... ces faits... douloureux.

Elle le regardait avec une si naïve surprise qu'il sourit mélancoliquement :

— Vous êtes loin de pareilles vilenies!

— Mais c'est odieux! En tout cas, nous sommes réunis; que peut-on dire actuellement?

— Rien, mais le passé est le passé.

Et, cette fois, une morne tristesse assombrissait tout à fait la physionomie de Gabriel qui conclut en se détournant :

— Dieu seul réhabilite... ceux qui se repentent.

— Dieu! oui! tout d'abord. Mais, après lui, n'ai-je pas pardonné... de tout cœur...

— Oh! non! vous n'avez pas pardonné, déclare-t-il amèrement. Bonsoir, Madeleine. A demain.

Il gagna sa chambre, tandis qu'elle entrait dans la sienne, sous le coup d'une émotion pénible.

Elle renvoya la femme de chambre qui attendait et s'assit, tout à ses pensées.

Pour la première fois depuis le jour où elle avait quitté son mari, elle mit en doute l'équité de ce mouvement.

Cependant, bien vite, une révolte l'agita. Fallait-il donc tolérer la félonie installée à son foyer? Fallait-il subir les mensonges de Gabriel, à chaque heure, chaque minute? N'était-ce pas admettre cette indigne conduite que de la tolérer à ses côtés?

Elle se leva et se mit à marcher à pas nerveux dans la chambre, parce que toutes les visions désolantes de cette époque où elle avait tant souffert revenaient en rafales. Ses premiers soupçons, ses larmes, ses luttes intimes quand elle « voulait » se dire qu'elle faisait erreur; des semaines, des mois d'agonie...; le regard de ces yeux bleus qu'elle sut n'être qu'un regard de traîtrise; les mots charmeurs sur cette bouche souriante qui n'étaient que des mots de trahison...

Le cœur battant, elle parcourait désespérément la vaste pièce, mais elle s'immobilisa soudain d'un air de défi : « Qui donc pourrait soutenir qu'elle avait mal agi? Qui donc? »

Mais aussi vite elle s'affaissa de nouveau dans un fauteuil. Hélas! ne le savait-elle pas? L'un de ceux qui représentent ici-bas le Dieu de justice et de bonté, le saint curé de Castelbel, ne l'avait-il point désapprouvée dès qu'elle lui confia le motif de son arrivée au village et, plus tard, n'ajoutait-il pas que le pardon accordé dans la nuit de l'ambulance n'avait point été suivi d'efficacité?... Et elle crut entendre l'amère protestation de Gabriel, un instant plus tôt : « Oh! non, vous n'avez point pardonné. »

Alors!... Alors... Fallait-il s'avilir en cette atmosphère de mensonges constants dans le passé, et, maintenant, abolir sa fière indépendance, croire au cabotinage de ce repentir? Allons donc! Qu'était son mari, sinon l'éternel trompeur? Combien davantage lui avait-il paru inférieur aux côtés de Pierre Arlac! Et vinrent en foule se poser des visions du mois passé auprès de cet être si magnifiquement doué. Que d'heures délicieuses! Quelle joie délicate de savourer ces entretiens où

l'on ne savait qu'admirer le plus : le fond si parfait ou la forme si attrayante. Elle revit l'ardeur contenue du conférencier, lorsque dans leurs nombreux tête-à-tête il l'entraînait, ravie, vers les sommets. Quelle exquise jouissance, un soir, sur la terrasse, lorsqu'il avait déclamé à ton assourdi, mais de cette voix vibrante malgré lui, qui emportait, les beaux vers d'un poète de ses amis. Et c'était fini ! fini !

Il faudrait retomber dans sa solitude morale, un instant peuplée par une présence vivifiante... Tristesse ajoutée à ses tristesses... Elle demeurait là, inerte, sans forces à l'idée de ce lendemain qui serait si vide.

Tout à coup revint à sa mémoire la « défense » de Gabriel, la souffrance du ver de terre devant l'oiseau de haut vol, et elle eut un sourire moqueur... Croyait-il, par hasard, qu'elle fût restée l'enfant candide de jadis ? la femme ingénue que des mots très fins, et paraissant toujours sincères, touchaient chaque fois ? Cependant, ce soir même, n'avait-elle pas été émue encore à l'idée d'une peine que, jamais, sûrement, le beau diseur n'avait éprouvée ? Au surplus, que voulait-il insinuer ? Avait-il quelque droit de revendication ? De quoi se mêlait-il ? Voyez-vous cet époux réclamant auprès de sa femme, tel que l'est pu faire un mari sérieux et fidèle ? Et une colère montait en elle. Il avait l'audace, oui ! l'audace incroyable de s'ériger en martyr !...

Et, le jour suivant, c'était lui, le trompeur, qu'elle devrait voir en tous ces lieux qu'avait occupés l'homme ardent et droit, si grand en son âme, en son cœur. Elle se remit debout, nerveuse, devant les regrets de ce départ et l'obligation de les cacher.

Les cacher ?... Quoi donc ?... Qu'était-ce ? Elle ! Elle !... Madeleine Marvley, si fière, infaillible ! Elle !... Elle avait donc quelque chose à dissimuler..., comme les coupables ?... Et, parce que deux heures sonnaient à sa pendule, un flot de sang monta à son visage, tandis qu'elle devait constater que la pensée de Pierre Arlac l'occupait depuis de longs instants.

Une confusion inouïe l'agita, et, en réflexe na-

turel, elle en reporta la cause sur Gabriel. Pour la première fois, en son existence jamais effleurée du plus léger remords, c'était par la faute de son mari qu'elle ressentait cette humiliation. Deux heures ! Et cette rêverie n'avait été que le fait d'une tristesse inavouée qu'elle devrait, oui ! qu'elle devrait dérober à tous...

Son irritation ne faisait que grandir contre l'ouvrier malfaisant qui avait brisé son cœur, dévasté sa vie et mettait ce soir cette brûlure à son front, parce qu'il en avait créé lui-même le motif.

Ah ! que lui importait, quand elle était une femme heureuse, quand elle aimait son mari, quelque rencontre, quelque attirance que ce fût ? Rien ! rien qu'un plaisir de l'esprit. Que de fois était-elle rentrée enthousiasmée d'une conférence, d'un cours, d'une audition, et si heureuse de faire partager cet enthousiasme à Gabriel. Combien ces impressions exaltantes lui paraissaient, au contraire, meilleures et plus étendues alors, près de lui !...

Oui ! Lui seul était le vrai coupable. Lui dont le crime l'avait jetée dans ce désert où elle avait accueilli l'intérêt qu'offrait Pierre Arlac.

Fatiguée, excédée, si triste, elle se coucha, sachant bien, ce soir, qu'elle n'avait point pardonné véritablement.

Gabriel, lui, ne dormait pas, et tout aussi amères que celles de Madeleine étaient ses pensées.

Comme elle, il redoutait le lendemain, mais pour une raison bien opposée.

Il savait qu'il apparaîtrait aux yeux de sa femme, quelque succès qu'aient eu ses diversions de spirituelle gaieté, la veille, comme un fantoche en face du souvenir d'Arlac. Et cela, il ne pouvait en supporter l'idée.

Exaspéré, il essayait de se justifier et de se dire qu'il était le maître et pouvait, à son tour, humilier l'orgueilleuse ! Mais toute cette agitation rageuse butait sans cesse contre une lourde, lourde peine... Qui pouvait-il accuser, sinon lui-même ? Etais-elle donc coupable, la pauvre femme qu'il avait jetée dans son dur isolement, de revivre

devant une personnalité aussi haute que celle de Pierre Arlac ? Cependant, à l'aube, il aboutit à un projet de départ.

Il accompagnerait Arlac à Paris, et, là-bas, il réfléchirait ; à quoi ? Il ne savait... mais n'aurait pas le désagrément de constater la mélancolie de sa femme, ses regrets. Reviendrait-il ? Il n'eût pu le dire.

Son cœur se serra à l'idée de laisser cette chère vie de famille, si précaire fût-elle ; pourtant, lorsque Yvonne vint ouvrir les fenêtres de Madeleine, la jeune femme lut un billet que Jean-Marie avait chargé la femme de chambre de remettre à Madame de la part de Monsieur parti avec M. Arlac. Quelques mots seulement :

MA CHÈRE MADELEINE,

J'accompagne à Paris notre ami Arlac. Je n'ai pu vous en prévenir hier, car je n'ai fait ce projet que cette nuit. Vous savez qu'il était nécessaire de revoir l'hôtel, qui doit avoir besoin de réparations urgentes après ces cinq années d'abandon. Je ferai cela. Ne vous préoccupez pas de ma santé. Je serai prudent.

Mes excuses pour ce départ subit et mes tendresses aux petites.

GABRIEL.

Devant ces courtes lignes, Madeleine éprouva une impression étrange qui se fit pénible.

Qu'est-ce que cela signifiait ? Son mari la quittait. Rentrerait-il ?... Et, lorsque cette interrogation se posa en elle, inattendue, elle ne sut comment y répondre.

Elle se leva, troublée, anxieuse, et déjà préoccupée de l'étonnement et du chagrin que causerait à ses filles l'absence de leur père, surtout le billet ne donnant aucune indication de prompt retour.

Avec bonté, elle les rassurait, lorsque le courrier du matin apporta une diversion causant un extrême plaisir à la mère et aux enfants.

C'était une lettre de M^{le} du Mène qui annonçait son arrivée pour le jour même. Elle avait dû conduire à Brest des blessés militaires en convalescence et se réservait, avant de rentrer à Nice, quelques jours à passer auprès de ses amies.

Madeleine décida de l'installer dans les pièces

que venait de quitter Pierre Arlac. Pour cette nouvelle organisation, elle les parcourait avec les domestiques et songea aux beaux souvenirs que laissait à Kermadel le passage du conférencier; mais, à sa vive surprise, ce ne fut point le regard étincelant d'Arlac qui lui revint en mémoire, mais celui de deux yeux bleus fatigués et suppliants qu'elle souhaita, tout à coup, revoir au plus tôt.

Un malaise indéfinissable lui apprit qu'elle n'était point en paix avec elle-même, tandis que la terrible question revint se poser : Rentrerait-il ?

Et, parce que Guite et Suzy accourraient, affaîrées, elle se demanda, dans une angoisse inexpprimable, si elle n'avait pas privé, une fois de plus, ces petites de leur père tant chéri.

Dans son trouble, elle voulut ne plus penser qu'aux détails des préparatifs concernant l'arrivée de M^{me} du Mène.

La journée s'écoulait, lente, pénible, avec cette pointe secrète fichée dans son cœur : Reviendrait-il ? N'avait-elle pas lassé le malheureux dont le repentir était peut-être réel ?... Et, chose étrange, elle continua à s'apercevoir que le vide redouté ne provenait point de l'absence d'Arlac, mais de celle de son mari. Elle essaya de se dire qu'elle éprouvait l'impression habituelle de ceux à qui on retire tout à coup leur malade, et qui se trouvent, de ce fait, oisifs et désemparés, mais il n'en était rien. Ce n'était point seulement Gabriel, souffrant, blessé, fiévreux, qui lui manquait, mais le père de ses enfants, le maître de la maison et celui qui s'était révélé grave et averti parfois, comme la veille. Or, elle l'avait repoussé, humilié, méprisé, jour à jour, depuis près d'un an... Reviendrait-il ?... Et le malaise angoissant qu'elle n'osait point encore qualifier de remords montait en elle de plus en plus.

M^{me} du Mène arriva à la fin de l'après-midi. La mère et les filles l'attendaient au bout de la magnifique avenue qui, de la route, conduisait au manoir. Ce furent des cris de joie de Guite et de Suzy, une exclamation de plaisir de Madeleine, lorsque la cape et le voile de la chère infirmière apparurent dans l'auto approchant. Puis, la physionomie calme, le bon regard de celle qui apport-

tait toujours avec elle la sérénité ! La jeune femme l'éprouva aussitôt. Lorsqu'elle passa son bras sous celui de la vieille fille pour retourner vers le château, elle eut l'impression d'un réconfort.

— M. de Kermadel est absent ? dit M^{me} du Mène.

— Oui ! oui ! Croyez-vous ! s'exclamèrent les petites ; ce vilain père !... parti cette nuit sans crier gare !

— Comment va-t-il ?

— Bien, très bien !

— L'air natal a été miraculeux pour lui, expliqua Madeleine.

— Il devait être malade ou absent pour ne point se trouver avec vous à mon arrivée, remarqua M^{me} du Mène, car il est trop aimable et bon pour qu'il eût manqué à cela.

Aimable et bon ? se dit Madeleine ; oui, c'était le fond de ce caractère si complexe ; mais que n'avait-il simplement une loyauté entière ?... Alors le sentiment désagréable qui l'agitait depuis le matin lui suggéra une pensée, nouvelle aussi ! Pouvait-elle assurer qu'il n'avait point recouvré une franchise complète ? Pourquoi s'obstiner à douter de chacun de ses actes ?

M^{me} du Mène, à laquelle Guite et Suzy faisaient part avec volubilité de leur surprise et de leurs regrets à propos du départ inattendu de leur père, demanda à M^{me} de Kermadel :

— Aurai-je le plaisir de le voir ? Va-t-il rentrer bientôt ?

La jeune femme se détourna légèrement et répondit, hésitante :

— Je l'espère ; mais, à vrai dire, il ne fixe point de date pour son retour.

— Ah ?...

Lorsqu'on arriva près du château, M^{me} du Mène s'immobilisa, les yeux attachés à la belle demeure. Après une minute de contemplation silencieuse, elle dit en souriant aux enfants qui regardaient, surprises, son visage pensif :

— Mes petites chéries, imaginez-vous combien le Bon Dieu vous gâte en vous donnant pareille opulence ?

— Oh ! oui ! Mademoiselle. Maman nous le dit

sans cesse, s'exclamèrent-elles, et c'est pour cela que nous devons être très charitables!

— Chère amie, ajouta Madeleine, à propos de charité j'ai découvert, parmi mes pauvres, une veuve, une étrangère, une malade des plus intéressantes, une âme vraiment admirable. Je la visite le plus que je peux, et, chaque fois, je reviens avec l'impression d'avoir vu une sainte.

— On fait parfois de ces trouvailles, si l'on peut employer un terme vulgaire à propos de ce qui est plus haut que ce monde, parmi le peuple, répondit simplement la vieille fille.

Elles gravissaient le perron, et nul ne vit que les paupières s'abaissaient sur les yeux au regard de paix, parce que des larmes les embrumaient. Louise du Mène revoyait plus vivante l'image toujours présente en son cœur de sa chère maison, à elle, la maison de ses parents, de toute sa race, maison traditionnelle où l'on avait servi Dieu et aimé les hommes, la vieille maison ravissante dans sa grâce vétuste, le petit château du Mène, posé en nid d'aigle, au bord du torrent qui descend tumultueux dans ses blancheurs d'écume jusqu'au fond de la vallée où il s'assagit et forme un large cours d'eau, en ce pays de Savoie qu'elle aimait tant. Jamais plus elle ne franchirait le porche archaïque, ne parcourrait les pièces emplies de meubles, de mille choses diverses..., « objets inanimés » qui « s'attachent à notre âme ». Non ! Jamais plus ! parce que son frère, le fils de cette race magnifique, les barons du Mène, s'était détourné du chemin familial, avait « livré aux bêtes » le foyer béni. Elle savait qu'en sa vieillesse isolée elle n'aurait pas « où reposer sa tête »..., mais, parce qu'elle ne faisait jamais porter à autrui le fardeau de sa peine, elle parvint à refouler ses larmes et sourit à ses amies.

Le soir, tandis que Guite et Suzy étaient montées dans leur chambre, Madeleine s'attarda auprès de M^{me} du Mène, et, soudain, avec cette ardente loyauté qui dictait tous ses actes, elle lui dit spontanément :

— Vous allez me trouver bien coupable?...

— Pauvre petite!... Toujours loin, alors, de ce que le Bon Dieu attend de vous?...

— Oui !...

Tout à coup, Madeleine murmura très bas, très bas :

— S'il ne rentrait pas !...

Un silence suivit. Puis, du même ton étouffé :

— Mademoiselle, j'ai peur...

— Moi aussi, répondit simplement l'infirmière.

La jeune femme se couvrit le visage de ses deux mains :

— Les petites !... Que devineraient-elles ! Et quelles souffrances ! Ce père tant aimé qui s'éloignerait encore...

Puis elle se redressa :

— Ce serait odieux de sa part. N'ai-je pas fait mon possible ?

— En êtes-vous bien certaine ?

— Oui ! oui ! affirma avec force la jeune femme. Chère amie, subir constamment ce doute, cette répulsion du mensonge et dans le passé et dans le présent !

— Vous ne pouvez le justifier pour le présent. Votre mari vous en a-t-il donné l'occasion ?

— Non ; mais que croire devant des faits où je retrouve toute son habileté d'autrefois, ce cabotinage élégant du charmeur qu'il n'a cessé d'être ?

M^{me} du Mène demeurait silencieuse. Enfin elle leva les yeux sur le visage palpitant de la jeune femme :

— Ma pauvre petite, je constate avec chagrin que vous êtes exactement au même point, en votre pardon si... incomplet, qu'à l'heure où nous nous sommes séparées à Nice.

Madeleine tressaillit, mais resta muette. Cependant elle s'expliqua bientôt :

— Non. Je n'éprouve plus absolument cette répulsion ! C'est, hélas ! le mot qui convient à l'impression des plus pénibles qui me saisissait constamment au début, par l'horreur de sa fourberie. Oh ! Mademoiselle, ces yeux menteurs, ces sourires faux, ces mots de félon ! Quel supplice !

— Intolérable, je le comprends, pour une nature comme la vôtre ; mais vous n'avez pas le droit de juger qu'il en est encore ainsi.

— Oui, je sais. Et c'est pour cela que ce flot de dégoût, à l'idée d'une tromperie possible, ne

in'atteint plus que rarement, parce que je n'ai aucune preuve de sa déloyauté actuelle.

— J'ai vu beaucoup d'êtres changés, purifiés par ces quatre terribles années de guerre. Il ressort de tous mes entretiens avec M. de Kermadel qu'il est de ceux-là.

— Je voudrais tant le croire!... Mais je ne peux pas! Je ne peux pas!

Encore un silence tomba entre elles. Puis Madeleine reprit avec angoisse :

— Chère amie, je suis confondue devant cette évidence qui vous est apparue tout de suite. C'est que je suis à peu près au même point qu'il y a bientôt un an... Cependant, je vous le répète, je ne ressens plus cette horreur, si âpre...

— Puis-je vous demander, mon enfant, si... si votre mari... vous aime..., vous l'a déclaré?...

— Oui, Mademoiselle.

— Et qu'avez-vous répondu?

— Oh! Mademoiselle, j'ai trouvé cela indigne! Comment a-t-il osé!...

La vieille fille regarda sans mot dire le beau visage empourpré de colère. Elles s'embrassèrent tendrement et se séparèrent. Lorsque la jeune femme se fut retirée, M^{me} du Mène demeura un instant pensive, une vive inquiétude en son cœur affectueux : Reviendrait-il? Elle ne savait; mais, devant l'enchaînement des faits, elle eut le chagrin de se répondre : « Il ne reviendra pas. »

* *

Le lendemain se passa, pour Madeleine, dans une inquiétude inexprimée, mais que M^{me} du Mène partageait en la dissimulant. La veille, les enfants avaient écrit longuement à leur père, avec les plus tendres reproches et les plus pressants appels de retour, et, sans oser se l'avouer, leur mère attendait anxieusement le jour suivant qui amènerait, espérait-elle, la lettre de Gabriel à ses filles. Elle-même avait répondu au billet de son mari par quelques lignes aimables, avec des recommandations de santé et affectant de croire à la très prochaine arrivée du voyageur.

Or, le courrier n'apporta rien de la part de

M. de Kermadel, et, soudain, les soupçons de Madeleine vinrent en tempête lui faire croire à une duplicité de son mari. Etait-il réellement à Paris ? Une fois de plus, ne l'avait-il point trompée ? Et l'aversion, si difficilement maintenue depuis des mois, s'imposa, pénible à subir, plus encore à réprimer.

M^{me} du Mène suivait avec perspicacité les luttes intimes que la droiture naturelle de la jeune femme laissait paraître au dehors et s'efforçait de la détourner de la pensée poignante. L'étonnement attristé des enfants était douloureux à constater. Les pauvres petites montraient une physionomie troublée, et des regards d'angoisse se levaient sans cesse sur leur mère qui s'efforçait de leur sourire, mais elles devinèrent bientôt qu'un tourment secret l'agitait elle-même.

Le quatrième jour, après le passage du facteur n'apportant point les nouvelles tant souhaitées, Guite ne put retenir ses larmes. Madeleine la consola tendrement, arguant des occupations de leur père à Paris à propos des réparations à effectuer à l'hôtel, de sa fatigue après des séances avec les architectes, de sa paresse bien connue pour écrire..., mais la petite avait du mal à admettre les justifications d'un silence aussi cruel, et Madeleine, émue devant les yeux bleus mouillés qui rappelaient d'autres yeux mouillés aussi de larmes amères qu'elle n'avait point consolées, serrait contre elle la tête blonde qui se blottissait désespérément sur son épaule. Enfin, Guite parvint à se calmer, et Suzy l'entraîna ; mais quel fut l'émoi de la jeune femme lorsqu'un instant plus tard elle vit revenir l'enfant si sérieuse et si bonne qui s'agenouilla près d'elle et, cachant son visage sur les genoux de sa mère, murmura :

— Papa ne reviendra plus. Je l'ai compris...

Une exclamation de Madeleine l'interrompit :

— A quoi penses-tu, ma chérie ?

Suzy tremblait comme une feuille, mais poursuivit courageusement :

— Je proteste... quand Guite me dit qu'elle en a peur, mais je sais bien, moi, qu'il est parti de nouveau !

— Non ! non ! non !

Suzy leva vers elle son pauvre petit visage pâli, et Madeleine crut que toutes ses forces l'abandonnaient lorsque sa fille demanda ingénument :

— Oh ! maman, que fallait-il faire pour le garder ?

La jeune femme couvrit de baisers le front pur, les joues décolorées, sans parler tout d'abord, parce que la phrase si simple l'avait frappée en plein cœur. Que fallait-il faire pour garder son père à cette enfant ? Il fallait, hélas ! être humble et bonne, et elle ne l'avait pas été. Elle se leva, et, mettant toute sa volonté dans son regard et sur ses lèvres, elle répondit avec force :

— Ne crains rien et dis à Guite de ne rien craindre. Père va rentrer.

L'enfant, confiante en la mère qui ne l'avait jamais trompée, l'embrassa chaudement et disparut, disant en une détente heureuse :

— Quelle joie !...

Lorsqu'elle se fut éloignée, Madeleine courut vers sa vieille amie et, d'un élan, lui conta la scène émouvante :

— Mademoiselle, que faire ?

Elle savait bien ce qu'il y avait à conclure, la chère dévouée, mais elle jugea impossible d'obtenir à cette minute l'abnégation nécessaire de la révoltée qui disait, dans une exaspération inouïe :

— Lui ! toujours lui ! Après avoir fait tant pleurer la mère, voici qu'il désole les enfants !

Bien des mots droits et pitoyables venaient aux lèvres de M^{me} du Mène, mais elle ne les prononça point, car elle savait qu'à cette minute ils seraient absorbés par l'amertume indicible qui bouleversait la jeune femme.

— Chère enfant, dit-elle avec sa douceur affectueuse, ne croyez-vous pas que ces petites ont besoin d'une diversion à leur attente ? car, enfin — et elle baissa la voix, — nul ne peut dire que leur père écrira demain, après-demain... J'ai l'impression...

— Oh ! laquelle ?

— Qu'il prépare un projet que nous ne pouvons deviner... Il l'annoncera lorsque tout sera conclu.

— Vous croyez ?

— C'est, du moins, la logique des événements

actuels, me semble-t-il. En attendant, ces enfants s'énervent, il faut les distraire. Que diriez-vous de me conduire à un pardon, un pèlerinage...

— Quelle excellente idée!

— Je ne connais pas Sainte-Anne d'Auray, le célèbre sanctuaire, et, au surplus, allons où vous voudrez.

— Il est trop tard, en cette fin de septembre, pour voir un grand pardon. Les derniers ont eu lieu le 8. Allons au Folgoët, la basilique merveilleuse, la légende ravissante de Salaün, le fou du bois.

— Oui, je sais, le lis fleuri en plein hiver sur sa tombe et les deux mots inscrits en lettres d'or sur la pure corolle : *Ave Maria*.

— C'est bien cela.

Les enfants bondirent de joie à l'annonce de ce projet, et il fut décidé qu'on partirait en auto le lendemain dans l'après-midi pour le Folgoët.

* *

Le courrier du matin n'apporta rien encore..., mais Guite et Suzy, rassurées depuis la veille par les paroles de leur mère et distraites par l'idée du pèlerinage qu'on allait effectuer, ne montrèrent pas une trop grande déconvenue, et, vers le soir, on prit la route de Brest pour coucher en ville. Le lendemain serait consacré au Folgoët.

Malheureusement, le temps était sombre, orageux; mais les deux femmes, désireuses d'enlever les enfants à leur tourment, décidèrent de ne point en tenir compte. Le jour baissait quand l'auto déboucha de l'avenue sur la route, et à peine eut-on fait un kilomètre qu'on aperçut le recteur, courbé, toussant comme d'habitude.

On arrêta la voiture, et il dit aussitôt :

— Madame, j'allais chez vous.

— Qu'est-ce, Monsieur le recteur ?

— Je viens de visiter la veuve étrangère. Elle est au plus mal, ne passera pas la nuit, je le crains.

— Oh ! la pauvre femme !

— Je lui ai donné tous les secours religieux — qu'elle a reçus... comme une sainte..., — et je dois

la quitter pour voir un autre malade assez loin, au delà du bourg. Il est également à toute extrémité, et je me hâte en ce moment afin de le rejoindre.

— Oui ! Une longue course... qui va vous exté-
nuer, puis à quelle heure votre dîner ?...

— Oh ! cela ! fit le prêtre avec un geste d'in-
souciance. Mais il faudrait chercher quelqu'un qui
voulût bien passer la nuit auprès de la mourante.
J'allais vous prévenir de cet état de choses et
aussi vous remettre une petite somme qui doit
vous être rendue, m'a-t-elle assuré.

Et il tendait à M^{me} de Kermadel quatre-vingt-
dix francs.

— Gardez ! gardez pour d'autres, Monsieur le
recteur, dit Madeleine. Mon Dieu, elle n'a dépensé
que dix francs depuis tant de jours... Comment
faire pour trouver une femme disponible ? ajouta-
t-elle.

— Je suis si désireux de rejoindre au plus vite
mon malade que je vous demande la permission
de poursuivre mon chemin. Et je suis tranquille,
car vous allez découvrir quelqu'un à mettre auprès
de cette mourante.

— Oui, sûrement !

Le recteur s'éloigna avec un sourire de con-
fiance, tandis que Madeleine réfléchissait :

— Qui donc envoyer là-bas ? disait-elle. Nola a
sa crise de rhumatisme; Yvonne partie justement
pour huit jours depuis hier. Les autres..., je ne
puis compter sur eux. Au village, il y aurait la
vieille Thérèse; mais aller à Porz-Owen ce soir...
C'est tard.

— Et l'eau qui monte, Madame. C'est grande
marée. Bientôt la pointe, là-bas, sera entourée,
remarqua respectueusement le chauffeur.

— Ah ! oui ! Je n'y songeais pas.

Et elle expliqua à M^{me} du Mène que la mesure
habituée par la pauvre femme était située à l'ex-
trémité d'une sorte de presqu'île qui devenait une
île à marée haute, et nulle de ces femmes ne vou-
drait être ainsi bloquée.

— Surtout, Madame, se permit encore de faire
remarquer le chauffeur, que ça va être gros temps.

Et il montrait le ciel qui s'enténébrait de plus
en plus.

— Mes enfants, voilà mon affaire ! dit tranquillement M^{me} du Mène en se levant pour descendre de voiture. Je vais veiller cette femme. Nous renverrons à demain ou après notre petit voyage.

— Oh ! Mademoiselle, non ! non ! supplièrent les enfants. Maman va bien penser à quelqu'un...

— Oui, je pense à quelqu'un, dit tout à coup Madeleine, mais nous ne pouvons perdre du temps, car il faut arriver à Brest avant l'orage qui probablement éclatera d'ici peu. Chère Mademoiselle, partez avec les petites et faites demain sans moi le pèlerinage du Folgoët. Guite et Suzy, qui le connaissent parfaitement, vous en feront les honneurs. A demain soir.

— Maman, comment, vous nous laissez ?

— Oui. Avec une autre maman. Vite, hâtons-nous. Chère amie, voilà ma bourse.

Et elle tendait en riant son sac à main à M^{me} du Mène qui le prit sans mot dire, tandis qu'elle posait un regard pénétrant sur la jeune femme qui la regarda à son tour.

Elles se comprirrent.

— N'ayez aucun souci pour les enfants, assura M^{me} du Mène.

— Oh ! non. Je n'en ai point.

— Soyez prudente, dit à mi-voix l'infirmière.

— Oui, répondit de même M^{me} de Kermadel qui embrassait vivement ses filles, son amie, et se retrouva sur la route.

Le chauffeur referma la portière. L'auto démarra et disparut à un coude du chemin.

Elles s'étaient comprises, et, dans la voiture qui filait à toute allure, M^{me} du Mène dit gaiement aux deux sœurs encore déçues de la disparition subite de leur mère :

— Mes petites chéries, me voici livrée à vos soins.

C'était leur donner une mission qui les mit aussitôt en belle humeur, et les bonnes enfants s'empressèrent de renseigner par avance leur amie sur le Folgoët.

Jamais Louise du Mène n'avait amoindri un élan chez amtrui, diminué l'effet d'une bonne volonté,

détruit un mouvement généreux. Aussi avait-elle accepté le projet caché de Madeleine, trouvant, en sa simplicité coutumière, plus naturel, en effet, que la jeune femme se chargeât de la charitable veillée qu'elle-même, étrangère au pays, nouvelle venue au chevet de la pauvre créature et, de plus, faisant ainsi manquer la distraction qu'elle souhaitait, au contraire, pour les enfants, car Madeleine et ses filles n'auraient pas continué vers le Folgoët.

Madeleine avait marché rapidement, bien décidée à veiller elle-même la mourante, puisqu'elle prévoyait n'avoir plus le temps de chercher une aide, la presqu'île devant être déjà sous les premières eaux. Elle quitta bientôt la route pour prendre un sentier qui devait la conduire à Porz-Owen.

Le terrain devenait de plus en plus aride, couvert de pierailles. La pointe effilée du petit cap apparaissait encore fort loin et entourée de la ceinture brillante formée des flots mouvants qui gardaient la lumière de cette fin de jour.

Elle arriva près du hameau composé de sept ou huit maisons, soigneusement orientées contre le vent du large, face opposée à la mer. Elle connaissait à peu près tous les ménages de pêcheurs qui habitaient là, et peut-être pourrait-elle y trouver une garde parmi les femmes de ces marins. Mais un instant de conversation, l'émotion des braves ménagères qui s'interrogeaient d'une maison à l'autre pour découvrir la plus libre d'entre elles, les enfants à qui il faudrait laisser des recommandations, le mari à attendre, peut-être, pendant un moment, tout cela constituerait un retard tragique s'il mettait dans l'impossibilité d'atteindre ensuite la maison isolée. Elle se dit, cependant, que l'un des marins l'y conduirait, mais le gros temps annoncé ne serait-il pas un péril? Alors? Et, au surplus, pourquoi compter sur autrui? Avait-elle oublié ses anciennes fonctions d'infirmière? Et l'eau brillait, là-bas, ruban de clarté enserrant la presqu'île. Elle précipita sa marche en évitant quelques habitations où, sur le seuil, des femmes

questionnaient les hommes qui regardaient vers la mer, prévoyaient, sans doute, le « gros temps » annoncé par le chauffeur, et elle redoubla de vitesse.

De plus en plus, le chemin qu'elle suivait se faisait pierreux, abrupt ; les arbres avaient disparu, des rocs pointaient, nombreux, et, bientôt, au delà d'une nappe lumineuse et nacrée, elle vit enfin, sur la hauteur, la pauvre demeure.

Posés entre deux rochers de la falaise, un toit en mauvais état, un mur, une porte branlante avaient seuls été édifiés de main d'homme, les trois pans de granit ayant servi de fond et de côtés. La mesure était abandonnée quand les Languedociens arrivèrent si inopinément dans le pays, et ils s'y installèrent sans que personne réclamât pour cette sorte de tanière.

« La malade sera-t-elle encore vivante ? se demandait Madeleine. Comme je ne pourrai plus repartir, dans un instant, la mer étant trop haute, ma course deviendrait inutile, en ce cas, et je serais bloquée là-bas. A Dieu vat ! » se dit-elle courageusement.

Elle arriva au bord des flots qui faisaient déjà une île de la langue de terre. En hâte, elle se déchaussa et entra bravement dans l'eau, puis elle alla ainsi, aussi vite que possible, vers la maisonnette, redoutant d'être prise par les vagues montantes. Les lueurs du crépuscule l'éclairaient quand la jeune femme parvint au sentier fort raide, encore à sec, qui y conduisait. Elle s'assit, essoufflée, et se rechaussa, puis elle s'aperçut que des couleurs lugubres se combinaient de la terre au ciel, et l'atmosphère devenait étouffante. Une tempête se préparait probablement, une terrible tempête à cette date d'équinoxe, et elle eut une satisfaction profonde à l'idée qu'elle avait pu arriver jusqu'à celle qui eût passé ses dernières heures seule au milieu des éléments bientôt déchaînés.

Elle grimpa vivement et entra dans la cour qui précédait la maison, un étroit espace fermé d'une murette de galets, et frappa doucement à la porte qu'elle ouvrit avec précaution. Les lourds nuages qui absorbaient maintenant tout le firmament mettaient des ténèbres dans l'unique pièce.

— Maria ? appela-t-elle en cherchant le lit. Comment allez-vous ?

Une voix faible répondit :

— Madame, quelle bonté ! Mais, vite, vite, repartez, parce que dans un moment vous ne pourriez plus.

— Non, ma bonne Maria ! Je suis venue pour vous soigner, vous garder. Je ne vous quitte pas.

— C'est que, Madame, après ce sera toute la nuit qu'il vous faudra rester là.

— Oui, sûrement. Je le savais.

— Madame, c'est que...

Et la pauvre voix se faisait hésitante.

— C'est que, Madame, je suis bien bas, et, des fois, si je venais à passer, vous seriez là, toute seule...

— J'espère que vous vous trompez, Maria ; mais, en tout cas, je voudrais justement être près de vous, si... si... le Bon Dieu vous rappelait à Lui.

— Oh ! Madame, je suis sûre qu'on vous l'a dit que j'étais à mon dernier et que c'est pour ça que vous êtes venue. Quelle bonté ! Quelle bonté ! Mais, chez vous, qu'est-ce qu'on dira si on ne vous voit pas rentrer ? On tirera peine !

— Non. Personne ne sera inquiet. On me croit en voyage. N'ayez aucun souci.

— Alors, Madame, que je n'ai plus qu'à vous dire que je ne peux rien vous rendre dans ce monde, mais que, quand je verrai le Bon Dieu, je lui ferai mes supplications pour vous.

— Merci. Et ce sera bien plus que tout ce que je peux faire pour vous actuellement.

— Je ne sais pas. Sans doute nous faisons chacune ce que nous pouvons.

Toujours cette sérénité, ce jugement humble et calme.

Madeleine avait allumé une petite lampe trouvée sur la cheminée et l'approcha du lit. Le visage livide de la mourante se détachait sur l'oreiller de grosse toile, si amaigri qu'il en paraissait immatériel. Les yeux, seuls, gardaient un reste de vie et se levaient, emplis d'une immense gratitude, vers la jeune femme qui, soudain, se pencha et posa ses lèvres sur le front déjà glacé.

Quelque chose transforma lentement la physio-

nomie presque rigide de la malade. Une expression de joie qui se fit extatique !

— Madame, murmura le souffle de voix. Oh ! Madame !... Depuis « les temps » qu'on ne m'avait plus jamais embrassée !...

— C'est que vous êtes seule, vous n'aviez pas d'enfants, et vous avez perdu votre mari.

— Oh ! le pauvre ! c'est pas lui... qui m'aurait fait cette bonne manière...

— Comment ?

— Non...

Madeleine ne l'interrogea pas et s'occupa d'organiser quelques réconfortants avec les provisions envoyées du château et qui étaient à peine touchées. Un peu de vin sucré ramena une ombre de vie sur la figure émaciée, dans les yeux que n'avait point quittés la lueur heureuse. Aussi la jeune femme dit avec douceur :

— Maria, vous voilà plus forte. Vous verrez que cela va aller mieux.

— Madame, ce n'est que pour un petit moment. Je suis quand même pour mourir, parce que j'ai plus rien à faire dans ce monde.

— Qu'en savez-vous ?

— Si. Parce que il faut bien, tous, faire quelque chose sur la terre et que moi, j'y étais pour une chose qu'elle est finie maintenant.

— Laquelle ? demanda Madeleine, paraissant s'intéresser à la confidence.

La mourante demeura une minute silencieuse, puis, la voix brisée, reprit :

— Je réfléchissais s'il fallait vous le dire.

— Je vous en prie, ne répondez pas, c'est bien inutile.

— Peut-être, au contraire, qu'il le faut, parce que vous êtes si charitable, Madame, que vous donnerez des prières pour cette âme..., pour mon mari..., qu'il était bien méchant, le pauvre ! que il me fallait le garder toujours...

— Comment, garder ?

— Eh ! oui, Madame, pour pas qu'il meure dans le péché. C'était bien ce qu'il me fallait faire, puisque le Bon Dieu me l'avait donné à aider.

— A aider ? Dans son métier ?

— Non, Madame, dans son âme...

Une émotion indivable saisit la jeune femme qui s'agenouilla contre le lit misérable, et ce fut le récit merveilleux, provoqué par celle qui l'écoutait dans une admiration intense...

— Maria, expliquez-moi un peu...

— Madame, à vous que jamais vous en direz rien, je peux bien vous le dire... Toujours mon mari, le pauvre, il a été méchant et puis...

Et la voix, déjà si faible, baissa encore.

— Et puis?

— Et puis... il était pas comme il faut! pas honnête... Il se mettait contre le Bon Dieu et contre le prochain, et il a été puni.

— Je comprends..., la prison...

— Oui..., et quand on est venu le prendre... chez nous... tous les voisins y se sont soulevés... pour moi..., à dire aux gendarmes... que j'y étais pour rien..., qu'on me laisse tranquille... Et on m'a rien fait aussi..., quoique, le pauvre, il était si méchant qu'il disait que c'était moi... pour se sauver, lui... Tout ça, c'étaient de grands péchés, et pensez comme il me fallait le garder, lui aider à se repentir!...

Avec un émoi inexprimable, Madeleine prêtait l'oreille, dans les bruits de la mer et du vent, pour recueillir les mots si simples, splendides..., qui se succédaient, entrecoupés de silences, les forces de la pauvre femme diminuant toujours...

Elle se releva, pratiqua tous les soins en son pouvoir, mais irrésistiblement murmura encore :

— Pourquoi pensiez-vous que vous étiez obligée de lui aider ainsi?

— Madame, il fallait bien..., puisque c'était mon homme...

— Pour un enfant, oui! mais un mari!...

Dans les yeux, qui déjà se voilaient, passa une expression de surprise.

— Mais, Madame, le Bon Dieu veut que ce soit comme ça. C'était mon homme!...

— Vous l'aimiez beaucoup?

— Je pouvais pas..., je l'aimais pour son âme seulement.

— Mais quand... quand il a été en prison, vous étiez libre, alors.

— Eh! Madame, au contraire..., qu'alors il était

avec tant de mauvais monde... qu'il fallait encore plus le faire se reconnaître...

— Et vous l'avez repris quand il est sorti ?

— Que je ne l'avais pas quitté... Je suis allée me mettre tout près de... de la prison..., que je travaillais dans les champs... pour des gens..., et je gagnais quelques sous, et j'allais le voir tant que je pouvais les jours de permission pour lui bien parler..., lui dire de demander pardon au Bon Dieu...

— Mais, avant, quand vous étiez jeunes tous les deux ?

— Avant..., quand nous étions jeunes, il me quittait..., lui ! Alors j'allais le chercher... Une nuit, je me souviens qu'il était allé loin..., il neigeait. Je tombais tout le temps. Je pensais que peut-être j'allais mourir et que je pourrais pas le tirer de son péché. J'avais tant peur de ça !... Enfin je l'ai trouvé. Qu'il a été méchant, le pauvre ! Il m'a tant battue... que j'étais comme morte...

— Ah ! je suis sûre qu'il vous battait encore... J'ai vu des ecchymoses sur votre visage...

— Oui; mais ça ne fait rien...

— Je comprends pourquoi vous aviez quitté votre pays. Après sa libération..., vous n'avez pas osé rester chez vous.

— Oui; que les gens étaient bien braves pour moi, mais ils voulaient plus le voir, lui, et tous ils me disaient de le quitter.

— Certes, vous pouviez !

— Oh ! Madame, que non ! Juste comme il était abandonné, qu'il me fallait encore plus le garder. Alors, on s'est mis aussi contre moi... et que il a fallu s'en aller..., venir ici..., bien loin...

— Mais ce supplice, cette vie, cela durait depuis longtemps ?

— Trente ans, Madame.

— Oh ! vous deviez le quitter ! répéta la jeune femme révoltée.

— Quand on est marié..., c'est pas pour se quitter ! Le Bon Dieu le veut pas...

— Alors, il faut tout souffrir...

— Eh ! bien sûr ! puisqu'on est ensemble pour se mener dans l'autre monde.

Ecrasée d'angoisse, Madeleine, inlassablement, voulut protester :

— Vous voyez que cela a été inutile !

— Oh ! non, Madame, que le Bon Dieu m'a fait la grande grâce qu'il sera pas allé en enfer... Quand il est tombé tout raide..., il avait plus la parole, mais, vite, je lui ai parlé, moi, et il m'a regardée que jamais je l'oublierai..., puis deux larmes sont coulées de ses yeux, que c'était le repentir, je le voyais bien, et je lui ai mis la croix de mon chapelet sur la bouche et que j'ai bien vu qu'il l'embrassait... et qu'il avait toute sa connaissance quand M. le recteur est venu et qu'il disait oui ou non et qu'il a pu le confesser et qu'il a eu le Bon Dieu et l'Extrême-Onction. Tout..., trente ans ? Ah ! c'était comme un jour, c'était rien, puisque je l'avais tiré quand même de son péché...

Madeleine eût voulu crier à travers la nuit, les fracas de la tempête maintenant déchaînée, crier son admiration, son bouleversement, sa terreur devant la comparaison... entre cette épouse... et elle-même... Mais quelles paroles eussent pu traduire le trouble et la vénération qui débordaient de son âme ?

Elle s'agenouilla de nouveau contre le grabat où s'éteignait la sainte, et elle murmura :

— Maria, ne pensons plus qu'au Bon Dieu qui a bénis vos efforts.

— Oui, Madame.

— Nous allons prier...

— Oui.

Et, dans la mesure secouée par les assauts terribles du vent, illuminée sans cesse des sinistres lueurs des éclairs, sous les vagues formidables qui l'atteignaient en coups dangereux, il n'y eut plus que le murmure des belles prières qu'une chrétienne, en ce moment très humble en son cœur, suggérait à une autre chrétienne tout près des Portes Eternelles.

Au dehors, les sifflements effrayants, les décharges électriques, les trombes d'eau inondant le petit cap, les pierres se détachant du toit, les paquets de mer qui projetaient leur écume sous la porte, faisaient un sabbat d'enfer, mais les deux femmes, qui étaient sœurs en cette nuit tragique,

ne songeaient point au péril couru. L'une mettait tout son cœur à soutenir celle qui allait franchir le passage de la terre au ciel, et celle-là n'avait cure des fureurs de ce monde, elle qui n'avait jamais redouté que la colère de Dieu.

Madeleine allait de la misérable couche au rudimentaire foyer, à la vieille table, préparant des réconfortants qu'elle posait goutte à goutte sur les lèvres livides; elle réchauffait les membres déjà glacés, puis elle interrompait ses soins pour s'agenouiller et reprendre ses prières.

Une paix immense régnait autour du pauvre lit par l'effet des mots divins, ne parlant que de foi et d'espoir. La tempête faisait rage? Qu'importait! Un repos ineffable marquait de plus en plus le visage si pâle où passait quelquefois un léger tressaillement heureux lorsque Madeleine renouvelait son baiser de compassion. Jamais fin de vie ne fut plus chaudement entourée. Les heures s'écoulèrent, marquant de plus en plus l'affaissement de la mourante. Les bruits terrifiants du dehors commencèrent à s'apaiser au petit jour, et, lorsqu'un rayon filtra par les fentes du grossier volet, il vint au réveiller le visage d'où la vie se retirait, faisant place à une sereine immobilité.

Madeleine pleura, à genoux, près de celle que Dieu avait miséricordieusement mise sur ses pas, la sainte, qui lui avait démontré « son péché », à elle, l'imparfaite chrétienne, l'épouse sans dévouement, l'orgueilleuse endurcie..., se disait-elle. Et, devant la vénérable dépouille, elle envisagea son devoir. Eclairée par l'admirable confidence de la mourante, elle avait vu, soudain, se dérouler comme en un film accusateur ses manquements à ses devoirs d'épouse : actuellement, l'interprétation imparfaite du pardon accordé, et, dans le passé, sa fuite, l'abandon de son foyer où elle laissait sans appui d'aucune sorte celui qui, peut-être, déjà se repentait. Et, depuis quelques heures, elle savait que c'étaient là des fautes graves.

Quand elle se releva de sa longue méditation, elle ouvrit le vieux battant qui fermait l'ouverture servant de fenêtre et la porte branlante.

L'air et la lumière entrèrent à profusion. La tempête avait passé. La mer se retirait au loin.

La terre reprenait vie. Chaque être, à cette heure, allait s'efforcer de soulever le fardeau quotidien de ce jour dont sonnaient les premières heures, et la jeune femme eut un élan de douceur vers ses filles, les chères petites confiées à son amie ; puis sa pensée essaya de chercher à Paris, en la demeure bien connue, celui qu'elle avait découragé. Que faisait-il ?

Elle ne savait pas qu'il était dans sa chambre, étendu sur un divan, ne s'étant point couché, ressassant depuis la veille un terrible dilemme : accepter de faire partie d'une mission lointaine où l'on pouvait si bien mourir... décentment... — poste qu'il allait solliciter — ou revenir subir le dédain implacable de celle qu'il aimait pourtant.

La douleur prévue de ses enfants le martyrisait cependant ; mais non, vraiment, il était trop las ! il ne pouvait plus endurer un tel supplice. Il partirait... pour toujours... Et une vision désespérante passait devant lui... Madeleine... Arlac... qui sait ?... Plus tard... Il voulut s'avouer que nul ne serait plus digne d'épouser sa veuve ; que ses filles trouveraient en lui un père, le père qu'il n'avait pas été lui-même..., mais ses forces sombraient sous un tel poids de souffrances.

Il devint lâche et se dit qu'il aimait mieux le retour auprès de la femme impitoyable. Pourtant l'exaspération lui rendit le courage de conclure pour le départ. Le jour même, il irait chez le ministre procéder à son engagement.

Tandis que Gabriel, seul dans l'hôtel, ouvrait ses persiennes, s'accoudait au balcon donnant sur le jardin et fumait, nerveux, cigarette sur cigarette, le même soleil levant qui baignait les frondaisons roussies des beaux arbres illuminait, à Porz-Owen, la mesure où Madeleine accomplissait les actes suprêmes de la charité.

Toujours seule, elle s'occupait de la sainte morte, joignait les mains diaphanes où elle enroula le vieux chapelet usé de celle qui, tant de fois, l'avait récité humblement en un coin d'église, puis elle rangea le misérable intérieur, enfin songea à se retirer pour entrer, aussitôt, dans le premier acte des résolutions qu'elle venait de prendre. Elle demeura un instant debout sur le seuil. Le

ciel était d'un bleu léger ; une lumière très douce enveloppait toutes choses. La mer brillait, tranquille, après les rages déployées pendant la nuit.

La paix était sur le monde comme en sa conscience où venait de s'inscrire un grand devoir. Elle fit quelques pas entre les flaques d'eau, les paquets de goémon laissés par les flots en se retirant, et elle regardait de tous côtés, essayant d'apercevoir quelqu'un pouvant la remplacer en sa garde charitable.

Ce fut la silhouette souffreteuse du recteur qui apparut ; il venait s'enquérir de la mourante.

Madeleine rentra avec lui dans la mesure où il bénit les restes saints, auprès desquels la jeune femme envoya peu après la vieille Thérèse Madec, qui ne devait plus quitter la chaumiére jusqu'aux obsèques, tandis qu'elle-même rentrait au château, dans une sérénité inconnue depuis bien des jours, des mois, des années. Elle dut se reposer quelques heures. Puis elle attendit avec une joie calme le retour de M^{me} du Méné et de ses filles.

Elles arrivèrent plus tôt qu'elle ne l'avait prévu ; l'amie si clairvoyante et très préoccupée du silence de M. de Kermadel songeait à un projet qu'elle espérait pouvoir suggérer à la jeune femme, si l'irritation de la veille avait disparu.

A leur descente d'auto, les enfants s'enquirent vite :

- Maman, père a-t-il écrit ?
- Non, mes chéries.

Elles poussèrent une exclamation de chagrin, mais le cher visage maternel était souriant. Alors ?... Madeleine se détournait vers M^{me} du Méné et disait avec affection :

— Chère amie, puis-je vous demander de me remplacer encore un peu de temps auprès de mes filles ?

- Tout ce que vous voudrez, mon enfant.
- Je veux partir ce soir même pour Paris.
- Chercher papa ? s'exclamèrent les petites.
- Justement, chercher papa !

L'infirmière sourit. C'était là son projet.

Un peu plus tard, l'auto courait sur la route de Brest où Madeleine devait prendre l'express de

Paris ; mais une sourde inquiétude restait au cœur de M^{me} du Mène.

La jeune femme arriverait-elle à temps ?

* * *

Pendant les longues heures de son voyage nocturne, Madeleine, qui ne put dormir un instant, essayait de coordonner ses idées et d'imaginer en quels termes elle assurerait à son mari qu'elle voulait pour toujours oublier le passé et lui demanderait de rentrer à Kermadel. Elle n'y parvenait point. Quels que fussent ses efforts, désormais très sincères, les soupçons habituels venaient à l'assaut de sa bonne volonté. Pourquoi s'était-il éloigné ainsi ? Que dissimulait son silence ? Toutes interrogations auxquelles elle ne pouvait répondre, et un chaos fatigant couvrait ses pensées lorsque, à sept heures du matin, elle arriva à Paris, en gare Montparnasse.

Une auto la mettait, quelques minutes plus tard, près du Luxembourg, le vieux quartier qu'elle avait tant aimé, lorsqu'elle y vint après son mariage.

La porte de l'hôtel était encore fermée et la concierge demeura figée d'étonnement en reconnaissant M^{me} de Kermadel.

— Madame, est-ce possible ?

— C'est bien moi, madame Blanchard, dit Madeleine en souriant. Vous êtes tous bien ?

— Oui, Madame, merci. Je suis si contente que Madame soit là, parce que...

Et la concierge baissa la voix :

— Parce que Monsieur...

— Est malade ?

— Non, non, Madame ; mais tout de même, il a l'air d'être un peu fatigué. Il semble triste comme quand on est bien las. Il sort, il rentre pas en train, courbé, distrait. Lui qui est si aimable, il ne fait pas attention si on lui dit bonjour.. Oh ! Madame a bien fait de venir, parce qu'il ne se soigne pas. Si Madame savait que, quelquefois, il ne prend pas la peine de se coucher dans son lit. Encore, hier, il est resté sur le canapé de sa chambre. Et que je me suis permis de lui dire

qu'il dormait mal comme ça et il a haussé les épaules comme qui dirait que tout lui est égal. Puis ce n'est pas gai, cette grande maison fermée que Monsieur n'a pas voulu qu'on ouvre rien. Oh! que Madame a bien fait de venir!

— Oui. A tout à l'heure, madame Blanchard.

— Je vais accompagner Madame.

Et la concierge s'empressait.

— Non, ne vous dérangez pas.

Madeleine traversa la grande cour et ouvrit la porte du rez-de-chaussée qui n'était pas fermée à clef. Dans le vestibule, elle prit l'escalier montant au premier étage et, là-haut, alla frapper à la chambre de son mari. Rien ne répondit.

— Gabriel? appela-t-elle à mi-voix.

Rien encore. Alors elle entra. La chambre était vide. Le lit pas défait. Près du divan, une table avec des papiers, stylo, etc., prouvait qu'il avait travaillé, étant étendu. Des feuilles à grand format : Ministère des Colonies... Expédition sur l'Oubanghi... Mission du colonel Souveyre... L'audience du Ministre... C'était bien cela : il allait partir!

Et le flot des anciennes rancœurs couvrit tous les sentiments dévoués de la jeune femme. Il allait donc abandonner ses filles! les petites chéries qui l'aimaient tant!... Et pourquoi? Par orgueil masculin blessé! Parce qu'elle l'avait repoussé!...

Elle crut voir les enfants en larmes et son exaspération grandissait. Pour essayer de recouvrer du sang-froid, elle passa dans sa chambre. Ici, les fenêtres étaient ouvertes, les persiennes en clef. Des fleurs, probablement les dernières roses du jardin, étaient jetées sur la table. On avait l'impression que cette pièce était habitée.

Madeleine fut saisie tout à coup par le dur souvenir... des heures atroces passées là... le jour de sa fuite, l'horreur de cette épouvantable souffrance qui lui revenait en tempête. Elle tremblait..., un vertige la secoua..., mais elle courut au prie-Dieu, le prie-Dieu sur lequel elle avait tant prié, mais pas assez probablement pour obtenir les grâces de vaillance qu'avait eues la pauvre Maria, l'épouse héroïque. Elle s'agenouilla, frémisante, sans for-

mules en sa supplication, sans projet arrêté, ne sachant ce qu'elle allait faire, sinon qu'elle demanda humblement, oh ! très humblement, de « bien faire ». Elle se releva, et, machinalement, se dévêtit de son chapeau, de son manteau, passa dans le cabinet de toilette et prit les soins habituels à une arrivée de voyage, ne s'avouant pas qu'elle prolongeait tout cela par un embarras évident d'aborder son mari.

Enfin, elle regarda dans la grande psyché l'image qui s'y reflétait, toujours désireuse de retarder cette première explication... Elle vit la jeune femme d'autrefois... Cinq ans passés ne l'avaient point changée. Une robe bleu pâle, souple et légère, que Guite, qui s'occupait avec tyrannie des toilettes de sa mère, avait choisie à son départ, la faisait paraître plus jeune encore. Ces cheveux sombres, ce teint d'un blanc de marbre, telle l'enfant confiante qui se paraît jadis, là, à cette même place, pour celui qu'elle aimait.

Et maintenant ! Oh ! ce cœur vide !... Elle se détourna dans une indicible tristesse et, couraument, se mit à la recherche de son mari. Elle parcourut quelques pièces. Toutes étaient vides et sombres, volets clos. Elle revint dans sa chambre, plus émue, plus triste encore ; enfin, songeant qu'il pouvait se trouver au jardin, elle se pencha derrière les persiennes entr'ouvertes. Il était là, en effet, marchant distraitemment dans les allées, tête basse, les bras ballants... Puis il s'immobilisa, appuyé à un arbre, et leva les yeux sur la maison, dans une visible mélancolie. Que voyait-il ? Comme elle, probablement, pouvait se dire Madeleine, il songeait aux années du cher bonheur qu'il avait détruit.

Mais la jeune femme ne se reportait plus aux choses du passé, ne frissonnait plus de chagrin et d'effroi. Que se passait-il ? Elle ne savait, en vérité. Tout était aboli des âpres revendications, des rancunes douloureuses... La vertu du sacrifice, la droiture totale de ses résolutions, surtout l'humilité sans détours qu'elle avait accueillies étaient soudain transformées magnifiquement... Elle regardait... regardait l'homme si las, si triste, l'abandonné, le malheureux, le coupable, et elle

sut, dans une joie inexprimable, qu'elle l'aimait toujours.

Alors, elle descendit, si heureuse, et Gabriel la vit venir à lui sous les grands arbres.

Il se crut à Castelbel, à la minute de leurs fiançailles... Elle était là, d'aspect si jeune, sous l'azur du ciel, dans l'azur de sa robe. Il ne put faire un pas, prononcer un mot. Elle-même ne savait point ce qu'elle allait dire, lorsque, tout à coup, arrivée près de lui, elle tendit les mains et murmura :

— Allel, je t'aime. Ne me quitte pas.

* * *

Le lendemain, Guite et Suzy reçurent une longue lettre de leur père s'excusant de son retard et annonçant que leur mère et lui-même devaient passer une quinzaine de jours à Paris, mais en termes si gais et si tendres qu'elles furent ravies.

Madeleine avait aussi écrit à M^{me} du Mène des lignes affectueuses, et le bon curé de Castelbel lisait, radieux, un court billet lui apprenant que l'âme si chère, qu'il voulait conduire vers les sommets d'une générosité totale, y était parvenue et y avait trouvé le bonheur.

C'était bien le bonheur qu'ils connurent, le coupable loyalement repentant et celle qui lui donnait une fois encore et pour toujours l'appui de sa tendresse et de son dévouement.

Gabriel, tyrannique, n'avait point voulu rentrer aussitôt à Kermadel, pas plus qu'il ne consentit « à perdre le temps », ainsi qu'il l'assurait drôlement, à subir les architectes..., et l'hôtel de meura clos et tranquille. Nul ne connaissant leur présence à Paris, rien ne vint troubler leur solitude heureuse.

Ils allaient parfois au Luxembourg, le poétique jardin, superbe en cet automne. Un jour, une exclamation les fit s'immobiliser.

Arlac accourrait :

— Comment êtes-vous là?... Mes hommages, Madame... Cher ami...

Deux polytechniciens le suivaient, mais s'arrê-

tèrent discrètement à quelque distance. Il leur fit signe d'approcher et les présenta :

— Mes neveux.

Les jeunes gens, de belle mine, grands, élancés, souriants, acceptaient avec joie l'invitation d'accompagner leur oncle en Bretagne à sa prochaine visite, et Pierre Arlac s'enquit vite des projets de M. de Kermadel à propos des élections prochaines.

Avec une expression énergique sur sa physionomie, tandis que Madeleine s'était détournée en silence, Gabriel répondit :

— Je suis absolument décidé à me présenter et je crois être certain du succès.

— J'en suis persuadé ! déclara le conférencier. Nous ferons une belle campagne.

— Et vous viendrez aussi inaugurer notre hospice de Notre-Dame de la Mer, ce printemps. Nous serons heureux de vous entendre, dit la jeune femme.

— Là, je me récuse, Madame. C'est M. de Kermadel, si aimé de la population du pays, qui est le mieux qualifié pour leur présenter sa charité.

— Oui, dit simplement Gabriel. Je leur dirai, en leur langue, que je connais leurs besoins et veux leur venir en aide.

C'était clair, loyal, très bon, et les jeunes gens levaient un regard intéressé sur M. de Kermadel. On se sépara cordialement et, aussitôt, Madeleine disait à son mari avec anxiété :

— Gabriel, avez-vous donc oublié vos craintes... à propos du passé, en temps d'élection ?

— Pas du tout, mais je n'ai plus peur. Tu es là, ma femme chérie. Tu as pardonné. Je me battrai avec toutes mes forces revenues. Tu es là...

Elle le regarda, émue :

— Oui, je serai là... toujours !

Et elle pensait qu'elle y serait pour la joie ou la peine, pour les jours de vaillance ou les heures de faiblesse... En tout temps... elle « l'aiderait », comme disait Maria.

Ils rentrèrent chez eux et s'assirent au jardin sous les beaux arbres d'où tombaient des feuilles d'or. Gabriel remarqua :

— Ils sont vraiment réconfortants, ces trois

êtres ; ces enfants charmants ! et leur oncle, leur père... , avec sa noblesse d'âme, son dévouement !

Un léger éclat de rire l'interrompit, et Madeleine, taquine, s'informait :

— Mais ne vous étaient-ils pas formellement antipathiques ?

Il rit aussi, bonnement :

— J'étais malheureux. Cela rend injuste. Maintenant, vous m'avez rendu la foi... en Dieu et dans les hommes.



Ils revinrent à Kermadel, accueillis par les enfants exultantes et le bon sourire de M^{lle} du Mène. Le lendemain, Guite et Suzy entendirent soudain une voix joyeuse chanter près de leur chambre : « Derrière la port' y a un p'tit chat... » Elles se précipitèrent. Leur père disparaissait, rieur, au bout du couloir. Guite le poursuivit en bondissant, et, lorsque Madeleine accourut, très gaie, s'enquérir des causes d'un tel bruit, elle eut la joie infinie d'entendre Suzy murmurer en un bonheur d'extase :

— Oh ! maman, c'est comme avant !

Oui, c'était comme avant par le repentir et l'abnégation.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, tâches, serviettes, nappes, mouchoirs, etc. 108 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet. 36 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.) 300 modèles. 100 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.) 100 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison. Ameublements de tous styles, Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique. 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement. 200 modèles. 84 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement. 100 pages de modèles variés. Grand format*
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot. 150 modèles, 100 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet. 100 pages. Grand format.*

Les Albums 1, 3, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

TOUT EN LAINE (Album n° 1).

TRICOT CROCHET (Album n° 2).

NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ;
franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 332. * Collection STELLA * 10 janvier 1934

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans);
France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans):
France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, UN RELIEUR MOBILE cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection "STELLA".

Adresssez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

